

MAX BILLANCOURT

Rendez-vous en enfer



BILLANCOURT MAX

Rendez-vous en enfer

© BILLANCOURT MAX, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3146-2

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Vers les bords du fleuve fatal
Qui porte les morts sur son onde,
Et qui roule son noir cristal
Dans les plaines de l'autre monde ;
Etienne Pavillon. *Lettre de l'autre monde*

TOUCHE LA MORT

Je m'étais assoupi dans mon fauteuil préféré, un vieux Voltaire en bois crème, à l'épais tissu rouge rayé de marron clair recouvrant des coussins moelleux un peu fatigués. Les pieds sur la table basse, les mains croisées sur le ventre, la mémoire à vif, je songeais, dans un demi-sommeil à peine léger, à tout ce qui m'était arrivé depuis quelques semaines.

Les évènements, terribles, se déroulaient dans ma tête, méthodiquement, sans rien omettre, tous les détails, tout. Comme, paraît-il, dans le cerveau de quelqu'un qui va mourir. Mais, dans mon cerveau à moi, en cet instant, le déroulé était lent, très lent, comme au ralenti. C'était pénible et épuisant. C'est tout de même très ennuyeux de s'épuiser en dormant ! Or, c'était mon lot depuis plusieurs jours, plus exactement depuis plusieurs nuits, pendant lesquelles il m'avait été quasiment impossible de m'endormir, allongé dans le lit, œil grand ouvert, lèvres sèches, sang frappant aux tempes.

Tout avait commencé un mois plus tôt.

J'avais terminé le manuscrit – un tapuscrit plus exactement – de mon dernier bouquin que l'éditeur me réclamait avec insistance depuis plusieurs semaines. Mais, bon sang de bonsoir, il faut le temps qu'il faut pour écrire un livre et pas le temps imposé par quelqu'un ! Les éditeurs ont des contraintes que n'ont pas les écrivains, c'est une évidence, je peux le comprendre...mais le contraire est vrai aussi...et lycée de Versailles comme l'écrivait Frédéric Dard !

Ce n'est pas facile d'écrire, pas facile du tout. Mettre sur une page blanche des mots les uns à la suite des autres, même joliment, ne suffit pas. Il faut de la cohérence dans l'histoire, de la profondeur dans les personnages, de la vraisemblance ou de l'originalité dans les situations...Et puis il faut des pages et des pages pour que le lecteur « en aie pour ses sous », parce que les livres, c'est cher. La grande mode aujourd'hui c'est

d'écrire des pavés plus ou moins digestes de 500 ou 600 pages. Ca fait vraiment écrivain. Ca fait chic ! On voit bien que l'auteur en rajoute et en rajoute encore, de façon souvent très artificielle – n'est pas Hugo ou Dumas qui veut ! – mais on dirait que ça ne choque personne. On fait comme s'il était parfaitement normal qu'un livre soit jugé au poids, comme un melon ou un chou-fleur !

Alors, avec cette nouvelle mode, on ne peut pas envoyer chez l'éditeur un manuscrit de 150 pages, même bien pensé, bien torché, bien écrit et abondamment réécrit, chaque phrase déclamée à voix haute, comme « au gueuloir » de Flaubert, pour être sûr qu'elle est musicale et trouvera écho chez le lecteur et surtout chez la lectrice. C'est très important de nos jours la lectrice. Elle lit désormais nettement plus que le lecteur. Elle est devenue le cœur de cible des éditeurs – qui sont majoritairement désormais des éditrices – et des distributeurs. Il faut donc, cette lectrice, qu'elle aime les romans qu'on lui propose, qu'elle apprécie, qu'elle compatisse, qu'elle verse même une larme de temps en temps. Alors on force un peu sur les sentiments, les émotions, les circonvolutions de l'âme. Mais si tout ça, au total, sentiments ou pas, ne fait que 150 malheureuses pages, on ne peut pas l'envoyer pour l'édition. On se ferait foutre de sa gueule, gravement et pour longtemps, par des gens dont c'est le métier ! On se ferait ridiculiser, humilier, traiter plus bas que terre si ça se trouve.

Bref, un écrivain – ah, décidément, ce grand mot me gêne un peu, disons tout simplement un auteur, celui qui écrit un livre – doit produire de la réflexion et un gros boulot. Un bouquin c'est peut-être un peu de talent mais c'est surtout, surtout, beaucoup, beaucoup de sueur. Exactement comme pour le sport.

J'ai donc envoyé électroniquement, ce qui est rudement pratique, par un petit clic, en format *PDF*, mon tapuscrit intitulé *Une drôle de paroissienne* à Norbert Lavaret, mon mentor chez les éditions *Marvelous*, qui m'avait, l'avant-veille, appelé pour la douzième ou treizième fois, je ne me souviens plus – j'ai arrêté de compter à dix – en me mettant, certes sur un ton à peu près aimable, une énorme pression, avec menaces financières à peine voilées et tout le tintouin.

J'étais plutôt satisfait de mon travail. L'histoire de Corinne, cette belle jeune femme, prise en étau entre sa foi religieuse et son fol amour pour Gontran, un prêtre pédophile qu'elle ne parvient pas à dénoncer à la justice des hommes, est originale et tient la route. L'écriture est sobre, presque minimaliste comme on aime à dire aujourd'hui, presque sans adverbes, sans fioritures mais précise, rigoureuse, évocatrice. Il y a des rebondissements, des tempêtes sous des crânes, deux scènes d'amour un peu osées, des personnages secondaires chiadés, les parents, les amis, les collègues, l'évêque, le cardinal, le policier, le juge, le journaliste...et tout ça fait près de 400 pages, mon record ! Avec une fin aux petits oignons, impossible à imaginer, qui surprendra le lecteur. Bref, pour moi, c'est probablement mon meilleur livre.

Lorsque j'ai reçu son mail, à Lavaret, j'ai mal réagi. Il faut dire qu'il n'y était pas allé de main morte mon soit disant mentor dans l'édition ! Je vous fais juge. Voici le texte : « Monsieur Rivière, j'ai lu votre manuscrit avec désolation. C'est très mauvais. Vos livres ne sont jamais très bons, mais là vous vous êtes surpassé ! L'histoire que vous essayez de raconter n'est pas crédible pour un sou. Les personnages sont superficiels, creux, sans aucune consistance. L'écriture est plate, navrante de médiocrité. On s'ennuie ferme tout du long. La fin est grotesque. C'est désespérant. Cette fois, je ferai tout mon possible pour que vous ne soyez pas édité. Trop c'est trop ! Je vous demande de venir me voir dès que vous pourrez pour que nous parlions de la suite de votre collaboration avec les éditions *Marvelous*. ».

J'ai répondu illico, fébrile et en colère, que je ne comprenais pas une telle violence dans la critique, qui me semblait d'autant plus injustifiée que c'était la première fois qu'elle m'était faite. Je m'étais toujours acquitté de ma tâche avec conviction et honnêteté et l'éditeur s'était toujours correctement conduit avec moi. J'étais donc à la fois surpris et très déçu. J'ai précisé à mon contradicteur que le ton du message était particulièrement humiliant et même insultant et que je ne le tolérais pas. J'ai demandé un rendez-vous. Lavaret m'a répondu dans les secondes qui ont suivi : il m'attendait dans son bureau dès le lendemain à 15 heures.

Dans le métro qui m'amenait rue des Feuillants, je ruminais salement,

désespéré par le mail de Lavaret, qui m'avait gâché mon sommeil. Je savais bien que je n'étais pas le plus grand écrivain du monde – c'est une chose que l'on sait très vite – mais j'avais bon an mal an, depuis une vingtaine d'années, écrit quelques livres d'honnête facture qui avaient trouvé un petit public et qui, si je faisais lucidement la comparaison, en valait bien d'autres, pourtant portés au pinacle par des critiques peu regardant sur l'objectivité et, peu ou prou, pour de multiples raisons plus ou moins avouables, dans la main des grandes maisons d'édition.

Les éditions *Marvelous* avaient accepté, en 1996, d'éditer un bouquin dont j'avais envoyé le manuscrit par la poste, comme tout apprenti écrivain qui ne connaît personne dans le petit monde de la littérature. C'était *Un malheur n'arrive jamais seul*, un gentil petit polar sans prétention, marrant et distancié. J'avais été très heureux et très surpris, après avoir vécu plusieurs années de refus systématiques précisant « que mon projet ne s'inscrivait pas dans la politique éditoriale » ou d'absence de réponse, ce que je trouvais très impoli. Le bouquin, sans véritable support publicitaire, s'était vendu à près de 6000 exemplaires, ce qui avait incité l'éditeur à me faire confiance pour un autre livre, puis d'autres, dont le dernier, *La débîne*, avait trouvé plus de 25 000 acheteurs en se débrouillant tout seul, si je puis dire, ce qui, dans le paysage littéraire français, n'était déjà pas si mal. Norbert Lavaret, un gros poisson des éditions *Marvelous*, s'occupait de moi depuis le début et me traitait convenablement. Je n'avais presque jamais rien eu à modifier à mes manuscrits, ce qui, paraît-il, est assez rare. Mes titres étaient acceptés tels quels et on me permettait de donner mon avis pour le choix de la couverture. « La couverture, c'est la moitié des ventes ! » m'avait dit d'emblée Lavaret, qui savait bien nager dans les eaux parfois un peu troubles de l'édition. J'étais, bien sûr, tout ouïe ! On ne m'embêtait donc pas, me laissant naviguer en père peinard, ce qui flattait mon égo et moi, en naturelle contrepartie, j'étais docile, poli et gentil. Tout allait donc plutôt bien, du moins le crus-je, jusqu'au fameux mail.

Qu'est-ce qu'il lui a pris à Lavaret ? Il a pétié une durite ou quoi ? Il nous fait une crise de *calgon* ? Pourquoi cette haine brutale ? Je me demandais si j'étais un gros naïf depuis le début, la tête en l'air, une vraie tanche ne voyant pas lucidement les choses, croyant que l'on m'aimait bien. Ou si

c'était Lavaret qui avait changé d'un coup, pour une raison que je n'entrevois pas, mais qu'il allait probablement me révéler lors de notre entretien. Je ne m'introspectais pas trop en général, assez peu porté, par nature, sur ma petite personne. Je me contentais d'introspecter, si je puis dire, les personnages de mes bouquins sans toutefois, modeste et lucide, jamais pour autant jouer au psychiatre. Mais là j'étais bien obligé pour essayer de comprendre une situation qui me concernait au premier chef et qui, pourtant, m'échappait.

Les livres n'étaient pas l'essentiel de ma vie. Je vivais bien de mon métier de consultant fiscal dans un grand cabinet d'avocats, que j'exerçais depuis quelques années après avoir quitté mon poste d'inspecteur principal des impôts au sein du ministère des finances à la suite de réformes qui ne me convenaient pas et, surtout, à cause d'une hiérarchie que je trouvais compassée et mesquine, plus préoccupée de sa carrière personnelle que de l'intérêt général. Mais ça, c'était avant.

Est-ce que Lavaret ne supportait pas ma relative décontraction dans mon activité littéraire ? Pour lui, peut-être, n'étais-je qu'un écrivain de pacotille, un amateur, ne mettant pas à chaque livre sa peau sur la table et prenant ainsi la place d'auteurs plus ambitieux et, au fond, pour lui en tous cas, plus méritants. De vrais artistes, quoi ! Mais alors, il aurait suffi qu'il me le dise, honnêtement et simplement. Nous en aurions parlé et j'aurais pu comprendre ses doutes et ses interrogations. Je suis quelqu'un d'ouvert, en général, même si j'ai des idées précises, voire quelques principes, sur certains sujets importants. Mais non, il m'avait d'emblée insulté et avait craché, acerbe, sur mon travail : histoire pas crédible, personnages fades, écriture navrante, fin grotesque. Non mais ! Plus je réfléchissais et plus je trouvais que c'était injuste, déplacé et méchant. Voilà, c'était méchant. Lavaret avait écrit son message par cruauté, pour me rabaisser, me faire du mal, me faire de la peine, du chagrin. Pourquoi ? Peut-être faut-il être malheureux pour être méchant ? Je ne sais. Je n'avais jamais, de ma vie, fait volontairement du mal à qui que ce soit. C'est vrai que la vie m'avait été jusqu'ici plutôt douce, que j'avais été plutôt épargné par le malheur même si j'ai eu mon lot de difficultés, comme tout le monde.

Lavaret n'était-il pas heureux ? Avait-il des problèmes, des difficultés, des malheurs ? Peut-être. Je ne le connaissais pas dans sa vie privée, n'ayant eu, au fond, avec lui, que des rapports professionnels. Et, si l'on réfléchit quelque peu, des rapports professionnels fréquents, constants mais, au fond, plutôt superficiels. Je n'étais allé que deux fois chez les éditions *Marvelous*, avant l'édition de mon premier bouquin. Par la suite, nous réglions presque tout par mails ou au téléphone et j'ai dû rencontrer Lavaret cinq ou six fois en dix ans.

Quel salaud, ce type, de m'avoir ainsi insulté !

Plus je réfléchissais, dans le métro, debout dans le wagon bondé, accroché à la barre métallique, plus la colère montait en moi. Un flot de colère, d'abord froide puis de plus en plus bouillonnante, dans l'estomac où se forma une sorte de boule incandescente, puis derrière la trache, le cervelet qui brûlait, comme en fusion. Je fus parcouru, de haut en bas, par une sorte de courant électrique, qui me mit au supplice. Je serrais les dents pour ne pas hurler de douleur. Je fus obligé de lâcher la barre de métal, la main en feu. Les voyageurs eux aussi accrochés à cette barre, enlevèrent brutalement leurs mains, se regardant les uns les autres, surpris par l'anormale chaleur. Je ne regardai personne, ne mouftai pas, fis semblant de rien, me faufilai vers la porte et descendis comme je pus dès que le métro s'arrêta.

Sortir me fit du bien et je décidai de finir mon parcours à pieds, tranquillement, pour me calmer, faire baisser la température. Mais, brinqueballant, je dus m'asseoir quelques minutes sur un banc, vidé, exténué, au bord de la défaillance. Jamais je n'avais ressenti cela, moi dont la santé ne m'avait jamais posé le moindre problème depuis ma naissance voici un peu plus de cinquante ans. Tension de jeune homme, analyses de sang parfaites, pas de sucre, pas de cholestérol, tout nickel. Mon médecin n'en revient pas. C'est vrai que je fais gaffe à ne pas manger n'importe comment et que je fais régulièrement du vélo, de la marche et de la natation. Alors, c'était quoi ce malaise étrange dans le métro ? J'avais bien vu comment ma main avait rendu la barre métallique brûlante et comment j'avais ressenti de drôles de choses dans mon corps. Je ne comprenais rien. Bon, je n'avais pas trop le temps de chercher à comprendre, là, séance tenante. Je me suis dit

que j’aviserais si les symptômes revenaient. En attendant je devais aller à mon rendez-vous avec ce fumier de Lavaret, être à l’heure pour ne pas lui donner une nouvelle raison de m’insulter.

Les éditions *Marvelous* crèchent dans une belle rue de Paris, immeuble haussmannien cossu avec porte en épais bois noir verni muni d’une grosse poignée de métal doré. J’entrai dans un hall bien éclairé, aux murs clairs, carrelage blanc et noir. Les éditions *Marvelous* sont indiquées sur une imposante boîte aux lettres recouverte d’une plaque de cuivre gravée de lettres noires.

Je montai au deuxième étage, lentement, marche après marche, pas encore tout à fait remis de mon malaise du métro.

— Bonjour madame, j’ai rendez-vous avec monsieur Lavaret. Je suis monsieur Rivière.

— Ah, bonjour monsieur Rivière. Je suis très heureuse de vous connaître. J’aime beaucoup vos livres, vous savez, beaucoup.

— À la bonne heure. Ca me fait plaisir, madame, qui dois-je remercier ?

— Je m’appelle Delphine, monsieur Rivière, pour vous servir. Veuillez me suivre, s’il vous plaît, monsieur Lavaret vous attend.

— Je vous suis chère Delphine.

Lavaret, Rivière, Delphine, tout cela coule de source, pensai-je en une seconde. Delphine me regarda avec intérêt, l’œil un peu coquin me sembla-t-il, se leva, sortit de derrière son petit guichet et me passa devant pour me conduire chez l’autre enfoiré. Elle avait de l’allure la miss Delphine, belle dame brune, visage fin, yeux noirs, super bien carrossée. Ce fut un plaisir de la suivre dans le petit couloir, voir son joli fessier s’animer sous le pantalon moulant. Je pensai que je reviendrai un de ces quatre, pour parler de mes bouquins avec elle. Un écrivain est toujours très heureux de partager avec ses lecteurs et surtout ses lectrices. Et là, avec miss accueil, j’étais convaincu que nous aurions beaucoup à partager.

— Entrez monsieur Rivière.

— Merci Delphine.

J'entrai dans le bureau du sieur Lavaret, qui, mollement assis, ne se leva pas pour me saluer. D'un vague signe de la main, il me fit assoir dans un fauteuil, en face de lui. Il ne me regardait pas, fixant un dossier noir posé sur son bureau. L'atmosphère n'était pas du tout amicale. Ni lui ni moi n'avions encore dit un mot. Je ne savais pas trop quelle attitude adopter. Dans le doute, je n'en adoptai aucune, assis, silencieux, attendant la suite, les yeux dans le vague.

Lavaret leva lentement la tête et me regarda, en plissant légèrement les yeux.

— Je ne sais pas ce qu'elle vous trouve, la patronne, mais elle vous a vraiment à la bonne. Elle a lu votre bouquin dans la nuit et, contrairement à moi, elle l'aime beaucoup votre bouquin et elle veut « qu'on mette le paquet », comme elle dit, pour le promouvoir dès qu'il sortira. Je ne vous cache pas, Rivière, que je suis outré et très en colère. Mais, bon dieu, comment peut-on aimer une merde pareille ?

Le regard de mon interlocuteur s'était terriblement durci. Je ne pouvais laisser passer l'insulte.

— Monsieur Lavaret, modérez un peu vos propos, s'il vous plait. C'est méprisant pour mon travail. C'est outrageant. Je ne sais pas ce qui vous prend, tout d'un coup, à mon égard...

— Il me prend que je ne vous aime pas, monsieur Rivière et que je n'aime pas vos livres et que je déteste vos manières...vos manières onctueuses... surtout avec les femmes...

— Ah bon, mais jusqu'à présent pourtant, je croyais que vous m'aimiez bien ou du moins que vous me supportiez...

— J'ai obéi, Rivière, j'ai obéi aux ordres, c'est tout, depuis des années, mais là ma patience est à bout. J'en ai marre. Vous pigez ? Marre ! Vous ne pouvez pas savoir à quel point vous représentez exactement tout ce que j'exècre. Vous prenez la place de vrais écrivains alors que vous n'êtes qu'un

dilettante, un amateur, un touriste. Vos bouquins c'est vraiment zéro, de la soupe, Rivière, de la soupe ! Et pourtant, putain, vous vous la pétez grave, vous paradez, vous paradez...

Lavaret avait prononcé ces mots, la bouche en cul de poule, petit geste obscène à l'appui.

— Moi, je parade, mais qu'est-ce que vous racontez ? Ca commence à suffire. Vous êtes devenu fou ou jaloux, je ne sais pas moi... Oh oui, ça doit être ça, Lavaret, je comprends mieux. Putain, vous êtes jaloux de moi ou je me trompe ?

— Moi jaloux ? Dites-donc, ça va pas ? Moi, jaloux d'un mec comme vous ?

— Ca veut dire quoi, d'un mec comme moi ?

— Moi jaloux d'un black, d'un nègre, quoi ? Non mais ! Vous m'avez bien regardé ?

— Je vous regarde, Lavaret et vous savez ce que je vois ? Je vois un con raciste ! Oui, j'ai la peau noire et alors ? Oh là, c'est incroyable, Norbert Lavaret est raciste ! Quand je vais raconter ça...

— Je vous interdis, Rivière...

Lavaret s'était mis debout et s'approchait de moi, la lippe comme tordue par la haine, le regard inquiétant. Je me levai de mon fauteuil pour lui faire face.

— Vous n'avez rien à m'interdire, calmez-vous Lavaret...

— C'est pas un nègre qui va faire la loi ici, nom de dieu de nom de dieu ! Ah ça sûrement pas ! Un négro ! Merde !

Je sentis brutalement en moi une sorte d'intense bouillonnement, exactement comme dans le métro, tout à l'heure, avec la boule incandescente dans l'estomac, le feu au cervelet et de l'électricité dans tout le corps. Les mains se mirent à me brûler.

Lavaret, désormais fou furieux, se précipita sur moi pour me frapper. Il avait pris l'attitude du boxeur, en garde, les deux poings levés. Beaucoup plus grand et athlétique que lui, je me contentai de le bloquer en l'insérant entre mes deux bras, le rendant ainsi inoffensif.

IL SE PASSA ALORS QUELQUE CHOSE D'HALLUCINANT !

L'électricité que j'avais dans tout le corps passa dans le sien, en une fraction de seconde, en faisant le petit bruit d'un produit qui brûle, qui crame...crrr...crrr...crrr. Lavaret s'immobilisa, pétrifié. Il me regarda, hébété, abasourdi, l'air ahuri. Son visage se décomposa, devint hideux, la peau se rida, les yeux s'exorbitèrent, les cheveux disparurent et il n'y eut bientôt plus en face de moi qu'un cadavre de plus en plus décharné...puis un squelette qui s'écroula à terre, en vrac, les os les uns sur les autres. Un souffle, psitt, puis tout disparut, le squelette et les habits, les chaussures, tout.

Une petite auréole sur la moquette, un minuscule tas de poussière blanche, voilà ce qu'il restait de Norbert Lavaret.

Je n'avais pas bougé d'un millimètre, moi-même sidéré par l'invraisemblable spectacle qui venait de se dérouler, en trois ou quatre secondes, devant mes yeux. Je m'assis dans un fauteuil, la tête entre les mains, le visage dégoulinant de sueur, me demandant si j'étais brusquement devenu fou, totalement dément, bon pour Saint- Anne, avec les hallucinations qui vont avec et tout le tintouin. Je restai là, prostré, tremblant, plusieurs minutes. Puis je dus me rendre à l'évidence : je venais de vivre un truc complètement dingue dont je ne pourrai jamais parler à personne. Il fallait que je sorte de cette pièce, que je parte d'ici, coûte que coûte, en faisant semblant de rien, tranquille comme Baptiste, sauf à avoir de gros, de très gros ennuis. Je respirai de profondes goulées d'air pour bien m'aérer les poumons et surtout le cerveau. J'attendis de retrouver un peu de calme en moi. Puis, le corps à peu près apaisé, la tête à peu près froide, les jambes moins flageolantes, je me levai, ouvris la porte, sortis dans le couloir et, avant de refermer, déclamai à haute et intelligible voix : « Au revoir monsieur Lavaret. Bon d'accord, on fait comme ça. Merci. Merci beaucoup.

À bientôt. ». Lorsque je fus devant le guichet de Delphine, la miss me dit, l'œil complice, que madame Brenner, la patronne, souhaitait me voir. Je suivis Delphine que, décidément, malgré ma forme incertaine, je trouvais très sexy, jusqu'au bureau de madame Héloïse Brenner, la grande patronne des éditions *Marvelous*, que je connaissais peu, l'ayant seulement croisée trois ou quatre fois.

— Bonjour monsieur Rivière. Je suis heureuse de vous voir.

— Bonjour madame, moi aussi j'en suis ravi.

— Vous venez de voir Lavaret. Ca va, il ne vous a pas trop ennuyé ?

— Il n'aime pas *Une drôle de paroissienne*, mais alors pas du tout et il me l'a confirmé. Mais il m'a dit que vous aviez donné des ordres et que vous alliez soutenir mon bouquin.

— Il a dit vrai. J'aime votre livre. C'est votre meilleur et d'assez loin. Il décoiffe sec et pourtant l'écriture reste remarquablement fluide. Et puis je vous aime bien, vous le savez. Votre décontraction, vos manières délicates et discrètes et tout ça avec un physique d'Apollon. Ce n'est pas rien, monsieur Rivière, ça n'est pas rien !

J'aurai rougi sous les compliments si je n'avais pas eu la peau noire et me contentai de répondre, bien modestement.

— Merci madame.

— Vous pouvez m'appeler Héloïse. Bon, Lavaret, je vais le calmer. Il ne vous aime pas beaucoup, pas du tout même. Je ne sais pas trop pourquoi. Ne vous inquiétez pas.

— Oh, je ne suis pas inquiet. Avec Lavaret, on s'est serré la main sans problème lorsque je suis parti. Tout va bien aller, Héloïse !

— À la bonne heure mon cher Fulgence ! À la bonne heure ! Je vous appellerai bientôt, pour un dîner par exemple, si vous en êtes d'accord, bien sûr ! J'aimerais mieux vous connaître, beaucoup mieux. Cela vous convient-il ?

— Je suis tout à fait d'accord, ça me va très bien. Alors à bientôt Héloïse.

— À bientôt Fulgence.

Héloïse Brenner me fixait avec un petit air qui me sembla un brin fripon, voire plus. Putain, elle me draguait, la patronne, mais pourtant elle ne m'inspirait pas trop question baise. Pas laide, Héloïse, non, pas laide du tout mais plus très jeune et surtout un peu boulotte, un tantinet grassouillette. Mais, vue sous un autre angle, on pourrait dire aussi qu'elle est bien en chair. C'est selon, quoi ! Bon, on verra bien. Chaque chose en son temps ! Certes, comme tout écrivain, j'étais content de vendre des bouquins mais je n'étais pas sûr d'être capable d'accepter n'importe quoi pour en vendre plus. Contrairement à d'autres soit disant artistes, je ne suis pas corruptible, du genre « putassier », mais alors pas du tout. Pour le moment, en tous cas, j'avais mieux à faire : essayer de me remettre du truc atroce vécu tout à l'heure et de la disparition mortelle de ce pauvre Lavaret. Je me disais que j'allais rentrer chez moi et réfléchir posément pour essayer de piger quelque chose à ce qui s'était passé et sortir de cet affreux cauchemar dans lequel j'étais probablement encore. Comment expliquer autrement ? Je pensais, tout en marchant à pas comptés dans le couloir, que j'allais bientôt me réveiller, lorsque la miss du guichet, la belle Delphine, m'apostropha en souriant.

— Alors, monsieur Rivière, la patronne vous aime bien, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai Delphine, elle aime bien mes livres, je pense.

— Monsieur Rivière, ne faites pas l'enfant. C'est plutôt vous qu'elle aime.

— Ah bon et comment vous savez ça, vous ?

— Elle me l'a dit. Vous savez, entre femmes, on se dit des choses.

— Eh bien, je suis très flatté. Au revoir Delphine, à la prochaine.

— À bientôt, monsieur Rivière.

Je sortis de l'immeuble, en me disant que j'étais rudement choyé aux

éditions *Marvelous* et que j'étais un sacré veinard. S'il n'y avait eu ce con de Lavaret, j'aurais été le plus heureux des auteurs. Feu Lavaret devrais-je dire puisque je l'avais envoyé *ad patres*, le Lavaret, rien qu'en le touchant, sans le vouloir le moins du monde, par la seule apposition des mains, comme un sorcier, comme un magicien maléfique.

Les jours passèrent au cours desquels j'essayais de me distraire en travaillant beaucoup au bureau et chez moi.

Au bureau, j'arrivais assez facilement à penser à autre chose qu'à Lavaret, pris par les dossiers fiscaux dont j'avais la charge au sein du cabinet d'avocats qui m'employait. J'avais en particulier à conseiller de riches contribuables qui voulaient rapatrier des fonds de l'étranger. Je me faisais un plaisir de leur recommander de se repentir et de tout avouer à Bercy. Mes clients payaient alors une lourde amande. En contrepartie, ils pouvaient à nouveau dormir tranquilles.

Ce n'était pas mon cas. J'avais presque totalement perdu le sommeil et passais debout une bonne partie de chaque nuit. Je m'étais lancé dans un nouveau manuscrit mais je n'arrivais pas à concrétiser mes idées comme je le voulais. Mon récit partait « en sucette » au bout de trois ou quatre pages. Alors, je passais la moitié de la nuit à écrire puis à supprimer ce que j'avais écrit, à réécrire puis à re-supprimer, jusqu'à ce que, épuisé, déçu et très énervé, sans avoir la volonté de me mettre au lit, je m'endormisse dans mon fauteuil.

Au bout d'une petite semaine de ce régime, je me demandais encore si l'épisode avec Lavaret avait bien existé. Mon esprit était assez embrumé sur le sujet. Je n'avais pas eu de nouvelles de mon éditeur, mon éditrice plus exactement, Héloïse Brunner ne m'ayant pas appelé. Je dois avouer que j'étais un peu déçu. Je ne me pensais pas irrésistible, bien sûr, mais Delphine m'avait dit que je plaisais à la patronne, alors j'avais un peu espéré, un peu fantasmé. Mais compte tenu de ce que j'avais vécu, ou cru vivre, rue des Feuillants, je ne me risquais pas à bouger la moindre oreille.

Au fond, je me cantonnais un peu dans une sorte de déni et n'en était pas vraiment dupe.

Le coup de téléphone du lieutenant de police Ferrandi me ramena à la réalité.

— Vous êtes monsieur Fulgence Rivière ?

— Oui c'est bien moi. Bonjour monsieur.

— Bonjour monsieur. Je m'appelle Luc Ferrandi. Je suis lieutenant de police à Paris, au commissariat du premier arrondissement. J'enquête sur la disparition de monsieur Lavaret, employé des éditions *Marvelous*. Je pense que vous êtes probablement la dernière personne à l'avoir vu.

— Monsieur Lavaret a disparu ? Je ne savais pas.

— Personne ne l'a vu depuis une semaine, ni chez lui, ni à son travail. Il n'a aucune famille proche donc personne ne s'est inquiété. C'est madame Brenner, sa patronne, qui nous a signalé cette étrange absence et nous avons lancé une enquête pour disparition inquiétante. Monsieur Rivière, comment était monsieur Lavaret lorsque vous l'avez rencontré la semaine dernière ?

— Je l'ai trouvé plutôt tendu, plus que d'habitude. Il faut dire, lieutenant, qu'il n'avait pas du tout aimé mon nouveau manuscrit et qu'il n'était pas très à l'aise avec moi. Madame Brenner lui avait donné l'ordre de me publier quand même, alors forcément, il n'était pas content...

— Je comprends, monsieur Rivière. Nous avons, en effet, trouvé dans son ordinateur un mail sur ce sujet. Il était très dur avec vous, très négatif voire insultant.

— C'est vrai. La violence du ton m'avait surpris. Je le lui ai dit, de façon très directe. C'était la première fois. Je n'ai pas compris. Peut-être monsieur Lavaret avait-il des problèmes personnels ?

— Vous le connaissiez bien ?

— Oui, bien sûr, il était « mon » éditeur. Nous avons des relations professionnelles fréquentes, essentiellement par mails et par téléphone.

Excellentes, d'ailleurs, jusqu'à la semaine dernière. Mais nous n'avions aucune relation personnelle.

— Quelles étaient, à votre connaissance, ses relations avec madame Brenner ?

— Je ne sais pas exactement mais monsieur Lavaret parlait d'elle avec du respect et de l'admiration. Il l'a encore fait lors de notre entretien de la semaine dernière.

— À propos de cet entretien, vous rappelez-vous quelque chose de particulier ? Le moindre détail peut avoir son importance, même s'il paraît d'abord insignifiant.

— Non, lieutenant, je réfléchis, mais je ne vois rien. Tout me parut normal.

— Bon, très bien, monsieur Rivière. Merci beaucoup pour cette conversation. Si quelque chose vous revenait en mémoire, n'hésitez pas à m'appeler.

— Entendu, lieutenant. Je suis à votre disposition.

— Au revoir monsieur Rivière.

— Au revoir monsieur Ferrandi.

Lavaret avait donc bel et bien disparu et c'est moi qui l'avais fait disparaître. Il ne subsistait désormais plus aucun doute. Je ne pouvais plus, peu ou prou, me réfugier dans le déni. Je devais lucidement admettre que je possédais un pouvoir effroyable. J'avais pu rayer de la surface de la terre un individu simplement parce qu'il m'inspirait de la haine. Comment cela était-il possible ? Je n'avais jamais entendu parler d'un cas comme le mien. J'avais enfoui en moi, sans le savoir, quelque chose de monstrueux. Je me rendais compte que je n'avais jamais ressenti la haine, la vraie, jusqu'aux insupportables insultes de Lavaret. J'avais subi durant toute ma vie, assez couramment, des manifestations de racisme ordinaire, à l'école, au travail,

en vacances, partout et souvent, mais je les avais toujours traitées par le mépris, considérant qu'il suffisait de me montrer supérieur à ceux qui croyaient m'offenser pour que leur offense se retournât contre eux, en quelque sorte.

Mais, avec l'âge, c'était à croire que j'étais devenu moins souple, moins conciliant, plus vindicatif. La preuve avec Lavaret ! Il faut dire aussi qu'il y avait rudement mis du sien !

Ce pouvoir maléfique était-il désormais en moi pour toujours ou bien s'était-il manifesté pour une seule et unique fois ? Je n'en savais fichtre rien et, peut-être, ne voulais-je pas vraiment le savoir, la tête dans le sable, tel l'autruche.

*

Les jours passèrent. Environ une dizaine.

Héloïse Brenner, constatant la prolongation de l'absence de Lavaret, le remplaça sans aucun état d'âme par Charles Bassonville, un brillant transfuge de chez *Graillet*. Il fallait bien que la célèbre maison d'édition *Marvelous* continuât de fonctionner !

Je rencontrai Bassonville quelques jours après. Il me reçut très chaleureusement, m'affirmant qu'il aimait beaucoup mes bouquins, en particulier *Une drôle de paroissienne*, ce qui me fit plaisir et, dans le même temps, me fit me poser la question : la patronne lui avait— elle donné des ordres ?

Héloïse Brunner, après les palabres d'usage, m'invita ensuite à boire un verre chez elle et, après le verre puis un autre, nous baisâmes hardiment et longuement, ce qui me fit encore plus plaisir...et là, sans que je me posasse aucune question.

Madame Héloïse Brenner n'avait rien d'un top model mais, nue, elle n'était pas dénuée de charme et, surtout, je lui plaisais. Elle avait su me le

monter avec à la fois de la fougue et une grande application, ce qui est très flatteur pour un homme, très valorisant.

Bref, tout bichait pour moi et je commençais à oublier Lavaret – comme tout le monde d’ailleurs – et l’invraisemblable épisode de sa disparition.

Les jours passèrent.

Avec madame Brenner, contents l’un de l’autre, nous avons pris l’habitude de faire l’amour presque chaque soir, chez elle, après avoir diné dans un bon restaurant. J’adorais ce genre d’habitude et, visiblement, elle aussi. Mon bouquin venait d’être édité dans des conditions que je n’avais jamais connues auparavant, avec une superbe couverture, très travaillée, attirant l’œil, mon nom en caractères plus grands que ceux du titre, un réseau de distribution grand luxe et de la publicité dans plein de journaux et même à la télévision ! La maison essayait de me faire recevoir par François Busnel sur le plateau de *La Grande Librairie*. Ce serait vraiment la consécration ! Héloïse savait décidément comment s’y prendre pour me rendre heureux.

Sauf rare exception, je ne passais jamais la nuit avec mon amante, afin de ne pas trop m’attacher. Je voulais garder ma liberté en continuant à vivre chez moi, dans mon appartement de Rueil-Malmaison. Elle pensait la même chose de son côté, je crois pour les mêmes raisons. Nous avons, à nos âges, trop l’habitude de vivre en célibataires pour nous engager dans une banale vie de couple, avec tous les dangers et les contraintes qui vont généralement avec.

Mardi dernier, vers 23 heures 30, a priori un soir comme les autres, en sortant du RER, je marchais en sifflotant, seul, dans la rue menant à mon

immeuble. J'étais bien, heureux, sans souci, sans contrainte. Avec Héloïse, nous avons fort bien diné et fort bien baisé. Nous avons parlé de mon livre qui se vendait comme des petits pains et cela nous comblait, l'un comme l'autre.

Alors que je cheminai, les mains dans les poches, il me sembla entendre une plainte, venant de derrière un petit bâtiment servant de local technique, sur la droite de la route. Je m'immobilisai, aux aguets. J'entendis un cri comme étouffé, puis un autre plus distinct puis des voix qui, plus ou moins assourdies, disaient quelque chose comme « Tiens, prends ça petit pédé. On veut pas de fiotte ici, on te l'a déjà dit ! ». Je m'approchai vivement, contournai le petit bâtiment et vit trois jeunes individus vêtus de noir balancer de grands coups de pieds dans un corps gisant, recroquevillé, les mains protégeant le visage.

— Arrêtez, vous allez le tuer. Arrêtez ça tout de suite !

Les trois agresseurs levèrent la tête de concert, me regardèrent, surpris.

— Qu'est-ce qu'il veut le bouffon ? Casse-toi connard où ça va être ton tour !

— Arrêtez de vous acharner sur lui, vous voyez bien qu'il a son compte !

Je m'approchai encore des trois agresseurs.

— Eh les mecs, vous avez vu, c'est un black ! Putain, après un pédé on va se faire un négro. Sacrée journée !

La boule incandescente à l'estomac, le cervelet en fusion derrière la tronche, l'électricité qui se propage dans tout le corps, de haut en bas, comme chez Lavaret. Les mains qui chauffent, les mains qui brûlent...

J'étais prêt.

— Vous êtes des petits fachos, vous n'aimez pas les homos et les noirs, mais vous ne me faites pas peur. Venez, ordures, si vous êtes des hommes !

Les trois jeunes individus, peu habitués à ce qu'on leur résistât, se regardèrent, surpris, puis, sur le signe de l'un d'eux, se précipitèrent sur moi, l'un hurlant « On arrive sale nègre ! ».

Les trois me sautèrent en même temps sur le paletot et les trois furent immédiatement pénétrés par le courant électrique venant de mon corps, pétrifiés, hébétés, ahuris. Crrr...crrr...crrr...Ils devinrent en deux secondes des cadavres décharnés, chauves et hideux, puis des squelettes nus qui tombèrent sur le sol, en vrac, dans un atroce bruit d'os qui se choquent. Psitt...En un déjeuner de soleil, il ne resta plus d'eux qu'un petit tas de poussière sur la terre battue, que je dispersai prestement avec le pied.

Le jeune homme à terre respirait bruyamment. Je le retournai avec précaution, les mains gantées. Il était dans les vapes. Je fouillai dans ses poches pour trouver un portable, avec lequel j'appelai le Samu en donnant toutes les précisions utiles sur l'endroit où il fallait venir d'urgence. Cela me fut facile : je connaissais en détail chaque pouce de ce quartier où je vivais depuis près de trente ans. Puis, j'attendis, tranquillement assis près du blessé, en fumant des clopes. Dès que j'entendis la sirène du Samu, je me levai et allai me cacher derrière le bâtiment pour assister au déroulement des opérations. Dès que la civière sur laquelle on avait couché le blessé fut montée dans la fourgonnette des médecins, sans même attendre le départ de cette dernière, je m'esbignai en silence et rentrai chez moi en allongeant le pas.

J'étais devenu « touche-la-mort ».

Et cette fois, contrairement à la première, j'avais volontairement, lucidement, utilisé mon maléfique pouvoir pour tuer des gens qui m'inspiraient de la haine. Bien sûr, ces trois individus étaient de la graine de fachos identitaires, homophobes et racistes et leur disparition de la surface de la terre n'était pas humainement illégitime. C'était même du pain béni. Mais quelle légitimité avais-je moi-même pour en décider ? Aucune. Et puis la peine de mort n'existe plus dans notre pays et j'en suis

philosophiquement bien d'accord. Il n'empêche que je venais, pour la deuxième fois, de la mettre en œuvre, cette peine de mort qui plait tant aux fachos, et je l'avais fait, cette fois, de façon parfaitement volontaire.

J'étais ainsi pris dans d'atroces contradictions, qui me brouillaient les idées et me mettaient la tronche au supplice.

Dès arrivé chez moi, je m'assis dans mon vieux fauteuil préféré, mon Voltaire rouge à rayures, aux coussins fatigués. Les pieds sur la table basse, les mains croisées sur le ventre, je m'assoupis, des pensées dansantes et bien encombrantes dans la tête et dans le cœur.

Qu'allais-je pouvoir faire de mon pouvoir monstrueux ?

Étais-je inéluctablement conduit à devenir moi-même un monstre ?

Mon avenir était effroyablement inquiétant.

Qu'allait être ma vie, dans l'attente des montées de haine qui, toutes, finiront par des disparitions qui seront des meurtres ?

Je n'avais, hélas, aucune réponse à ces questions.

J'étais devenu une sorte de zombie.

Je savais que désormais, pour moi,

L'ENFER C'ETAIT ICI ET MAINTENANT.

SCARLATINE AU HARAS

CHAPITRE PREMIER

Le printemps, enfin, arrivait. Nom d'un chien, il était temps, sinon on allait tous tomber gravement dans la déprime par manque de soleil, par insuffisance de luminosité. À Paris, en particulier, l'hiver avait été long, trop long.

Je m'étais un peu ennuyé à l'agence, avec des petites affaires de « corne cul ». D'ailleurs, il faut bien l'avouer, c'était surtout Cordier qui avait été à la manœuvre pour régler essentiellement des histoires d'adultère ou des conneries comme ça. C'était peu intéressant et guère compliqué mais ça rapportait bien, tout comme les enquêtes diligentées par de grandes entreprises avant le recrutement de hauts cadres. Souvent, pour m'amuser, je truquais les rapports afin que des mecs bien, à mes yeux, c'est à dire plutôt pas trop de droite et un peu rebelles, fussent choisis, de préférence à des béni-oui-oui prêts à lécher toutes les bottes pour réussir. Je passais ainsi de bons moments, tout en essayant d'être utile à la collectivité, en favorisant des hommes et des femmes ayant des qualités humaines et qui rendront un peu plus heureux les gens autour d'eux...en éliminant des médiocres qui, de toutes façons, iront sévir ailleurs...parce que j'étais, bien sûr, le seul à procéder comme je le faisais, les collègues des officines spécialisées s'aplatissant devant le désir de ceux qui les payaient et sélectionnant les hommes et les femmes les plus ambitieux, les plus durs, les plus égoïstes et affichant le plus grand mépris pour les autres humains.

Bref, je passais mon temps le moins mal possible professionnellement et le mieux possible personnellement, en étant très heureux avec Lisdina Moucoul, mon indienne adorée qui, belle à tomber et très amoureuse, me comblait à tous points de vue, tout en étant une assistante de première bourre, compétente et disponible.

Je voyais souvent mon vieux maître Louis Rabouret, l'inspecteur général des services, ancien ministre, mais surtout mon vieil et fidèle ami, presque mon deuxième papa. Nous allions régulièrement chez Ernestine à Boulogne, déguster le chou farci ou quelque autre plat bourgeois et boire de belles bouteilles, en refaisant le monde !

C'est d'ailleurs devant un chou farci particulièrement réussi, à la fois

goûteux, moelleux et craquant, mis en valeur par un superbe Cornas de Chapoutier, que Louis se mit – je n'ai plus souvenir pourquoi – à raconter à Lisdinia une enquête assez ancienne où, tous les deux, on en avait rudement, très rudement bavé...et ensuite bien, mais alors vraiment bien profité.

C'était le temps d'autrefois, le temps d'avant Lisdinia.

Ce temps n'est pas si lointain, même si quelques années sont passées, qui nous ont fait vieillir un peu, perdre quelques cheveux et nos dernières illusions, prendre du bide et buriner l'âme...quoiqu'on en dise !

Je vous narre ce que Louis a, ce soir-là, avec sa voix de velours et sa faconde, raconté à Lisdinia.

CHAPITRE DEUXIEME

Nous étions encore à Boulogne-Billancourt, dans le commissariat dirigé par Louis Rabouret, divisionnaire à l'époque, dans lequel j'avais été nommé à la sortie de l'école de Saint Cyr au Mont d'Or, sur mon premier poste de commissaire. Tout allait plutôt bien pour nous, même si on – on est un con, c'est sûr ! – me prenait pour un flic un peu spécial, plus libre dans la tête que la plupart de mes collègues, mais dont les résultats sur le terrain avaient donné une réputation de petit cadoret de la rousse.

L'affaire nous avait été confiée par le procureur de la République, Urbain Friedrich, que tous nous appelions Rufus, à cause de sa frappante ressemblance avec le célèbre acteur. Louis m'avait fait venir dans son bureau, comme il le faisait quand il avait à me parler « es spécialement ». C'était le cas.

— Albert, mon petit, j'ai l'impression que tu t'emmerdes un peu depuis quelque temps. Rufus vient de nous confier une affaire sympathique et je voudrais bien que tu t'en occupes personnellement. Quand je dis sympathique, je veux dire...intéressante...mais peut-être...difficile et tu es le seul flic de Boulogne qui a les qualités pour ! Il faut dans cette affaire de la sagacité et du doigté en même temps ! Tu es donc le flic idoine ! On est bien d'accord, mon petit Albert ?

— D'accord sur ce que tu veux, Louis. Tu sais bien que tu es le seul homme au monde qui peut me faire faire ce qu'il veut ! Tu me dis et je fais, c'est comme ça ! Tu n'as même pas besoin de m'amadouer avec des compliments ! Tu le sais bien, la pommade c'est pas trop mon trip. C'est quoi ton affaire ?

— Tu adhères, tu es super, Albert, on fait la paire, espère ! Mais, je vais te dire un truc, les compliments que je te fais, je les pense. Ça aussi tu le sais, gamin ! Bon. Quant à l'affaire, c'est une histoire assez étrange de trafic de chevaux de course. Rufus a reçu un propriétaire de haras en Normandie, de ses amis, qui lui a fait part de ses observations et des rumeurs qui se répandent dans le milieu hippique. Ce mec habite à Boulogne, voilà pourquoi l'affaire nous échoit.

— Je connais que dalle aux chevaux et aux courses, Louis, je suis

totale­ment béotien dans ce turbin !

— Rassure-toi, ça n'a pas grande importance, Albert et puis tu apprendras si le besoin se fait sentir. Tu as carte blanche sur ce dossier et tout le temps qu'il te faut. Rufus, je peux bien te le dire, va être content que ce soit toi. Il t'a à la bonne, vraiment. Il pense que tu es un peu gauchiste, bien sûr, mais il t'apprécie vachement quand même !

— Ah bon ! Il te l'a dit ?

— Oui, il me l'a dit et de la façon la plus claire qui soit « donnez cette affaire à Duranton, c'est du sur-mesure pour lui ! Il est pugnace et intelligent. Il n'a peur de rien ! Et je pense que dans l'affaire en cause ça sera très utile ! ». Voilà ce qu'il m'a dit, avec un ton qui ne supportait pas la contradiction, crois-moi, mon petit Albert !

— D'accord ! Vous êtes sympas, les deux patrons, je vous remercie de vos belles paroles...mais je crois comprendre que c'est un bâton merdeux votre affaire ! Je me goure, Louis ?

— Non, grand, tu ne te trompes pas, ça m'a l'air d'un sacré turbin cette histoire. Il y aurait des gens importants dans le coup. Mais Rufus n'a pas dit grand-chose. Tu vas vite découvrir le toutim, je te fais confiance. Tu me raconteras.

— Je te raconterai, c'est promis. Je vais commencer par aller voir l'ami du proc, celui qui lui a narré l'histoire, pour qu'il m'évangélise à mon tour. Tu peux me filer son blase et son téléphone, s'il te plait ?

— Il s'appelle Hubert de Saint Louf, eh oui, il est comte, noblesse d'Empire paraît-il ! Il est riche et un peu coincé, m'a dit Rufus. Voilà sa carte avec toutes ses coordonnées.

— Avec un blase pareil, il est forcément un peu foldingue, le comte de mes deux ! Mais je vais faire comme si, tu me connais !

— Justement, mon Albert, je te connais...alors marche sur des œufs et fais-moi une belle enquête. En ce moment, j'ai besoin que Rufus soit content. On a deux ou trois merdes avec la justice et il nous faut mettre de l'huile dans les rouages ! Alors, prends ta plus belle burette et fais-moi baigner tout ça !

— Au point de vue burettes, tu le sais bien, je suis équipé nickel-chrome ! Alors pas de souci, Louis. Quant à l'aristo loufdingue, je vais chez lui, j'y cours de ce pas.

*

Et c'est à partir de là que l'affaire a véritablement commencé, l'affaire dite « des haras ». J'aurai préféré que ce soit l'affaire des O'Hara, Maureen, la superbe actrice à la chevelure flamboyante du film *L'homme tranquille* avec John Wayne ou Scarlett, la belle héroïne d'*Autant en emporte le vent* !

Mais ici pas de Maureen, pas de Scarlett...plutôt la scarlatine, cette maladie à la noix qui d'habitude n'a rien à voir avec les chevaux et les haras ! Mais là, si !

Je suis donc allé voir le comte de Saint Louf, en son manoir de Normandie, dans un petit patelin pas très loin de L'Aigle, village typique avec les maisons à colombages et les petites rues pavées à l'ancienne. Je me suis perdu trois fois avant d'arriver.

C'est un paysan du coin, à la trogne rougeaude de celui qui aime beaucoup le cidre et le calva, un homme du terroir, en bleu de chauffe délavé et casquette crasseuse vissée sur la tête, qui m'a conduit fort gentiment.

Il m'a dit « Suivez-moi, ça sera plus simple, parce que, moi, les explications, vous savez, c'est pas trop mon fort ! Dites donc, vous n'avez pas la comprenette bien facile pour la topographie, j'ai l'impression ! Alors, je vas vous conduire directement. Z'avez qu'à me suivre, c'est pas bien dur, ça ! Allez, hop, je monte dans la bétailière et en avant Simone ! ».

Après douze kilomètres de petits chemins et de détours au sein du vert bocage, dans des endroits qui me paraissaient tous se ressembler intégralement, l'homme du cru a ouvert la fenêtre de son char et m'a fait, radical, un signe de la main en hurlant comme un goret « Vous y êtes, c'était pas bien dur de trouver, vingt dieux ! Bonne journée quand même et bonjour chez vous ! »...et avant que j'ai pu dire un mot de remerciement, il avait redémarré, la casquette toujours vissée sur le côté du crâne et une gitane maïs éteinte au bec, en faisant cracher les tripes à son gros moteur diesel.

Le manoir du comte de mes genoux était très beau, très élégant, à la Française avec, au rez-de-chaussée, de grandes portes fenêtres aux

persiennes blanches et aux étages de superbes ouvertures style «chiens assis ». Deux tourelles sur les côtés et un joli toit d'ardoises grises complétaient cette belle construction qui flattait l'œil de l'arrivant.

Je m'attendais à ce que le ci-devant Saint Louf fut une espèce d'hurluberlu habitant un château de « m'as-tu-vu » à la gomme, avec des boursouflures dégoulinantes partout. Eh bien non !

Je fus épaté par la discrète élégance de l'endroit...et tout de suite après par la classe sympathique du larbin qui vint m'ouvrir la lourde. Décidément, j'avais des préjugés grotesques. Je me fis honte. Le seul mot de larbin qui m'était venu à l'esprit était totalement inadapté et vulgaire. L'individu qui me fit entrer dans un salon clair finement meublé, était, en effet, jeune, beau, petite moustache style Errol Flynn – il profite Errol mais c'est pas du gâteau ! – regard profond, souriant, très joliment fringué d'un costard bleu nuit et poli sans être obséquieux.

— Asseyez-vous, monsieur le commissaire, monsieur le comte ne va pas tarder. Désirez-vous boire quelque chose ? Un whisky peut-être...*Glenmorangie* si vous aimez ? La boîte à cigares est à votre disposition...

— Un *Glenmorangie* sera parfait et je vais prendre un cigarillo s'il y en a...

— *Davidoff* de Saint Domingue ou *Cohiba* de Cuba, à votre convenance, servez-vous, je vous prie.

— Un petit *Cohiba* me changera, merci. Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— Je me nomme Gaëtan monsieur, pour vous servir.

Et j'ouvris un énorme coffret à cigares en bois de loupe, avec humidificateur et tout le fourbi, rempli jusqu'à la gueule de barreaux de chaise *Monte-Cristo*, *Roméo et Juliette* et tutti quanti et plein d'autres cigares de toutes tailles, plus chouettes les uns que les autres. Je pris un mini *Cohiba* et me rassis – pas comme le pain ! – devant un verre à moitié rempli de Whisky odorant, à parfaite température. Le jeune Gaëtan s'avança, moustache frétilante, une boîte d'allumettes à la main et alluma, avec élégance, mon cigarillo, tout cela, mine de rien, discret, totalement efficace. Il sortit du salon souplement et en silence, me laissant tout à mon plaisir.

J'étais à n'en pas douter dans une maison de qualité et me mis à attendre le comte de Saint Louf avec beaucoup de sérénité.

L'homme arriva quelques minutes après, la main tendue, jovial.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur le commissaire, j'ai été retenu plus que je n'aurai voulu. Nous avons deux chevaux malades et ce sont des étalons importants. Je suis désolé. Je vois que Gaëtan s'est occupé de vous. C'est parfait. J'ai un serviteur formidable. J'ai beaucoup de chance. Je vais prendre un verre en votre compagnie et vous parler de notre affaire.

Le comte était un très bel homme d'environ cinquante, cinquante-cinq ans, svelte et costaud en même temps, le visage bronzé, les cheveux gris abondants et ondulés, habillé de brun, style gentleman-farmer, chemise crème au col ouvert, avec un petit foulard de soie autour du cou, Pierre Cardin ou quelque chose comme ça. La classe, pépère, vous pouvez me croire !

Pourquoi un homme aussi classieux s'appelait-il Saint Louf ? Il aurait pu changer de blase, le ci-devant ! Entre sa demeure, lui et son domestique, j'étais assez bluffé, il faut bien le reconnaître ! Je n'avais pas encore vu de personne du sexe faible dans l'entourage mais j'étais sûr que, dans ce domaine aussi, il devait assurer, l'aristo !

— Je vous raconte mon affaire, monsieur Duranton. J'en ai parlé à mon vieil ami le procureur Friedrich que je connais depuis la fac de droit, à Paris, où nous avons passé notre licence ensemble. Il a fait la magistrature ensuite et moi Sciences Po puis l'ENA, mais on ne s'est jamais perdus de vue.

— Vous êtes énarque ! Je suis très impressionné monsieur le comte !

— L'entrée à l'ENA est un concours difficile, c'est vrai, mais si vous saviez le nombre de connards, veuillez s'il vous plait me passer l'expression, qui sortent de cette prestigieuse école ! Bien sûr, ils ont une belle intelligence, disons analytique, de la mémoire et savent pas mal de choses apprises dans les livres depuis qu'ils sont petits. Mais pour l'intelligence du cœur, la compréhension des relations humaines, l'ouverture d'esprit, la créativité, ils sont souvent zéro, ce qui est bien malheureux pour notre administration et notre pays. Surtout ceux qui, à vingt-cinq ans, sortent à l'inspection des finances, au conseil d'Etat ou à la cour des comptes, les grands corps de l'Etat comme on dit entre nous. Ils ont la grosse tête tout au

long de leur carrière et un mépris pour les gens que l'on ne peut même pas imaginer. J'ai quitté tout cela très vite ayant eu la chance d'hériter de la fortune de mon père dont j'étais le seul enfant. J'ai consacré mon temps à gérer ce patrimoine, dont le manoir dans lequel nous sommes, avec le haras à côté, l'hôtel particulier de Boulogne, dans lequel j'habite un petit appartement de temps en temps, les fermes en Normandie et, le coup de cœur de mon père, son pêché mignon, sa danseuse, un petit vignoble en Bourgogne sur la commune de Meursault où je produis un beau vin blanc dont je suis très fier.

— Vous êtes un homme exceptionnel, monsieur le Comte, vraiment, du Meursault ! Les Bourgognes blancs sont mes vins préférés, Corton-Charlemagne, Meursault, Montrachet, Beaune dont le superbe Clos des Mouches, Fixin, Saint-Aubin et les Chablis et tellement d'autres !

— Vous êtes gentil, monsieur le commissaire, et vous avez fort bon goût pour le vin ! Les blancs de Bourgogne, pour moi, sont les plus grands vins du monde. Je les aime de plus en plus. Souvent, au restaurant, quand je peux, je choisis les plats en fonction du Bourgogne blanc que je commande. Des poissons, bien souvent. Et ici, au manoir, c'est souvent pareil et nous buvons pas mal de notre Meursault. À propos, êtes-vous libre à déjeuner, cher commissaire ?

— Mon Dieu oui, monsieur le Comte.

— Alors, vous goûterez notre vin. J'ai pris hier soir quelques belles truites dans la rivière du domaine. J'adore pêcher à la mouche. Il faut une belle technique et un joli coup d'œil. En papillote, sur la braise de merisier, elles sont délicieuses mes « fario » ! Vous m'en direz des nouvelles !

— Avec le plus grand plaisir. J'en ai déjà l'eau à la bouche.

— Je vais reprendre mon récit, si vous le permettez, vous êtes tout de même ici pour cela. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Mais vous êtes tellement sympathique que je suis incité à me confier à vous. C'est plutôt rare, contrairement à ce que vous pourriez penser. Mais, avec vous, je me sens en confiance, c'est comme ça !

Tout cela était inattendu et fort agréable. J'adore être bien traité, considéré, apprécié...comme tout le monde, je suppose. Et, avec le ci-devant Saint Louf, j'étais servi ! J'étais aux anges, d'autant que c'est le jeune

domestique finement moustachu Gaëtan qui officiait, avec tact, discrétion et compétence, sous l'œil très attentif du maître des lieux.

Le comte me raconta son histoire, longuement et avec talent. Nous bûmes quelques whisky, fumâmes quelques cigarillos et fîmes un déjeuner excellent, fonds d'artichauts au foie gras, truites « fario » en papillotes avec purée de rattes au beurre salé, salade de fruits frais...le tout arrosé abondamment avec le «Meursault du patron», vin tout à fait exceptionnel, merveilleusement élégant et goûteux, fin et puissant...enfin, bref, le top !

Devant le café et un calva de derrière les fagots, distillé dans le domaine – le comte est aussi bouilleur de cru – le récit continua, avec force détails, alimenté par mes nombreuses questions, l'invité que j'étais ne s'effaçant pas devant le flic, le professionnel, ce qui plaisait beaucoup d'ailleurs à Saint Louf.

Nous terminâmes par une ballade à pieds dans le domaine, les jardins, le parc et le haras. Le comte m'expliqua tout, avec passion et précision. Nous nous quittâmes vers dix-sept heures, nous serrant longuement la main, comme deux vieux amis.

Je ne savais pas que c'était la dernière fois.

Dans la bagnole, l'esprit légèrement embrumé par le Meursault du patron, enveloppé dans les volutes bleutées de *Davidoff*, je tentai sans grand succès de faire le point sur l'affaire.

Je me gourai encore trois ou quatre fois de chemin, comme une buse que je suis en topographie, avant de retrouver la route d'Aigle, puis de rentrer peinard sur Boulogne...où Louis m'attendait, impatient, bouillonnant, furibard, dans son burlingue, avachi dans son large fauteuil de cuir fauve tout défraîchi.

Il était limite en pétard le divisionnaire, en me voyant.

— Putain, merde, qu'est-ce que tu fous gamin ? T'as passé la journée en Normandie, chez ce bargeot de Saint Louf, sans même donner un coup de grelot, rien. Je me suis fait un sang d'encre, bordel de merde ! Albert, mon petit, tu pourrais me ménager un peu, tu ne crois pas, nom de dieu !

— Qu'est-ce tu me fais, Louis ? Tu as mal bouffé ou quoi ? Mal baisé

peut-être ? Arrête ton cinoche, s'il te plait, je suis un grand garçon maintenant. Bon, tout s'est bien passé chez le comte de Saint Louf et je suis là pour te raconter tout ça. Mais si tu es énervé, ça peut très bien attendre lundi.

— Pardon gamin, assieds-toi et ne m'en veux pas. Mais cet empaffé de Rufus m'a appelé trois fois depuis ce matin pour avoir des nouvelles. Putain, je te jure !

— C'est étrange parce que le comte, c'est un mec sacrément posé, qui a tout son temps et qui ne presse pas du tout les choses mais alors pas du tout !

— Il est pas barge, alors, le Saint Louf ?

— Ah non, Louis, pas barge le moins du monde ! Si tu le voyais ce mec, la grande classe, sciences po Paris, l'ENA, du style, le goût de vivre. Il m'a emballé, l'aristo, je peux te le dire. Il m'a invité à bouffer. Il est propriétaire d'une vigne qui produit un Meursault génial qui te plairait énormément. Il m'a tout fait visiter et il m'a raconté ce qui le tracasse. C'est une énorme histoire de trafic de pur-sang avec l'Irlande, mettant en cause des propriétaires très connus, des entraîneurs célèbres, des jockeys, les autorités hippiques, le PMU et tout le Saint-Frusquin, avec des histoires glauques de dopage et de maladies qu'on inocule aux bourrins pour qu'ils perdent des courses. La scarlatine des chevaux ou une saloperie comme ça ! Le comte de Saint Louf se dit victime de plein de choses bizarres et a voulu voir un peu clair avant d'alerter son pote Rufus. Ca m'a l'air sérieux, très sérieux et je pense qu'il faut faire une enquête lourde, à partir de ce m'a dit l'aristo et que je vais te détailler, ce soir, chez Ernestine, devant un chou farci, si tu en es d'accord, naturellement.

— Ouais, mon Albert, tu parles si je suis d'accord. Tu m'invites...mais j'offre le Condrieu. Ca va ?

— Vendu, vieux brigand ! Je passerai te prendre à sept plombes et demie.

Le dîner chez cette bonne et belle Ernestine, toujours aussi plantureuse et élégamment de noir vêtue, fut, comme à chaque fois, gai et fraternel, plein de rigolade, de jeux de mots et de déconnage, le Condrieu et le Fleurie aidant. Mais il fut aussi professionnel compte tenu de l'affaire Saint Louf.

Avec la salade de lentilles aux lardons et oignons blancs, je racontai tout ce que je savais à Louis, tout ce que l'aristocrate normand m'avait confié, sans fioritures ni commentaires, des faits rien que des faits, comme Rabouret me l'avait appris à mes débuts. Louis écouta, concentré, regard fixé dans le mien, tout en dégustant ses lentilles avec application.

Lorsque j'eus terminé, il leva son verre de Condrieu et dit : « Putain, gamin, la belle affaire. Ca s'arrose ! »...et nous trinquâmes abondamment.

Le retour *at-home* fut, sinon laborieux, du moins un peu mollasson. Je proposai à Louis, qui habitait Paris, de venir dormir chez moi, son degré d'alcoolémie dépassant sans aucun doute la limite autorisée par la maréchaussée. J'habitais alors pas très loin du restaurant. C'était d'ailleurs Ernestine qui m'avait aidé à obtenir un charmant trois pièces donnant sur un petit parc plein d'oiseaux et de rires d'enfants.

En cours de route, brinqueballant mais lucide, Louis me proposa de s'occuper avec moi de l'affaire Saint Louf, tellement elle lui paraissait passionnante et surtout elle nous permettrait d'aller tous les deux en mission en Irlande, pays dont il avait toujours rêvé.

— Tu nous vois, Albert, en Irlande, putain, la bière et le whisky qui coulent à flot dans des pubs où l'on danse, la mer houleuse, les lacs pleins de brochets, les rivières remplies de saumons, la lande sauvage, les gonzesses rousses – même si les rousses pètent ! – belles comme Maureen O'Hara, les chevaux en liberté...Enfin bref, un truc terrible où on pourra s'éclater ! Allez, grand, on y va ! Qu'est-ce que t'en dis ? Ca te tente pas ?

— Mais si, ça me tente même beaucoup, l'Irlande avec toi. Je suis bien d'accord...mais il nous faut un peu de biscuit pour partir utilement. La pêche au brochet dans des lacs bordés de lande sauvage où paissent des chevaux et les pintes de bière rousse bues avec de plantureuses irlandaises dans des pubs où ça chante...moi, je suis preneur, évidemment. Mais si on va là-bas, c'est d'abord pour résoudre cette affreuse histoire de trafic de bourrins et mettre tous ces fumiers sous les verrous ! Et, à mon avis, il y a du boulot pour les coincer et toute une préparation préalable.

— D'accord, tu t'en occupes ? On partira dès que tu seras prêt. Mets au point la préparation préalable – ça fait très énarque cette expression, alors que Béru aurait dit, lui, prélavable !— je te file les sous dont tu as besoin et tu m'avertis lorsque tout est OK. Ma chère secrétaire s'occupera ensuite de

l'intendance, billets d'avion, hôtel, bagnole etc...

— C'est parti, Louis, c'est parti ! Comme en quatorze ! Je me mets au turbin dès demain à l'aube.

— Oui, enfin, pas trop à l'aube quand même, il est tard et on est un peu chargés ! La nuit ne va pas être terrible !

— Tu parlais à l'instant de ta secrétaire et de l'intendance. Elle s'occupe toujours de la tienne d'intendance, la belle Josiane ? Elle a des carats mais elle est toujours bandante la miss !

— Tu sais bien que j'aime pas parler de ça quand ça me concerne, Albert. Mais, de toi à moi, elle est encore bonne ma Josiane Et j'assume encore quand il le faut !

— De toutes façons, vous êtes veufs tous les deux ! Vous faites bien ce que vous voulez ! Pourquoi vous vous cachez ? On dirait des gamins ou des amants terribles !

— C'est ma secrétaire, ça ferait jaser !

— Mais Louis, tout le monde est au courant de votre liaison ! Et tout le monde trouve ça très bien !

— Peut-être, mais on fait semblant que ça soit toujours secret. Pour nous, c'est pas pareil ! C'est comme ça !

— Après tout, ça met peut être du piment dans votre relation. C'est vous seuls que ça regarde.

— Voilà, Albert, tu as bien parlé. C'est nous seuls que ça regarde.

Dès le lendemain, pas tout à fait aux aurores, je me suis mis à bosser sur notre affaire, d'abord en notant noir sur blanc tout ce qui m'apparaissait important de mon entrevue de la veille avec Saint Louf. Il faut souvent un peu de recul pour voir ce qui surnage, ce qui reste vraiment d'une conversation. Ce qui était sûr, c'est que c'était un drôle de pataquès dans lequel des « grosses légumes » étaient mouillés jusqu'aux oreilles...ce qui n'était pas pour me déplaire, vous vous en doutez !

Après avoir fait ce boulot, je voyais un peu plus clair dans cette affaire bien sombre mais j'éprouvais un sentiment étrange, avec la petite boule à l'estomac qui me prévenait du danger. « Fais gaffe où tu mets les nougats

mon petit Albert » semblait-elle me dire. Je connais bien aujourd'hui la petite boule et j'en tiens le plus grand compte. Mais à l'époque, je m'en épilais un peu l'anus, je peux bien l'avouer !

J'avais tort !

Grandement tort !

Nous ne le savions pas mais...

NOUS AVIONS RENDEZ VOUS EN ENFER.

CHAPITRE TROISIEME

Je préparai donc, après avoir recueilli l'accord de Louis, notre voyage en Irlande, avec soin, faisant réaliser par notre artiste maison deux « passeports bidon » et prenant des rendez-vous avec les gens à rencontrer sur place.

Big Louis devenait monsieur Marcel Tumelat, riche homme d'affaires, financier et propriétaire d'une écurie de chevaux de course. Je devenais, quant à moi, son directeur de cabinet, son secrétaire particulier, son homme de confiance, quoi ! Je me nommais Ludovic de Brincourt, ce qui me permettrait peut-être d'avoir un accès plus facile à certaines personnes sensibles aux titres de noblesse, même en Irlande. Je dois avouer aussi que la classe du ci-devant Saint Louf m'avait un peu impressionné, malgré que j'en aie, comme disait Molière !

Nous allions dans la verte Erin pour acheter des poulains et des étalons afin de renforcer notre écurie et étions prêts à y mettre le prix. Les rendez-vous furent faciles à obtenir, malgré mon anglais très approximatif parce que le langage du pognon se fait vite comprendre, croyez-moi, en Irlande comme partout ailleurs !

La miss Josiane s'occupa du reste, l'avion, les hôtels la pêche aux brochets, tout quoi !

Nous partîmes pour Dublin, gais comme des pinsons à l'idée d'aller passer une dizaine de jours ensemble, seuls tous les deux, comme un père et son fils, complices comme des gamins, avec plein de projets dans la tronche. À l'aéroport, en attendant l'embarquement – ça dure des heures, c'est dément, on irait peut-être plus vite en bagnole ! – on se regardait et on se marrait. Il faut dire que Louis, en costard gris foncé croisé, chemise blanche et cravate noire, il en jette ! On dirait un ministre du commerce extérieur qui va remettre un prix à un chef d'entreprise qui réussit à vendre du riz à des chinois. Il est magnifique, très digne, Big Louis ! Les gens n'osent pas lui parler. Il impressionne ! Un monsieur bien mis n'osa pas, jusqu'au moment de l'embarquement, lui dire qu'il était assis sur son chapeau, pour ne pas le déranger ou par trouille de se faire engueuler par cet homme qui en impose. Je ne vous dis pas la tronche du bibi à la sortie !

Quant à moi, j'étais sapé façon milord, veste de tweed couleur bronze

avec futsal vert foncé, chemise blanc cassé avec petit foulard de soie vert et jaune. Un peu comme Saint Louf, il faut bien le dire. Ce mec m'a marqué, y a pas de doute ! Je deviens louf ou quoi ?

Le voyage se passa normalement c'est à dire mal. La compagnie nationale française, Air France – pour ne pas la nommer ! – fait voler des avions très sûrs, très bien entretenus et tout le toutim. On est parfaitement d'accord là-dessus. Mais pour le confort des passagers c'est une autre histoire ! On n'a pas de place pour les jambes, la bouffe est dégueulasse et on ne peut pas se bouger pour becter. Pour moi, à chaque fois c'est un petit supplice...Alors je ne vous dis pas pour Big Louis, avec ses plus de cent kilos et son bide. C'est l'enfer pour monsieur Tumelat ! Heureusement, l'Irlande ça n'est pas bien loin et notre supplice – bien relatif évidemment – ne dura qu'un moment. Je vais dire à Louis de demander à sa bergère d'éviter désormais un maximum la compagnie nationale pour nos déplacements. Les autres, toutes les autres y compris les charters low-cost, ne pourront pas être pire ! Sur certains vols, on ne bouffe pas, paraît-il. C'est peut-être mieux comme ça !

Nous arrivâmes à Dublin un peu grognons because Air-France mais le sourire revint dès la première bière à l'aéroport. Nom d'un petit bonhomme, elle est bonne leur Guinness, pas trop sucrée, très maltée, épaisse et suave. Big Louis était aux anges, d'autant qu'on nous apporta – c'était l'heure de l'apéro – des chips salées, épaisses et goûteuses, qui nous requinquaient après la minable collation servie dans le zingue. C'est vachement important de bien bouffer, ça rend heureux, ça compense des emmerdements de la journée, bref, ça fait du bien !

— On va prendre un taxi et on ira bouffer au centre de Dublin. Josiane m'a noté quelques adresses du Michelin. Après on ira à notre hôtel, peinars. Je roupillera un peu et on ira se balader dans la vieille ville. Ca te va, grand, comme programme ?

— Un peu que ça me va ! Nos premiers rendez-vous sont pour demain matin. Alors, aujourd'hui c'est gastronomie et tourisme. Allez Louis, c'est parti comme en quatorze ! Je me laisserais bien tenter par leur ragoût d'agneau aux pommes de terre et petits légumes. Ils appellent ça *l'irish stew*, je me suis renseigné. Putain, avec une bonne bière, ça doit pas être dégueulasse cette affaire, tu crois pas ?

— Arrêtes tu me donnes faim. Là où on va, c'est leur spécialité, ce ragoût,

si on en croit Josiane. Il faut dire que c'est un peu leur plat national aux Irlandais cet irish machin comme tu dis !

Le taxi, pas tellement mauve, nous amena rapidement à bon port. On se régala dans une ambiance bon-enfant, sympa, vivante. Les huitres de *Clarenbridge* s'avérèrent succulentes et le *stew* goûteux, plein de belles saveurs rustiques. Pour finir, bien sûr et aller au bout du classicisme voire du poncif, on se mit derrière la cravetouse un *irish coffee* de haute volée, avec *whiskey* et crème fraîche, dans la pure tradition. Un *Jameson* très sec en guise de digestif nous mit dans les meilleures dispositions pour aller à l'hôtel faire un petit roupillon. Tout cela, bien sûr, ce n'est pas de la haute gastronomie, mais c'est de la bonne bouffe, sérieuse, bien mitonnée avec d'excellents produits et une grande générosité, ce qui, avouez-le, n'est déjà pas si mal.

La sieste fût excellente après de telles agapes et je me suis réveillé en pleine bourre, frais comme une ablette. Une douche un peu frisquette finit de me mettre en forme. Il avait bien raison Big Louis lorsqu'il me faisait un tableau idyllique de la verte Irlande, en disant qu'on allait bien se marrer tous les deux. Rien que de penser à le retrouver pour une virée dans les rues de Dublin me mit en joie. Je m'habillai vite fait en décontracté et me précipitai vers la piaule d'à-côté. Je frappai joyeusement à la lourde. Rien. Pas de réaction. Louis devait roupiller encore. Nouvelle salve de coups encore plus appuyés. Toujours que dalle. Je retournai dans ma chambre et appelai son numéro, le 111. La sonnerie fit dring-dring longuement dans le vide. Merde, qu'est-ce qu'il fout le gros ? S'il était sorti, il me l'aurait dit, comme d'habitude. Je me précipitai vers le 111 et ouvris la lourde prestement, vaguement inquiet tout de même. Quand on se met à être angoissé, on ne peut pas faire grand-chose pour l'empêcher. La boule au creux de l'estom, putain, je l'avais désormais grave ! Pas de Louis dans sa piaule, rien d'anormal à première vue...sauf une feuille de papier blanc posée bien en évidence sur le plumard. C'était écrit en français, au feutre noir, avec une grosse écriture en lettres majuscules, que je ne connaissais pas. Je me magnai de lire le papelard. Je ne fus pas déçu, ça vous pouvez me croire ! Le message était ABSOLUMENT INCROYABLE !

Suite au prochain épisode...voilà ce que je pourrais vous écrire pour faire monter le suspense ! Un peu comme dans les feuilletons d'autrefois ou comme des séries à la télé. Achetez mon prochain petit polar et vous saurez ce qu'il y a d'écrit sur le mystérieux papelard et ce qu'il est advenu à Louis, mon ami, mon maître. Je déconne, bien sûr !

La suite c'est juste après, au prochain chapitre, si vous voulez bien tourner la page, mes gentils lecteurs...

CHAPITRE QUATRIEME

«Commissaire Duranton. Nous avons kidnappé le divisionnaire Rabouret et l'exécuterons si vous essayez de mettre le nez dans nos affaires. Rentrez à Paris. Nous vous donnerons les directives utiles ».

Nom de dieu, c'est quoi ce merdier ? Personne a priori n'était au courant de notre venue en Irlande. On avait vraiment fait gaffe à ce notre virée restât totalement secrète, même à notre hiérarchie à qui nous avons dit, très officiellement, que nous prenions dix jours de congés pour aller à la pêche au brochet dans la verte Eire.

J'étais vraiment dans la mouscaille jusqu'au menton et Big Louis encore plus que moi. Putain, il ne devait pas être content le divisionnaire de s'être fait choper comme ça par des malfaisants et il devait un peu me maudire de n'avoir rien entendu et de ne lui avoir été d'aucun secours. Je culpabilisais à mort et j'étais surement injuste de prêter à mon vieux maitre des pensées qu'il n'avait pas. Il m'aimait trop pour ça, je le savais bien mais j'étais très perturbé parce qu'il était en danger et que je ne pouvais rien faire. Retourner à Paris et attendre les instructions des ravisseurs. Mon cul, oui ! C'est pas des foies-blancs qui allaient me dicter ma conduite, sacré nom d'un chien ! Je devais les retrouver, ces saligauds et leur faire regretter de s'en être pris à mon cher Louis. Je jure qu'ils vont morfler sévère, ces fumiers. Albert Duranton, il est d'un naturel plutôt gentil...mais il ne faut pas trop l'indisposer quand même, pas trop lui baver sur les rouleaux, pas trop le faire chier !

Tout ça, très impoli et vulgaire, me passait par le cigare, là, dans la piaule 111. Je m'étais assis sur le pageot, le bout de papelard des ravisseurs toujours dans la main, très secoué. Puis, je regagnai ma chambre pour une séance de réflexion intime. Réfléchir avant d'agir. Longuement pour être sûr, comme Louis me l'avait enseigné. Il faut éliminer ses sentiments personnels qui, dans toutes les occurrences, ne sont que des scories de la vraie réflexion, des éléments subalternes, perturbateurs. Il faut vraiment faire cet exercice. Ca m'a toujours été très dur, moi qui, au fond, suis un sentimental. Je me forçai donc à être calme, respirant profondément plusieurs fois de suite. Qui pouvait être au courant, à part Louis et moi ? Une seule personne,

en réalité, Josiane, la secrétaire et maîtresse du divisionnaire puisqu'elle avait organisé le voyage et que Louis lui avait, comme toujours, tout raconté. Ah mais non, je ne pouvais pas soupçonner la belle Jojo ! Ca n'était pas possible, pas envisageable. Rien que d'y penser, ça me foutait la honte !

Pas de sentiment, Albert, nom d'un petit bonhomme si l'on veut être lucide ! Je me parlai à moi— même et parvins à me convaincre. Donc, c'était Josiane ! D'ailleurs c'était la seule piste que j'avais pour le moment, alors il ne fallait pas tergiverser. Simplement faire mon boulot. J'appelai illico le bureau et demandai la secrétaire du patron, que l'on me passa *immédiatly*.

— Bonjour monsieur Duranton. Comment allez-vous ?

— Ma chère Josiane, je vous appelle de la part de Louis. Il avait un rencard ce matin pour ce que vous savez et il m'a demandé de vous passer un message. Il ne m'a pas tout expliqué, donc je vais vous le dire brut de décoffrage. Auparavant – chinois bien sûr – je dois vous dire qu'il vous aime et qu'il vous embrasse tendrement.

— Merci, merci, Albert, ça me touche beaucoup. Dites-lui que je l'embrasse très fort aussi.

— C'est promis Josiane, c'est promis. Maintenant, je reviens à mes moutons. Louis vous fait savoir qu'il a tout compris et que vous devez me dire qui sont les gens à qui vous avez parlé. Si vous le faites vite, Louis vous protégera et vous pardonnera. Voilà le message. J'ai l'impression que c'est grave Josiane ! Si j'ai bien compris il faut me dire des choses, là, tout de suite. Sinon je crois bien que Louis se fâchera et il qu'il vous en voudra énormément. Je connais le père Rabouret depuis longtemps et, lorsqu'il est en colère, il n'est pas beau à voir, Josiane ! Croyez-moi !

La belle Jojo ne paraissait pas réagir à mes propos. Elle était muette, me laissais parler et visiblement réfléchissait. Ca commençait à m'agacer grave d'autant que je n'avais pas grand-chose pour la convaincre, c'est le moins que l'on puisse dire.

— Josiane, nom de Dieu, vous êtes toujours là, vous m'entendez ? Il faut vous dépêcher, Josiane, sinon Louis vous appellera lui-même et je ne réponds plus de rien. Si vous avez fait une bêtise, il faut me l'avouer dès maintenant. Allez mon petit, dites-moi tout, ça vous fera du bien.

— D'accord, je vais tout vous dire, monsieur Duranton. J'ai honte d'avoir

trahi Louis et tout ça pour de l'argent. Vous vous rendez compte ? C'est un type, un irlandais, qui m'a contactée chez moi un soir pour avoir des précisions sur votre voyage en Irlande. Je ne sais pas comment il était au courant, mais il savait. Il voulait tout savoir en détail. Il était journaliste m'a — t— il dit. Il m'a proposé dix mille euros en liquide. Je l'ai appelé le lendemain pour lui dire oui. J'ai besoin d'argent, vous comprenez ! Mon fils est au chômage et je ne gagne pas beaucoup, vous savez bien ! Et je ne veux rien demander à Louis. Voilà, vous savez toute l'histoire, commissaire. C'est grave ce que j'ai fait ? Dites-moi, c'est très grave ?

— Peut-être pas, Josiane. Nous verrons après, plus tard. En attendant je m'en occupe. Ne faites surtout rien. Ne dites rien à personne. Vous me promettez ? Donnez-moi, s'il vous plait, le numéro de téléphone où vous avez appelé votre journaliste pour lui donner votre accord.

Elle me fila l'information. Je devais me débrouiller avec ça ! Le bigophone dont j'avais le numéro était un fixe, certainement sur liste rouge. Il me fallait l'adresse. J'appelai mon pote Jean, commissaire au service scientifique, qui avait accès à toutes les télécoms de France et de Navarre. Ce mec, très sympathique, se prénommaït Gabin. Bizarre des fois comme les parents affublent leur progéniture ! Dans les trois minutes qui suivirent, Gabin Jean me communiqua l'adresse et je demandai illico au jeune Cordier, excellent inspecteur à Boulogne, dans lequel j'avais totale confiance, d'aller voir la gueule de l'endroit.

Je n'en n'avais pas fini avec le bigophone et appelai directement le numéro donné par la belle Jojo. Je voulais voir à qui j'avais à faire.

— Bonjour, je voudrais parler au patron, s'il vous plait, c'est très urgent et très important.

— Qui est à l'appareil ?

Le mec avait un accent très britannique, ce qui était bon signe pour ce qui me concernait.

— T'occupe pas de ça, minus, je veux le patron et rapidos, c'est une question de vie ou de mort. Si tu ne le passes pas tout de suite, tu le regretteras tout le temps qui te reste à vivre, connard ! Magne-toi le cul, bordel de merde !

J'avais sérieusement élevé la voix. L'autorité primaire fait toujours beaucoup d'effet sur les cons ! Et pour faire le standardiste des emprosés qui

nous pourrissent la vie, il fallait vraiment être con, vous pouvez me croire sur parole, con à bouffer du foin. Le gusman comprit illico que je ne plaisantais pas !

— Allo, à qui ai-je l'honneur ? Dit une nouvelle voix aux accents so *britishs*.

— Commissaire Duranton. C'est vous le mec à qui je peux parler utilement ?

— De quoi vous voulez parler ?

— Je veux parler du divisionnaire Louis Rabouret que vous détenez en otage en Irlande.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez...

— Ta gueule enfoiré et écoute moi bien. Tu vas appeler dare-dare tes potes en Irlande et leur dire ceci de ma part : je veux les rencontrer pour négocier, le plus vite possible. Sinon, ce sera la guerre et je ne ferai pas de quartier. Tu comprends ça, tête de nœud ? Note mon numéro de portable et communique-le à tes patrons. Si dans une demi-heure je n'ai pas de nouvelles, je commence le massacre et tu es le premier sur la liste. 26 Quai de la Pêcherie à Paris, c'est bien là où tu es en ce moment, tête de nœud ? On est bien d'accord ?

— Oui, oui on est d'accord. J'ai tout noté et je fais passer le message, monsieur le commissaire. J'ai bien compris, j'ai bien compris.

Le mec était devenu doux comme le petit agneau qui vient de naître. Il avait été impressionné par mon assurance et avait la trouille, c'est tout !

— Alors maintenant tu te manges le cul ! Vous avez trente minutes, pas une de plus !

— Oui monsieur...et il raccrocha.

Je n'étais pas mécontent du résultat obtenu. Je rappelai Cordier et lui dis de rester ostensiblement devant le 26 du quai de la Pêcherie. Il était quasiment arrivé et me demanda d'attendre quelques instants.

— Je me gare pas loin, monsieur le commissaire et je vais voir.

— OK jeune homme, j'attends.

— C'est un bel immeuble, dites-donc. Je regarde les noms sur le digicode. Oh là, la surprise ! Tenez-vous bien, monsieur le commissaire ! Y a un appartement au nom de Saint Louf ! Hubert de Saint louf ! C'est bien le type

que vous êtes allé voir l'autre jour en Normandie ?

— Yes sir, c'est bien lui. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Bon, on ne s'affole pas. Chaque chose en son temps. Pour le moment, vous appelez le commissariat du quartier et vous demandez à vous faire assister par trois ou quatre flics en uniforme et ne vous cachez pas, bien au contraire, faites-vous voir. Vous interdisez toute sortie de l'immeuble et vous attendez que je vous rappelle. Merci beaucoup Cordier. À tout à l'heure.

— OK, monsieur le commissaire. Je fais comme ça. Bon courage à vous.

Cordier, je le répète, avait toute ma confiance. C'était un mec intelligent et astucieux. En plus, il vénérât Louis et m'avait à la bonne. Depuis cette époque, d'ailleurs, ceux qui lisent mes petits polars le savent, il bosse à l'agence avec moi et je m'en félicite tous les jours.

J'avais dit aux foies-blancs qu'ils avaient une demi-heure pour me contacter. C'était peut-être un peu optimiste. Mais la présence de Cordier et des flics en uniforme allaient sûrement foutre le tracsir à ceux de Paris et ils allaient mettre la pression sur les Irlandais. Je comptais là-dessus très fort, tout en pensant à Louis. Putain, qu'est-ce qu'ils lui avaient fait à Big Louis ? Où était-il détenu et dans quelles conditions ? Le divisionnaire était un mec dur et résistant, capable de s'adapter à n'importe quelle situation tout en gardant un humour à la Gabin très impressionnant. Le froid, la faim, la soif, la chaleur, l'isolement, les coups, rien ne pouvait le faire faiblir, Big Louis, s'il l'avait décidé. Un de ses vieux potes, Fernand Drolone, m'avait raconté des histoires de guerre en Indochine puis en Algérie dans les années cinquante où Louis avait été héroïque. Il en avait bavé mais n'avait fait que des choses bien, jamais des saloperies comme tant d'autres, gégène et compagnie ! Ah ça non, il était alors jeune officier et s'était plusieurs fois révolté contre sa hiérarchie. Mais personne ne pouvait trop l'emmerder parce qu'il faisait des trucs terribles à la tête de son commando, tout au courage et à l'abnégation. Il en causait avec respect, son pote, respect et admiration. Jamais, il ne m'en a parlé de ses guerres, le père Rabouret, jamais. Trop modeste pour ça ou bien pour ne pas revivre des choses à oublier. La guerre c'est une horreur dans laquelle c'est, en général, les mecs les plus meurtriers et les plus inhumains qui gagnent. Ça ne peut pas être autrement. Alors, Louis, soldat héroïque, avait sûrement des trucs à laisser dormir tout au fond de sa conscience !

— J'ai fait mon boulot, c'est tout. J'ai refusé toutes les médailles. J'ai seulement accepté d'être intégré chez les flics. Il fallait bien que je gagne ma croûte après avoir quitté la grande muette...

C'est ce qu'il disait sur cette période. J'y pensais et ça me rassurait un peu. J'étais aussi très troublé par cette histoire de Saint Louf qui créchait quai de la Pêcherie. Je ne comprenais rien à ce truc à la « mords-moi le nœud ». Était-il dans le coup le comte de mes genoux ? Mais pourquoi diable aurait-il parlé lui-même des trafics de chevaux avec l'Irlande s'il était dans le coup à un titre ou un autre ? Voilà deux questions qui me trottaient dans le cigare cependant que j'attendais, fébrile, un improbable coup de fil, sur mon portable que je fixais avec insistance, comme pour l'inciter à vibrer, ce con ! J'avais mis en exergue, sur le petit écran, une photo de Justine en maillot de bain au bord d'une piscine. Putain, la classe ma fiancée, sa peau super bronzée, son fin visage au sourire mutin, ses jambes fuselées. Mon amour, je suis si loin de toi dans ce pays de merde, avec Louis en danger. Je t'aime jolie Justine. Je ne sais pas comment va tourner cette histoire. J'espère que je pourrais à nouveau te serrer dans mes bras et t'embrasser et te faire l'amour et te dire comme je t'aime. J'attends que les foies-blancs se manifestent. Je ne peux même pas t'appeler et entendre ta voix, si jolie, si douce, qui me fait tellement de bien. Je vais les châtier ces fumiers, je vais leur faire du mal. Je veux te revoir et revoir Louis. Alors, y a pas de secret. Ce sera eux ou moi. Je leur déclare la guerre, la guerre totale, la guerre définitive afin d'éliminer une bande de salopards de première.

Mais je me posais quand même une question. Si ces mecs étaient de vrais durs, ils auraient pu m'envoyer paître illico presto et me retourner les compliments : si vous emmerdez les mecs de Paris, on bute le père Rabouret auquel vous tenez beaucoup, alors faites pas trop le grossium ! Et ben non, c'est moi qui gagnais, totalement au flan, au bluff et c'était mieux comme ça. J'avais désormais – et ça me trouait le prose – la certitude que le comte de Saint Louf était jusqu'au menton dans cette mélasse avec des endoffés qui ne méritent pas de vivre.

Oh ma Justine, tu es si loin...je t'aime, je t'aime, je t'aime...

J'étais à fond dans cette quasi— rêverie, ce quasi— cauchemar, bien loin de l'Irlande, lorsque la sonnerie aigrette du portable me fit sursauter.

Putain, les voilà enfin ces faces de rat !

— Duranton, j'écoute.

— Je veux discuter avec vous, monsieur le commissaire.

— Vous parlez au nom de ceux qui ont pris Louis Rabouret en otage ?

— Oui et...

— Alors je ne discute pas. Je donne les instructions. Sinon, c'est le massacre à Paris, y compris Saint Louf, le comte de mes deux ! La saint Barthélémy du quai de la Pêcherie !

— Non, pas ça, monsieur Duranton, pas ça, c'est le patron !

— Je sais, c'est bien pour ça que je t'en cause face de merde ! Alors voici ce que vous allez faire.

Et je dictai mes conditions au gusman au bout du portable, avec détermination et une assurance qui, visiblement, lui faisait un effet bœuf à cet abruti ! Il était pétrifié, accompagnant mes ordres d'onomatopées diverses et variées du type : j'ai bien noté...oui, monsieur le commissaire... d'accord... oui, bien sûr...Enfin bref, il était à ma pogne et l'espoir renaissait !

Lorsque les choses, toutes les choses furent dites, j'aboyai encore:

— Et magnez-vous le cul parce que je suis en colère contre vous, très en colère. Alors pas d'arnaque. Si je sens le moindre retard, je fais défourailler à Paris et on bute tout le monde séance tenante ! *Capito ? Verstanden ?* Pigé ?

— C'est bien compris, c'est bien compris...

Après avoir raccroché, je faillis partir à dame, tremblant, en lambeaux, comme vidé de mon raisiné. J'avais pris les mecs d'en face à l'estomac et ça avait marché. J'avais réussi à convaincre en jouant au gros bras, sûr de lui. Putain, le coup de bluff ! J'avais eu du bol de tomber sur des demi sels et non pas sur des cadors, sur des professionnels du crime, sans dieu ni maître. Mais leur maître c'était bien un peu Saint Louf quand même. Merde alors, il m'avait bien baisé cette vieille gavage, ce vieux gremlin ! Cette vieille carne m'avait bien raconté des histoires ! Moi qui l'admirait, l'énarque, le gentleman— farmer distingué, le viticulteur raffiné. Putain, mais c'est pas vrai ! Y a plus rien alors ? Un mec comme ça, un homme de cette classe serait pourri jusqu'au trognon, jusqu'au fond du prose ! Comme les autres !

J'étais dégoûté grave mais je n'avais pas trop le temps de philosopher sur la nature de cette décidément drôle de saloperie d'humanité. Je me disais quand même que le bon docteur Destouches, Bardamu quoi, le soit disant ennemi du genre humain, comme ses pauvres détracteurs l'avaient surnommé – alors qu'il n'est qu'un de nos frères en humanité – avait d'une certaine manière bien raison !

En plus de son phénoménal et monstrueux – il n'y a pas d'autre mot ! – talent d'écrivain, de son formidable génie littéraire, il voyait malheureusement très juste le père Céline !

Nonobstant l'horrible et infecte vieille crevure qu'il était !

CHAPITRE CINQUIEME

Je décidai que je n'avais peur de rien ni de personne parce que c'était mon boulot, ma mission, mon trip à moi ! Je crois que si on se met à avoir gravement la trouille, parce qu'on ne veut pas bouffer son extrait de naissance, il faut changer de turbin et vite. Faire épicier ou cantonnier ou notaire ou conservateur des hypothèques...mais surtout pas flic ou détective.

Je me grouillai d'aller au rendez-vous fixé par le foie-blanc pour la récupération de Louis. Il ne fallait pas mollir, parce que c'était dans un petit patelin à environ quinze bornes de Dublin. J'avais tout bien noté. J'enfilai rapidement un blouson de cuir cachant mon holster bien graissé avec dedans mon flingue préféré, un petit Beretta léger et précis et son chargeur plein jusqu'à la gueule.

Je pris mon futaal avec le petit pétard «de dame» à un coup dans une poche intérieure cousue par bibi, avec la ceinture porte-balles et un petit couteau dans son étui coulissant. Par précaution et parce qu'il ne faut rien négliger dans une mission délicate, je glissai dans ma ceinture le revolver à barillet que Louis m'avait donné pour briller dans les épreuves de tir. J'étais paré. J'avais la boule à l'estomac, m'avertissant d'un grand danger. Ca allait surement flinguer. Alors, je devais être prêt et même peut-être anticiper. Nous verrons bien sur place.

Un taxi, mauve pour une fois – eh oui ça existe ! – m'emmena à destination. Je descendis au moins cinq cent mètres avant le point de rendez-vous, pour finir à pied, en me dissimulant derrière les arbres. Je n'aime pas être pris au dépourvu. J'étais un peu en avance, comme je fais toujours en ces occurrences. Voir sans être vu, comme me l'avait enseigné Big Louis. Le mec, au bigorneau, m'avait décrit l'endroit : une fontaine dans la clairière d'un petit bosquet au bout d'un chemin caillouteux à droite de la route en allant vers Dublin. Je me faufilai à travers les broussailles, le long du chemin et vis la fontaine dans la petite clairière encore déserte. Putain, c'était vachement joli. Quel malheur d'être là pour une chose terrible et non pas en amoureux avec ma Justine.

J'appréciai tout de même le lieu à sa juste valeur, enfin un petit peu. Je m'accroupis à l'intérieur d'une espèce de haie constituée d'arbustes souples,

vérifiai mes trois pétards et l'opinel et écartai les branches pour voir tout, bien nettement, en étant caché. C'était nickel ! Je voyais la scène en spectateur presque distancié, me regardant moi-même. C'était étrange. J'avais déjà éprouvé ce genre de sensations dans des situations de grand danger et ça m'avait permis d'éliminer une partie du stress. Or, moins on a de stress, plus on est performant dans mon métier. Comme un sportif de haut niveau, de très haut niveau.

Deux bagnoles se pointèrent, au ralenti, derrière la fontaine et trois ou quatre gus en descendirent en fermant les portes avec soin pour ne pas faire de bruit. Ils ne parlaient pas. J'étais arrivé très en avance au rencard et, eux aussi, se croyaient les premiers. Ils allèrent se camoufler derrière des arbres, flingue en pogné. La première bagnole, une Audi noire, démarra en souplesse et disparut sur la droite. La deuxième, une grosse Béhème, s'avança. Deux mecs descendirent et l'un tenait Louis par une chaîne reliée à son poignet. Le cher divisionnaire avait l'air fatigué mais calme, l'œil aux aguets. Je suis sûr qu'il me savait là, prêt à défourailler et qu'il attendait le moment adéquat pour tenter un truc.

L'instant s'immobilisa. Tout fit silence, même les oiseaux qui devaient sentir la gravité du moment.

Dès l'arrivée des quatre gus armés derrière les arbres, j'avais la certitude que je devrais intervenir le premier. Ils étaient là pour me flinguer et Louis avec. Toujours le silence et l'immobilité. Big Louis était à quelques mètres et son geôlier aussi. Je devais faire jouer l'effet de surprise. Après avoir respiré profondément, je me mis à hurler tout d'un coup

— Louis à toi, à toi...

Je me levai brusquement, collai une balle dans le bide du foie-blanc qui tenait Louis prisonnier et balançai le revolver à barillet en direction de mon pote. Le tout en deux dixièmes de seconde ! Le mec touché à l'abdomen s'écroula en beuglant. Louis attrapa le flingue au vol, s'agenouilla et défourailla, butant coup sur coup deux pourris derrière les arbres...puis il s'étendit au sol, sur le ventre et rampa progressivement au-dessous de la bagnole des pas beaux.

Dans le même temps, profitant de l'extrême surprise causée par mon intervention et la brillante action de Louis, je courus à ma gauche et plongeai en souplesse derrière un buisson, me retrouvant au niveau des deux

sbires encore en vie. Tout en regardant Louis se dandiner dans la poussière comme un énorme ver de terre, j'armai mon flingue pour en finir définitif avec les irlandais. Au moment où j'allai lâcher la purée, un gus sorti je ne sais d'où, me tomba sur le râble, par derrière et me chopa grave à la gorge, me donnant l'impression qu'il me brisait les os du cou. Je vacillai et lâchai mon pétard, devenu trop lourd. Je faiblissais dur et voyais nettement la mort en face, une vieille salope tout habillée de noir, avec une grande faux dans les mains, qui s'approchait en riant aux éclats, toutes dents dehors.

Nonobstant, avec la main gauche et ce qu'il me restait d'énergie et de lucidité, j'arrivai à extirper le petit opinel de ma ceinture. Il était prêt à l'emploi. Je ne devais pas me loucher. Je mis toutes mes forces dans un coup porté au bras qui m'étranglait, puis un autre, puis encore un autre, aussi fort que je pouvais. Mon bourreau hurla et relâcha sa pression. Je me levai alors en force, me retrouvant face à lui et lui balançai immédiat un coup de boule dans la gueule, une de mes spécialités. Le pif éclata et le mec s'effondra, plein de sang sur la gueule. Je ramassai mon flingue et lui brisai la moitié du crâne avec, pour dire d'avoir un peu la paix...et de voir la vieille à la faux se barrer, penaude !

Louis avait quasiment disparu sous la bagnole, traînant avec lui, par sa grosse dextre, le mec qui le tenait prisonnier et qui était tombé sous mon premier et d'ailleurs seul tir. Les survivants, derrière leurs arbres, ne pouvaient pas le voir. Il était désormais quasiment caché sous le cadavre. Quant à moi, je ne les voyais plus. La situasse ainsi se bloquait, personne n'ayant pour le moment intérêt à bouger. Le risque était trop grand. Cet intermède me permettait de reprendre un peu mes esprits, tout comme à Louis. On avait déjà, mine de rien, été pas mal sollicités !

Le temps, une nouvelle fois, s'immobilisa, dans un silence de plomb, comme on l'écrirait dans un book médiocre, ce qui n'est, certes, pas le cas de celui que vous lisez.

En fait, le silence était total, c'est vrai, mais comme ouaté. Je me demandais si ce n'était pas moi seul qui ressentais ça à la suite de l'étranglement de tout à l'heure dont j'avais d'ailleurs, me l'avouai-je, bien du mal à me remettre.

Les minutes passaient. Elles nous étaient favorables, c'est évident, ces

minutes de répit. Les mecs d'en face devaient avoir la trouille et c'était bon pour nous...ou bien ils attendaient du renfort et là, on allait l'avoir dans le fion, bien profond !

Conclusion de bibi après une brève conférence au sommet: il ne fallait pas trop roupiller et se sortir de ce merdier rapidement. Il ne se passait rien. Louis, couché sur le bide et attaché au macchabée ne pouvait pas prendre l'initiative. Il pouvait m'aider, tout au plus. J'étais donc seulâtre en piste ce qui, soit dit en passant, ne me déplaisait pas. J'ai toujours aimé faire un peu le mariolle, je le confesse volontiers. J'ai toujours été un peu cabot, un peu « m'as-tu vu ». Alors, allons-y mon ami ! À fond, Duranton ! À moi la vedette !

Je sortis de sa poche le pistolet « de dame » à une balle, remplit le chargeur de mon revolver et, un flingue dans chaque pogne, me levai d'un bond et me mis à hurler en courant vers les arbres où étaient censés se camoufler les deux irlandais.

— Bande d'enculés, j'arrive, Louis à moi, à moi !

Je tirai deux fois pour leur foutre le tracsir et leur débouchai sur le râble. Ils étaient là tous deux accroupis et très surpris, me faisant brutalement face avec des gueules effarées. Je tirai alors des deux mains en même temps. Le pistolet à un coup toucha le mec de gauche entre les deux yeux – j'ai fait dix comme aurait dit Louis ! – cependant que celui de droite ne trouva qu'une jambe de l'autre gus. Il gueula comme un veau mais eut le cran de défourailler aussi et il me loupa de peu. Il faut dire que je fis un saut carpé dans le buisson à ma droite, qui je pense, approcha d'assez près le record d'Europe ! Je m'égratignai la gueule très sévèrement et ça me fit un mal de chien. Comme un con je me mis à hurler de douleur. Le mec, repérant ainsi où j'étais, me tira encore dessus en éructant à cause de son mal et de la haine. J'avais paumé mon arme principale en faisant ce joli saut et me trouvai donc fort dépourvu si l'Irlandais était venu !

Eh bien, chers amis, le problème, mon problème, c'est qu'il est venu, l'Irlandais ! Voyant que je ne tirais pas et que je gémissais, pas feignant, il tenta sa chance. Il rampa vers mon buisson et je l'entendis respirer à grandes goulées. Il se rapprochait et j'eus vraiment la trouille de me faire fumer. Je n'avais plus rien pour défendre mes couleurs. Louis, de son côté, ne pouvait probablement rien tenter. Je commençais à me concentrer, avec calme, pour

essayer de crever dignement. Je n'avais plus rien d'autre à faire. Quand mon bourreau sera vers moi, je me lèverai et lui dirai ma façon de penser à cette ordure. Je me mis à songer fort à ma Justine d'amour que je ne reverrais plus, dans cette vie tout du moins. Puis, je pensais à mon papa, mort si jeune à cause d'un parapet à la con et à ma jolie maman blonde bouffée par le crabe. Et j'attendis la mort, comme on attend le train, sans impatience et sans crainte, sereinement, malgré le sang qui me coulait épais sur la gueule et qui avait un goût atroce, à faire dégueuler une portée de rats.

La respiration du foie-blanc était désormais très proche et je m'apprêtais à me lever comme j'en étais convenu avec moi-même. Courageux l'Albert joli ! Louis sera fier de moi. « Il est mort debout, le grand ! » pourra-t-il dire à tout le monde, « Il est mort comme un homme, le gamin, comme je lui ai appris ! ».

Un coup de feu sec, un cri rauque et la respiration, d'un coup, ne respira plus. L'Irlandais s'écroula dans le buisson, sur le côté. Il était à deux mètres de moi. Il avait une gueule de tueur à gage, cousue de balafres et je pus me dire que c'était bien fait pour sa pomme ! En tous cas, je l'avais échappé belle.

Louis, de sa grosse et belle voix aux infrasons – comme Barry White paraît-il – annonça à la cantonade, c'est à dire à moi tout seul :

— Je l'ai eu entre les yeux. J'ai fait dix, mon gamin, j'ai fait dix. J'ai pas perdu la pogne, bordel de merde ! Ca va mon Albert ? Mais, bon dieu de bon dieu, qu'est-ce que t'as foutu ? Pourquoi tu l'as pas allumé toi-même ce mec ?

— Je vais bien Louis. J'ai bien cru que c'était terminé pour moi. J'avais plus de pétard, plus rien Louis ! Tu m'as sauvé. Bravo pour le dix. Je vérifie, ah oui, c'est vraiment centré, nickel !

Je me levai avec peine, rameutant mes faibles forces et vit Big Louis, hilare, agenouillé, le flingue encore fumant en pogne et me fixant avec son beau regard plein d'amour. Je vins vers lui et l'aidai à se relever. Je le pris dans mes bras, lui foutant un demi litre de résiné sur sa chemise blanche et nous nous mimes – Marceau, évidemment – à chialer comme deux petits enfants qui ont eu très peur. C'était une vraie scène de cinoche, avec nous deux enlacés près de la fontaine, Louis enchainé à un macchabée, un mec mort affalé sur le chemin, la tronche dans la terre, trois cadavres derrière les

arbres, un autre dans le petit buisson où je me suis niqué la gueule...et mon étrangleur assommé à coup de crosse, endormi pas loin dans un autre buisson.

— Merci Louis, tu as été génial, génial. Merci, merci.

— Putain, je t'en dois autant mon gamin. Tu es venu me chercher tout seul ! T'es pas feignant, nom d'un chien !

— C'était qui ces mecs à ton avis ?

— J'en sais rien et ils sont tous morts ces cons. On peut même pas les interroger !

— Si Louis, il y en a un que j'ai sonné grave et qui n'est sûrement pas brillant mais il est vivant, enfin je pense. Il est dans le buisson là-bas.

— On va le faire parler, ce loquedu !

On s'approcha du survivant. Il respirait toujours. Louis reconnut le chauffeur de la bagnole qui l'avait amené. Il se souvint que le mec avait fait du suif parce qu'il n'avait pas d'arme, juste bon à faire le larbin avait-il dit en british, bien sûr, mais Big Louis comprenait très convenablement le british malgré ce qu'il en disait.

— Il a essayé de m'étrangler, l'ordure. Heureusement qu'il n'avait pas de flingue. Je l'ai pas entendu venir ce gros con. Il m'aurait plombé comme une bécasse !

— À propos, putain, puisque t'en cause, c'est bon les bécasses, avec un Côte Rôtie, *natürlich* ! On en a déjà mangé des bonnes, tu te rappelles ?

— Si je me rappelle, chez Ernestine, nom d'un petit bonhomme, les festins qu'on a faits. C'était le bon temps, Louis, tu crois que ça reviendra ?

— Albert, mon petit, on vient de sortir de l'ENFER depuis trois minutes et on parle déjà de bouffe. Les Irlandais étaient venus à sept pour nous faire la peau et on leur a baisé la gueule. On est indestructibles mon petit Albert, c'est ça que je dis et je dis aussi qu'on bouffera encore des bécasses chez Ernestine, avec Justine et le petit Cordier, je t'en fous mon billet, nom de dieu de nom de dieu !

— T'as raison, Louis, on se refera des bécasses, tous ensemble, chez Ernestine et ma Justine je vais l'aimer encore plus !

— D'accord mon gamin et tu devrais l'appeler tout de suite pour lui dire. Tu ne crois pas ? Tu ne lui racontes pas ce qui vient de se passer. Elle se ferait un sang d'encre la petite. Tu lui dis que tout va bien et que nous

progressons dans notre enquête, c'est tout.

— Je l'appelle, Louis, je l'appelle.

Et je passai un petit coup de fil innocent à ma Justine chérie, qui goba le tout sans difficulté. En fin de conversation, je lui dis que je l'aimais infiniment et que je l'aimerais toujours, encore plus chaque jour, mon amour, ma Justine tellement aimée...

— Albert, je t'aime aussi, tu sais et tu me manques. Mais c'est la vie mon chéri et tu seras bientôt là. Je t'aime. À plus tard.

Justine tenait une conversation agréable mais banale et j'en fus un peu frustré, moi qui avait failli la perdre à jamais et qui venait de vivre un truc terrible. Certes, elle ne pouvait pas le savoir mais ça ne changeait rien à ce que je ressentais à cet instant précis. Ça s'appelle la relativité des choses. En tous cas, je peux bien le confesser, c'est à partir de ce moment, je crois, que j'ai commencé à moins aimer Justine.

— Excuse-moi, grand, mais maintenant il faut œuvrer. On n'est pas d'ici je te rappelle. L'Irlandais que t'as emplâtré, il ne va pas s'interroger tout seul ! Il faut qu'il nous parle, ce gus. On n'a rien d'autre comme biscuit !

— Si, Louis, on a autre chose. Le comte de Saint Louf est maqué avec eux et il nous a berluré sévère ! J'ai appris ça tout à l'heure, je te raconterai.

— T'es sûr, Albert ? Putain, le fumier ! Quand on pense que c'est lui qui a tout déclenché. Ca me troue le fion !...Si je puis me permettre cette expression un peu triviale. Tu le trouvais classe ce mec pourtant. L'énarque qui fait du Meursault, ça te branchait à fond ! Enfoiré d'aristo ! Ils auraient dû tous les raccourcir, je dis bien tous, pendant la Révolution, je l'ai toujours dit ! Ce sont des salauds et des traîtres à la patrie !

— C'est vrai Louis, je me suis fait avoir comme un bleu par cet empaffé. Mais, bon, chaque chose en son temps. Pour ce qui est de la Révolution, je trouve qu'ils ont pas mal fait marcher le rasoir quand même les Robespierre, Saint-Just, Fouquier-Tinville et compagnie et que c'était peut-être bien suffisant. Tu ne crois pas ?

— La preuve que non !

Tout en causant du comte de mes deux et des mérites comparés des uns et des autres pendant la Terreur, nous étions arrivés à proximité de la broussaille dans laquelle gisait le dernier des Irlandais. Il respirait toujours et même bruyamment, l'Irlandais, mais il n'était pas joli, joli à voir. J'avais

cogné dur !

Louis me demanda de fouiller dans les poches des cadavres pour trouver la clé des bracelets qui commençaient à l'évidence à lui casser les burnes. Il s'assit dans l'herbe sur le bas-côté du chemin en trainant feu son geôlier, se mit le visage entre les mains et pleura doucement sur toute cette violence, toute cette merde, les mecs qu'on avait butés et la misère du monde. Ca lui fit du bien au gros. Il renifla un grand coup et dit:

— Alors, quoi, tu la trouves cette clé de mes roustons ou bien faut que je cherche moi même ! Albert, s'il te plait mon petit, bouge-toi un peu le train arrière et fissa !

Je savais dès lors qu'il allait mieux. Il avait fait un petit coup de déprime de vingt-cinq secondes, que l'on pouvait comprendre après ce qu'il avait subi, son enlèvement d'abord et OK Corral dans la foulée. Moi, il ne fallait surtout pas que je déprimasse, je n'avais pas le droit. Il fallait que je trouvasse ces satanées clés de menottes, qui devaient peser douze grammes et demi au maximum. Mais, pour Louis, je fais toujours ce qu'il faut faire, sans me plaindre, sans barguigner, sans m'énerver, sans gémir...parce que c'est lui et parce que c'est moi, comme aurait dit, il y a belle lurette, ce cher Montaigne, parlant de son pote – que son pote ?— le grand La Boétie.

Je trouvai dans la poche du gus attaché à Louis les fameuses petites clés et délivrai dare-dare icelui, lequel se massa le poignet, souffla un grand coup, créant localement comme une mini tornade, me fit un clin d'œil mutin et déclara:

— Je revis mec. Je suis à nouveau libre et, putain, ça fait du bien. Allez mon Albert, allez, au boulot. Il ne faut pas mollir. On n'est pas d'ici je te rappelle !

— Bien, chef, c'est parti comme en quatorze !

Le dernier des Irlandais, que je venais de retourner avec moult précautions, était mal en point, ce n'était rien de le dire. Il respirait bizarre, vous pouvez me croire, bande de naves, irrégulier et bruyant, la gorge raclée profond à chaque goulée, les soufflants à bout de souffle. Le résiné lui avait dégouliné grave sur la gueule faisant comme un caramel rouge brun. Ce mec était en train de clamser, il n'y avait aucun doute. On ne pouvait rien en tirer vu qu'il était dans un coltard absolu, en train d'avaler recta son extrait de

naissance. Après tout, ça lui apprendra à ce comique d'essayer de m'étrangler par derrière. Ca ne se fait pas et puis c'est tout !

— Appelle des secours, Albert, avec ton portable. On peut rien faire pour ce foie-blanc mais on peut pas non plus le laisser crever comme un clebs.

— Encore que, Louis, un enculé pareil !

— Albert, déconne pas, appelle s'il te plait...Ce que je fis en faisant un peu la tronche.

Je m'en branle à donf, moi, de la vie de ce mecton-là. Il n'a pas hésité à tenter de me buter. Pas une seconde ! Il fait partie des ravisseurs de Louis, qui trempent dans une histoire pourrie juste pour du pognon. Il n'en avait rien à foutre, lui, de la vie des autres et de la mienne en particulier. Alors, merde, il aurait bien pu crever sur place, à côté de ses potes ! Ca n'a rien d'humain un lavedu de cet acabit ! À moins, au contraire, qu'il ne soit qu'un humain comme la plupart, c'est à dire pourriture et compagnie ! Et c'est peut-être là que je me fous le doigt dans l'œil en étant humaniste depuis tout petit, bienveillant, généreux, compatissant sur la misère des autres et que je suis un gentil. En fait, je me fais baiser de première depuis le départ, si ça se trouve !

— Merci, grand, c'est mieux comme ça. Tu sais peut-être que là-haut, Dieu, enfin le concept « machin chouette » qu'on appelle comme ça, reconnaitra les siens le moment venu. Va savoir, Albert ! En tous cas, maintenant, il faut qu'on se barre vite fait d'ici, parce que les secours ils vont voir un fameux spectacle quand ils vont débarquer ! C'est pas les pompiers irlandais qu'il faudrait mais les pompes funèbres générales, avec un corbillard géant !

CHAPITRE SIXIEME

On se barra donc prestement de cet endroit de malheur, nous enfonçant dans le petit bois à notre droite. On verra bien où ça nous mènera. Pour le moment, on était libres et on pouvait, tout en accélérant sévèrement le pas, souffler un peu...tout comme vous d'ailleurs qui venez de vous taper une sacrée portion de macchabées.

On entendit, loin mais clairement, arriver les bagnoles de pompelards et de flics, beuglant à fond les manettes.

Nom d'un petit bonhomme, ils doivent pas être déçus, les mecs ! Ils vont avoir du taf et du gros. Qu'ils se démerdent, les Irlandais !

C'était bien beau de marcher dans les bois et de prendre un chouette bol d'air mais nos affaires n'étaient pas en très bonne marche pour autant. Il fallait qu'on avance et on n'avait plus que cet empaffé de Saint Louf à se foutre sous les chailles. Et il était à Paris ou en Normandie et nous à Dublin...ou pas très loin. J'ai donc appelé monsieur le comte directement sur son portable dont j'avais le numéro depuis ma virée dans son manoir. Je l'eus *immédiatly* en live :

— Bonjour monsieur le comte. Commissaire Duranton. J'ai beaucoup de choses à vous dire...

— Bonjour monsieur le commissaire. Moi aussi j'ai des choses à vous dire. Je sais que vous êtes en Irlande, alors je vous parlerai à votre retour.

— Vous plaisantez monsieur Saint Louf ? Je sais tout, le quai de la Pêcherie, l'enlèvement du divisionnaire Rabouret, les tueurs irlandais, tout je vous dis. Vous êtes foutu, mon cher ami ! Monsieur Rabouret est avec moi, les tueurs sont tous morts et vos complices du quai de la Pêcherie sont sous contrôle. C'est l'échec total, le fiasco, monsieur le comte. Mais s'il vous reste encore un peu d'honneur, vous devez me parler de votre affreux trafic pour nous permettre de le démanteler. Je plaiderai alors la clémence pour vous auprès des juges. Aidez- nous, Saint Louf, de grâce, aidez-nous !

— Passez-moi le divisionnaire Rabouret, s'il vous plait.

— Vous avez peur que je vous raconte des cracks. Il est avec moi le divisionnaire, je vous confirme et je vous le passe.

— Tiens Louis, c'est le comte de Saint Louf, il veut te parler.

Louis et l'aristo eurent une petite conversation amicale...qui laissa le ci-devant susdit en charpie ! Le père Rabouret il ne faut pas trop le faire *criniave* quand même, sinon il file au renaud et ça finit généralement mal, très mal (Pour les caves : il ne faut pas trop le faire chier, sinon, il se met en colère ...)

Big Louis me repassa le bigophone portatif avec une moue qui disait « Et voilà le travail ! À toi mon gamin de finir l'ouvrage ».

Je finis l'ouvrage du mieux que je pus – et que je pue aussi, because tous les efforts que j'ai fait ! – et le comte me raconta le toutim en s'effondrant comme un pauvre vieux gosse, des sanglots étouffés mais longs comme les violons de l'automne, donc assez classieux, dans la gorge. Il me dit ce que je voulais impérativement savoir pour qu'on pût continuer avec Louis et en finir avec cette putain d'affaire. Avant de raccrocher, je lui conseillais amicalement d'aller se mettre au vert, sans informer personne et de bien faire attention à lui en traversant la rue. Un caïd ou qui se veut tel, qui balance les petits copains et tout leur turbin, il sent assez vite le sapin !

— Merci, commissaire, mais vous savez maintenant plus rien n'a d'importance. Rien.

— Reprenez-vous, monsieur le comte, tout n'est peut-être pas perdu. Je vous en conjure, reprenez-vous !

Je ne le sus qu'après mais ce fut ma dernière conversation avec l'aristo, un mec que j'aimais bien, avec de la classe mais qui avait très mal tourné, embringué dans de drôles d'histoires à la con. Il avait choisi son destin, le comte de mes deux. En tous cas, je me garderais bien de porter un jugement. La vie est tellement contraignante souvent, avec toutes les saloperies qu'on doit avaler toute la sainte journée, avec toutes les misères, toutes les tentations.

Bref, je ne reverrai ce mec que plus tard, pendu à une corde, dans la bibliothèque de son beau manoir, un dictionnaire des vins de France ouvert à la page des Meursault et le *Voyage au Bout de la Nuit* de Céline bien posés en évidence sur le billard au tapis vert servant de table de lecture. Il avait un visage blanc déformé par la douleur. Il n'était pas joli à voir le beau Saint Louf. Il avait dû en baver quand même pour finir comme ça.

Désormais, à n'en pas douter, IL ETAIT DANS SON ENFER !

En attendant, nous étions toujours en Irlande en train de nous rapprocher pédibus de Dublin. Nous devions faire gaffe à pas nous faire repérer, à cause de la tuerie de la fontaine, avec nos dégaines de trimards à bout de fatigue. Nous n'avions plus la force de causer, juste celle de continuer d'avancer sur la petite route puis la grande.

Louis malgré ses cent kilos et son bide tenait le coup fastoche aussi bien que moi.

À l'entrée d'un petit village, il y avait un arrêt de bus. Nous étions nases. Malgré notre allure disons...pas nette, nous décidâmes d'un simple regard de rentrer en transport en commun.

Un car rouge avec un numéro pour tout affichage stoppa devant nous quelques minutes après. Le chauffeur dit qu'il allait à Dublin et fit du foin parce que je n'avais pas la somme exacte. Il ne rendait pas la monnaie, le bougre, comme tous ses collègues chauffeurs de bus irlandais ! Je lui en fis donc cadeau pour éviter tout problème et, dans la plus totale indifférence des voyageurs, on put s'asseoir et se détendre un peu avant l'arrivée au centre de la capitale, proche de notre hôtel.

Louis avait besoin de dormir, pour se refaire la cerise avant l'étape suivante de notre mission.

J'étais, quant à moi, plutôt énervé et pressé d'en découdre avec ces fumiers. Mais, il fallait un Louis en pleine forme pour réussir notre entreprise.

Il alla donc roupiller.

Pendant le dodo du divisionnaire, je m'occupai de la suite des évènements.

Il le fallait bien !

Il nous fallait quitter Dublin le jour même et rejoindre le Connemara où allait probablement – selon les indications fournies par le comte de mes deux – se jouer le dernier acte. Pour moi, c'était un endroit mythique, le Connemara, depuis la belle chanson de Sardou et le *Taxi Mauve*, le bouquin de Déon. J'imaginai des torrents fougueux et des tourbières mystérieuses,

des endroits farouches où l'anglais avait peu pénétré, des bonshommes du style John Wayne causant le gaélique et se remplissant la panse de bière rousse, des chevaux sauvages à la crinière folle...J'avais l'impression toutefois, qu'au-delà du mythe, c'était loin et dangereux, le Connemara, avec des kyrielles de lacs dénudés, la lande rugueuse balayée par le vent et un ciel lourd mais lourd...comme une blague de Bigard !

Je ne le sus que plus tard, bien sûr, mais j'avais raison. Le Connemara c'est beau à distance, dans les chansons et les bouquins, sur les cartes postales, dans les films et les séries policières, mais en vrai, dans la réalité, c'est un pays de con, je le dis bien posément et bien calmement, un vrai pays de con.

Putain oui, le Connemara c'est un sacré pays de con !

Big Louis fit un somme réparateur qui dura longtemps. J'étais passé plusieurs fois dans sa piaule et c'était un spectacle exceptionnel dont le côté truculent m'enchantait. Un gros bébé rose et joufflu complètement écroulé dans le plumard, sur le dos, les deux bras repliés au-dessus de la tête comme le font certains nouveaux nés et ronflant comme une moissonneuse — batteuse par jour de grand vent. Hallucinant le divisionnaire et touchant en même temps. Lui si fort si solide si massif et là, dans cette chambre, si enfantin, si vulnérable. En tous cas, nom de Dieu, quel souffle, quel boucan !

Il fallut bien pourtant que je le réveillasse, le bougre, à un moment donné, après deux bonnes heures de lourd sommeil. On ne pouvait pas attendre jusqu'à la saint glinglin, du taf nous attendait dans la lointaine province et il y avait de la route à faire.

J'avais loué une caisse par téléphone parce que les transports en commun pour le Connemara, je vous dis pas la galère !

Big Louis émergea progressivement et dit illico qu'il avait la dalle vu que ses fumiers de ravisseurs ne lui avaient rien filé à becter. En plus, ils lui avaient piqué son portefeuille et tous ses papelards. Un coup de fil au jeune Cordier pour lui demander de lancer la confection d'un passeport et d'une carte d'identité pour le divisionnaire rassura Big Louis qui avait une sainte horreur de la paperasserie personnelle.

— En attendant, mon petit Albert, je suis, disons-le, administrativement à

ta charge. Heureusement il me reste le pognon liquide que j'avais camouflé dans ma valdoche. J'en avais pris un bon pacson. On va s'en servir, crois-moi !

Un solide en-cas pris au bar avec deux litres de bière rousse remit Louis d'aplomb et lui donna même une pêche terrible.

— On va se les faire ces fumiers. Avec tous ceux qu'on a butés, il doit en rester moins à se farcir tout de même.

— *Natürtich*, Louis, mais on va chercher les tronches maintenant, ceux qui donnent les ordres, les organisateurs. Les gus qu'on a éliminés, c'était des seconds couteaux, des porte-flingue, des minus, tu ne crois pas ?

— Si, si, t'as raison. Donc, le plus dur est à venir si je pige bien le topo ?

— Tu piges super bien Louis, y a pas de doute ! On va vers du gros et du brutal, mais bon, c'est pour ça qu'on est là, non ?

Louis ne répondit pas. Il fit une moue dubitative mais il avait l'œil vif et la lippe riuse. Louis était heureux d'être avec moi dans cette aventure. Ça crevait les yeux ! Je savais qu'il vivait désormais pour ces moments— là. Un peu comme la star de foot qui s'emmerde dans les matchs de la ligue 1, contre Caen ou Metz et ne rêve que de ligue des champions et de matchs où il rencontre le Réal de Madrid, Barcelone ou Chelsea, la crème des crèmes, le gotha. Louis était une star de la flicaille, un champion de la maison Poulaga et il avait besoin d'émotions.

— Allez, on y va gamin ! On va se les faire ces salopards, ces emprosés de mes deux ! On va les balayer en deux coups les gros ! Et puis après, tu comprends, on va faire la fête, la vraie, avec des irlandaises belles comme pas possible et de la bière rousse en tonneaux. En route, j'ai hâte d'en finir, nom de Dieu !

— J'adore ton programme, Louis. On y va, au Connemara, on y court, on y vole !

Et nous voilà partis gaiement, moi au volant d'une Rover 2 litres 4 très agréable à conduire avec un moteur six cylindres onctueux et une suspension souple et, à côté de moi, heureux comme un gosse, mon vieux maitre, mon deuxième papa.

Louis s'endormit au bout de quelques bornes, bercé par le ronronnement discret de la caisse drivée champion par votre serviteur. Pour rejoindre le Connemara il y a environ deux cent bornes d'est en ouest mais il faut du temps ! En Irlande, la conduite ce n'est pas tout à fait comme chez nous. D'abord, on roule à gauche, ce qui change, mine de rien, pas mal de choses... même si on s'habitue assez vite. Le plus chiant avec la conduite à gauche, ça ne paraît pas comme ça, c'est le levier de vitesse qu'il faut manipuler avec la dextre gauche. Mais là, je m'en tapais puisque la Rover était, fort à propos, équipée d'une boîte automatique du dernier cri. J'avais prévu le coup !

Décidément, tous ces britishs ont des manières de faire contraires à ce qui se fait partout ou à peu près, dans le monde. Leur logique n'est pas la même, c'est pour ça qu'on a du mal à se comprendre avec les britishs. Un peu comme entre les mecs et les gonzesses. Mais ça n'empêche pas de s'aimer quand même !

En plus de la conduite à gauche, il y a la nature des routes et la mentalité des automobilistes. Tout est différent. Les routes, en Irlande, sont, disons, inégales, avec des limitations de vitesse encore plus incohérentes que chez nous, ce qui n'est pas peu dire ! Quant aux conducteurs, ils ne sont, eux aussi, pas trop cohérents, s'échelonnant des plus téméraires qui prennent de terribles risques, aux plus trouillards qui roulent au ralenti dès le moindre virage. Bref, ce n'est pas évident du tout mais très instructif de faire Dublin — le Connemara en bagnole, seul au monde puisque Louis roupilla tout au long de la route jusqu'à Galway, c'est à dire environ trois plombs !

Je décidai de faire un break dans cette charmante bourgade, afin d'aller pisser un coup et boire tranquilou une bonne bière rousse. J'avais la pépie à force de fumer des cigarillos et la Rover commençait à me taper sur le système, avec cette grotesque conduite à gauche ! Big Louis sent ces choses-là. À peine y avais-je pensé qu'il se réveilla l'animal, l'œil clair et la bouche gourmande

— Dis donc, je me boirais bien une bière, moi. Tu t'arrêteras pas dans ce patelin qui a l'air sympa ?

— J'allais m'arrêter, Louis, pour récupérer un chouia. Je suis un peu nasebroque.

— Ah bon, qu'est-ce qui ne va pas, gamin ? T'es pas fatigué quand même ?

— Mais non, Louis, à quel titre ? Je ne vois pas ce qui aurait pu me fatiguer. Et toi, as-tu bien dormi ?

— Je dormais pas, Albert, je somnolais et je réfléchissais, c'est pas la même chose !

Ah, la mauvaise foi de cet homme est absolument incroyable ! Les bras m'en tombèrent. Mais à quoi ça pourrait servir de discuter, vous pouvez me le dire ? Ca finirait en chicorne si ça se trouve, parce que là il exagérait vraiment le gros ! Mais, en trois secondes, je lui pardonnai tout à Louis. Il me regarda avec ses bons gros yeux et me fit un petit sourire contrit...et c'était fini...et puis on avait autre chose à foutre au Connemara que de se faire des chamailleries de gosses. Il fallait que nous soyons unis, solidaires et en forme...en forme de quoi ?

Parce qu'on ne le savait pas encore, mais ça allait être un sacré bordel, le Connemara, je vous dis que ça ! C'est pas l'Espagne, mais, putain, ça allait être une sacrée de bon dieu de corrida !

Galway, ce n'est pas très loin du Connemara, le point d'entrée pourrait-on dire. C'est pas mal comme bled assez typé gaélique, un peu comme en Bretagne bretonnante si vous voyez ce que je veux dire ? Non, bon, alors j'explique. C'est marrant comme il faut toujours tout expliciter, décortiquer, montrer, décrire...on sent que la confiance ne règne pas vraiment, quoi !

Certes il y a dans cette ville une lointaine influence espagnole mais c'est d'abord un port maritime important parce qu'on est, figurez-vous, au bord de l'océan, de l'autre côté de l'Irlande par rapport à Dublin. Eh bien, comme en Bretagne, il y a plein de maisons à l'architecture et aux couleurs marines, même en pleine ville. C'est joli. Bon j'écris, j'écris, mais on n'avance pas l'herbe dans notre histoire, alors je vais accélérer. Accrochez-vous.

Après quelques bières à Galway, Big Louis décida de prendre le volant. Putain, le démarrage, à donf, pied au plancher ! Le moteur six cylindres aimait visiblement se faire bousculer car il restait merveilleusement onctueux. Il faut dire que le gros conduisait comme un chef, souple et vif en même temps. La classe quoi ! S'il drive les gonzesses comme les bagnoles,

le Louis, alors ça explique ses nombreux succès auprès des dames, malgré son gros bide ! Parce que les dames, elles se donnent le mot en matière de baise, il paraît.

Je vous jure qu'il décanillait le père Rabouret avec la Rover, malgré une route de cambrousse réservant parfois quelque surprise. Il a loupé de peu, avec un joli doigté et un énorme coup de freins, deux moutons paissant tranquillement au milieu de la chaussée et, un peu plus loin, une vache venant en sens inverse, tranquille comme Baptiste. C'était juste après Maam Cross, porte avancée du Connemara, en pleine campagne, une sorte de toundra très verte mais très sauvage. Il ne doit pas faire bon se balader seulâtre dans le secteur, la nuit en plein hiver, moi je vous le dis !

— T'as vu, on se croirait en Inde ! Heureusement, ça pue un peu moins la merde, quand même, il faut être honnête !

Big Louis avait dit ça calme et décontracté. Au volant, il était heureux comme un gamin. On arriva vite à Clifden, croyez-moi ! C'était au bord de la mer, à environ 70 bornes de Galway et c'est dans ce bled que j'avais réservé des piaules pour la nuit. Un petit patelin de deux à trois mille habitants, très typé gaélique. L'hôtel était sympathique et la table de qualité avec des fruits de mer et des huitres de classe. Question pinard, c'est tout autre chose et nous dûmes nous rabattre sur un petit Muscadet pas terrible et vendu quasiment au prix du Corton Charlemagne !

On se coucha tôt, sachant le programme chargé du lendemain, qui devait nous mener du côté de Diamond Hill, dans le parc national du Connemara où un haras, au milieu des tourbières, recelait les secrets que nous avions pour mission de découvrir. C'est ce que le comte de Saint Louf m'avait très précisément avoué lors de notre ultime conversation bigophonique.

Il ne fut pas facile à trouver le haras du malheur, complètement paumé dans la lande derrière des collines vertes mais sans arbres, à proximité d'un lac nu, pas très loin du sentier qui mène les touristes au sommet de Diamont Hill.

Et ce vent qui souffle par rafales, pas chaud, pénible, sans discontinuer. On avait laissé la bagnole sur un petit terre-plein, avant l'ascension et fait pas mal de miles pédibus avec nos gros sacs à dos. Nous étions un peu nases, mais il ne fallait pas mollir !

— C'est là, Louis, je vois des tas de chevaux parqués derrière la bâtisse et des box à n'en plus finir.

— OK mon grand, je te fais confiance. Tu sais moi, sans mes lunettes !

— On va s'approcher, nos flingues en pogne. Ces enflés doivent plus ou moins nous attendre. Heureusement qu'on a mis nos gilets en kevlar et apporté nos casques spéciaux.

— Je crois que t'as bien raison, mon gamin. Ca va flinguer dur !

Et nous nous approchâmes, courbés en deux, pétards en main, par le côté du bâtiment principal, en partie cachés par une petite haie, pas très fournie, un peu riquiqui mais bien utile pour l'instant.

On arriva devant la lourde d'entrée et ce fut immédiatement, sans sommations, l'apocalypse, le feu d'artifice, LA PORTE DE L'ENFER. Tout explosa en même temps, la lourde, les box, la bâtisse, le sol, les fenêtres...et tout prit feu à une vitesse dingue, des grandes flammes rousses partout, du bruit, de la fureur, des hennissements terribles. Les chevaux cramèrent ou explosaient...et tout ça en trois secondes et demi. Effroyable ! Dantesque !

On se regarda avec Big Louis, hagards mais vivants après avoir reçu des tas de choses sur la tronche et dans le bide. On avait bien fait de s'équiper...d'autant plus que des malfaisants se mirent à nous canarder par derrière avec pistolets et mitraillettes. Nom de Dieu, les fumiers balançaient la purée à tout va ! Les gilets et les casques eurent du bobo, ma jambe droite aussi qui morfla sévère. J'hurlai. Louis, impavide, me chopà à bras le corps et m'emmena, herculéen, à l'abri de la petite haie puis me tira jusque derrière le bâtiment.

— Tu parles d'un accueil ! Ca va gamin ?

— Putain, j'ai la guibolle drôlette. Mais c'est pas très grave. Ca va aller, ça va aller.

— Je vais faire le tour et les prendre à revers. Toi tu vas flinguer régulièrement et précisément pendant ce temps pour bien les fixer. Tu les vois ? Moi je vois que dalle. Je vais chausser mes lorgnons si, bien sûr, je les retrouve.

Pendant ce temps, tout cramait et ça puait la bidoche grillée et ça hennissait et ça explosait dans le pré où étaient parqués d'autres canassons et il faisait chaud et les balles fusaient en ricochant sur le mur, à dix-sept

centimètres et demi de nos tronches. Je sortis mon deuxième flingue de son holster et me mis en position.

— Allez Albert ! J'y vais. Courage mon fils ! À tout de suite.

— À tout de suite, Louis, fais bien gaffe à toi.

— Promis...mais je te jure qu'ils vont morfler ces enfoirés ! J'ai une pêche d'enfer, c'est le cas de le dire !

Un pistolet dans chaque pogne, ses petites lunettes rondes sur le pif, casqué et moulé de noir, l'air impitoyable, Louis était très impressionnant. Je savais que désormais rien ne pourrait l'arrêter, rien ni personne.

Nous étions à une sorte de barbecue géant, avec feu d'artifice et tir au pigeon d'argile. Nous étions, en quelque sorte, à la fête foraine dans une tourbière désertique et froide du Connemara, nos vies suspendues à la hardiesse et au professionnalisme du vieux père Rabouret.

C'était pas gagné mais j'avais en moi la certitude que le moment de crever n'était pas encore venu et je me mis à sourire malgré cette salope de jambe en pensant à ce qui allait s'abattre sur les pauvres débiles qui avaient voulu nous éliminer. Faites vos prières tas de salauds pourris jusqu'à la moelle et recommandez vos âmes à qui vous voulez. Louis arrive, Big Louis, l'ange exterminateur, le nettoyeur, le monsieur Propre du Connemara !

Je délirais à moitié en même temps que je tirais régulièrement, en m'appliquant, pareil à un gosse qui fait consciencieusement ses devoirs, comme Louis l'avait demandé. Je devais faire un gros effort pour rester concentré. J'étais aux taquets, les forces m'abandonnant progressivement et la guibole me faisant horriblement souffrir. Il fallait qu'il se magne le cul, l'exterminateur !

C'est ce qu'il fit. J'entendis des tirs et des cris de douleur du côté des assaillants et encore des tirs et encore des cris...puis plus rien. Il n'y eut plus bientôt que le bruit des flammes et le râle de quelques chevaux...puis la voix forte et suave de Louis.

— Ca va petit. J'arrive. Les pas beaux sont TOUS EN ENFER, tous. Je les ai butés jusqu'au dernier ces fumiers. Je n'ai pas fait de quartier ! À vrai dire je ne me suis même pas posé la question !

— Bravo, Louis, bravo, bravo, tu es génial, tu es génial, mec, génial...

Et je sombrai dans le sirop, doucement, la face contre la terre humide.

C'était frais. Ca me fit du bien.

Je pensai à ma Justine si belle et si loin de moi. La reverrai-je ma petite fiancée ? Je voyais dans un brouillard blanc son joli visage gai et lumineux. Elle me souriait en tendant les bras. Mais elle s'éloignait de plus en plus...et tout s'estompa et devint noir, noir, si noir...

CHAPITRE SEPTIEME

Voilà l'histoire que Louis, inspiré et volubile, de sa belle voix de velours qui plait tant aux dames, raconta longuement à ma Lisdinia, ce soir-là, chez Ernestine.

Ma douce me regardait bizarrement, amoureusement mais de façon étrange comme interrogative.

— Qu'est-ce que tu as mon amour ?

— Tu ne m'avais jamais parlé de cette Justine ? Tu avais l'air de l'aimer, dis donc !

— Ah, c'est ça, tu es rétrospectivement jalouse. Mon ange, c'est Louis qui raconte ce qu'il croyait voir ou bien que le temps a transformé dans sa mémoire. Oui, il y a eu Justine mais c'était une amourette de jeunesse, c'est tout. Et, en Irlande, avec ce qu'on a vécu, on se raccrochait à ce qu'on pouvait. Je te le jure.

— C'est vrai, Lisdinia, j'ai dû affabuler un peu, pris dans la fougue de mon récit. Cette petite n'a pas vraiment compté pour Albert. En tous cas, ça n'avait rien à voir avec l'amour qu'il te porte.

— Bon, j'aime mieux ça ! Mais c'est fou cette affaire irlandaise. Comment ça s'est terminé ? Toi, Albert, tu avais une jambe amochée et tu étais tombé dans les pommes. Voilà, Louis, où tu en étais. Tu racontes la fin, s'il te plait.

Et Louis raconta la fin de l'aventure....enfin presque ! Moi à l'hôpital de Galway pendant quelques jours, avec Louis à mes côtés. Les journaux avaient évoqué l'incendie du haras et la mort de presque cent canassons...mais les journalistes n'apprirent rien d'autre. C'était donc un accident !

Les flics d'Irlande, « briefés » par Louis avec l'accord du procureur Rufus et des ministres, gardèrent un silence gêné sur l'affaire qu'on appellera Saint-Louf pour simplifier parce que le trafic de chevaux dopés avait bénéficié de bien des complicités de tous ordres, policiers, services vétérinaires, douaniers, organisateurs de courses et de concours de jumping etc...en Irlande et en France. On avait même inoculé des maladies à des pur-sang pour qu'ils ne soient pas performants, ce qui permettait de truquer les paris. Une de ces maladies était proche de la scarlatine et donnait d'excellents

résultats.

Plein de gens furent arrêtés sous des prétextes divers, d'autres virés de leur jobs pour des motifs de circonstance, d'autres éloignés à l'étranger dans des contrées improbables.

Louis et moi, en revanche, après ma guérison, prîmes du bon temps en Irlande, putain je peux vous l'assurer, beaucoup de bon temps avec des irlandaises « comac » qui nous faisaient danser des trucs gaéliques enflammés dans des pubs enfumés où la bière rousse coule à flots toute la nuit et que nous remerciions du mieux possible... en nature, *natürlich* !

Et les brochets dans les lacs, nom de Dieu les bestiaux ! Les Irlandais ne les bouffent pas, les brèches, alors ils pullulent dans les lacs et les rivières, évidemment ! Certains mesurent plus d'un mètre, pèsent plus de vingt livres et ils mordent sur les cuillères et sur les poissons morts comme des malades ! Alors vous parlez d'un festival !

On resta sur place deux semaines, le temps de ma complète guérison officielle. On rentra crevés, la bourse et les burnes totalement vidées ! On n'en parla jamais vraiment à personne mais on se jura d'y retourner un jour !

Officiellement le pauvre comte de Saint-Louf avait vécu l'ENFER : il s'était suicidé pour des raisons personnelles, une histoire d'amour très mal vécue avec son serviteur et amant.

J'ai un peu enquêté sur le sujet après ses obsèques auxquelles j'avais été invité. Ce mec m'avait fait grosse impression et je voulais savoir. En réalité, c'était son domestique Gaëtan, que j'avais trouvé si stylé, le responsable de tout. Il avait forcé le comte à monter cette affaire de trafic de chevaux du Connemara. Saint Louf, mal gré que j'en eus en le découvrant, était porté sur les garçons et, amoureux de Gontran, celui qui faisait son larbin, il ne sut en rien lui résister. Ce mec, Gontran, en vrai, s'appelait Macary, Edouard Macary. Il était connu des flics sous diverses identités mais avait toujours réussi à leur échapper. Pour cette affaire, il s'était maqué avec le milieu irlandais et avait dû gagner pas mal de pognon, ce qui lui avait permis de se garer quelques temps des bagnoles, comme il le faisait toujours.

Plus tard, là où ailleurs, il montera un nouveau turbin encore plus tordu, dans lequel il y aura plein de morts, pareil que dans notre affaire, parce que ce mec c'est un vrai méchant. On l'a bien vu dans notre histoire, il est prêt à tout, ce gusmann, rien ne l'arrête. C'est un démon insaisissable.

Une nouvelle fois, au moment de l'affaire irlandaise, il a disparu. J'ai perdu sa trace assez vite et il est sorti progressivement de ma mémoire. Depuis, je n'en ai plus jamais entendu parler...et l'affaire Saint Louf remonte à pas mal d'années en arrière.

— Dis donc Louis, on n'a plus entendu parler du sieur Macary depuis toutes ces années. Tu sais que j'aimerais bien le retrouver un jour ce fils de pute et lui régler son compte. C'est un sacré fumier !

— T'as raison. Il a essayé de nous faire buter deux fois, cet enfoiré. On va se mettre à sa recherche. Ca peut être marrant.

Lisdinia me regardait avec amour, ses yeux bien dans les miens. Elle me prit la main avec beaucoup de douceur.

— Vous êtes bien bons, messeigneurs, mais rien ne presse. Ce que tu viens de raconter, Louis, n'incite pas vraiment à le rechercher ce Macary ? Il est très dangereux ! Messieurs, on est bien d'accord ? Tranquilles, les hommes, tranquilles...Vous n'allez pas recommencer. Je vais encore me faire un sang d'encre, être inquiète, être malheureuse. Je ne suis pas Justine, moi. Albert, je t'aime vraiment, tu comprends ? Alors, arrêtez avec ce Macary. On s'en fout de Macary et de Saint-Louf et des autres. Un peu de calme, voilà ce que je voudrais, Albert, quelques jours de calme avec toi, ce n'est quand même pas trop demander, non ?

Jamais je n'avais vu ma Lisdinia dans un tel état. Ca nous apprendra à faire resurgir le passé, à brasser des conneries, à tourner la mélasse d'autrefois. J'adorais quand ma Rajput était jalmince, c'est vrai, mais là c'était au-delà, bien au-delà. Elle était en furie. Il fallait que j'assume grave !

— Pardon mon ange. Moi aussi je t'aime. On va partir quelques jours tous les deux, en amoureux. En Martinique, ça te va ? Les cocotiers, le lagon, les langoustes, le sable blanc ? OK ? Et on va oublier définitivement cet Edouard Macary ? C'est juré ! Et je fis un énorme clin d'œil à Big Louis dont le petit sourire en disait long, tellement long...

— Plutôt qu'aux Antilles, pourquoi vous n'iriez pas en Irlande, les enfants, c'est un beau pays vous savez et très calme ! Notamment un endroit merveilleux qui s'appelle le Connemara !

Lisdinia le fixa droit dans les yeux, prit sa serviette, la mit en boule et la balança en plein dans la tronche du gros Louis, en riant aux éclats.

L'ENFER, pour nous trois, ce sera pour plus tard !

L'AFFAIRE ABRIBUS

Le mec dont je vais vous narrer l'histoire s'appelait Julien Abribus. C'était son vrai nom.

Depuis qu'il était tout petit, il en avait pris plein la gueule des moqueries en tous genres sur ce patronyme. Mais, plutôt porté par nature à un certain mépris vis-à-vis des cons, il en avait assez vite pris son parti et n'en avait strictement rien à foutre. Il trouvait même que ce nom, plutôt marrant, en valait bien d'autres après tout. Il avait connu naguère un vieux mec dans son village qui s'appelait Noël Sapin, parce que né un 25 décembre. Il était, à l'école primaire, dans la même classe qu'un certain Girot-bite. Il avait croisé à plusieurs reprises une certaine Eve Jolissain. Il avait un bon copain qui se nommait Menvu, Gérard, naturellement et une copine nommée Vittel que les parents, bien inspirés, avaient baptisée Aude. Et, bien sûr, plutôt porté sur l'ail et les fines herbes, il mangeait assez souvent du Boursin.

Alors, Abribus, ça n'était pas si mal, après tout !

Après des études dans une bonne école de commerce de province, Julien avait exercé dans plusieurs boîtes avec un certain talent pour la vente et, un jour, il avait atterri chez Decaux, bien évidemment, où son blase avait donné des idées aux créatifs du marketing. Il était devenu adjoint au directeur commercial et vendait des abribus à des collectivités de la région parisienne.

Julien, qui venait d'avoir trente-cinq ans, avait une vie rangée, essentiellement consacrée à son boulot et à une petite amie, Prudence, qu'il voyait régulièrement pour l'amour et quelques sorties, mais avec laquelle il n'avait aucunement l'intention de vivre. Les soirs où il était seul, il lisait des romans qui finissent bien et regardait des films américains à la télévision.

Bref, une vie sans histoires, une vie d'honnête homme qui se fait chier, mais seulement un petit peu, plutôt moins, au total, que la moyenne des autres humains.

Un jour, ce jeune homme est venu me voir, dans mon bureau de la rue Sedaine, après avoir demandé rendez-vous.

Lisdinia, ma sublime et adorée compagne indienne, le fit entrer, en me délivrant son sourire ravageur numéro trois qui me portait illico aux roustons. Elle le savait et s'en amusait, la bougresse. Elle ne perdait rien pour attendre !

Monsieur Abribus s'assit dans un des fauteuils qui faisait face à mon bureau, celui à ma gauche. Il était le dix-neuvième du mois à s'asseoir à gauche, contre trente-deux assis sur le fauteuil de droite. Je vous livre ainsi les résultats de ma petite enquête sur les comportements de la clientèle. S'asseoir à gauche, à l'envers de la fenêtre, me paraît dénoter une certaine préoccupation et un besoin de se cacher un peu.

Donc, monsieur Abribus s'était assis sur ma gauche. Confirmant la statistique, il avait l'air embarrassé et n'osais pas vraiment me regarder. Je décidai de le mettre à l'aise.

— Que puis-je pour vous, monsieur Abribus ? On a dû vous la faire souvent, je me doute, mais je ne peux m'empêcher : est-ce un nom d'artiste que vous portez, un pseudonyme, un nom d'emprunt ? Et, bien sûr, vous travaillez chez Decaux, je parie ?

— Ah, monsieur Duranton, comme c'est facile ! C'est vrai, vous avez trouvé, je travaille bel et bien chez Decaux mais Abribus est mon vrai nom. Eh oui ! On ne me croit pas en général. Et pourtant ! Après tout, mon directeur s'appelle bien Glaviot et il a une gueule à cracher dessus, je vous l'assure ! Alors Abribus ! Bien, passons aux choses sérieuses. J'ai besoin de vous, Monsieur Duranton et c'est pour cela que je suis venu vous voir.

Le mec avait pris de l'assurance en quelques secondes et il s'imposait désormais. J'avais réussi mon coup et je savais qu'il avait de la ressource, mon client !

— Je suis en danger, monsieur Duranton, en grand danger.

— Comment en êtes-vous si sûr ?

— On m'a menacé de mort avec un mot dans ma boîte aux lettres. Tenez, je vous l'ai apporté.

— C'était quand ?

— Je l'ai trouvé hier soir en rentrant chez moi. J'ai eu très peur. Je vous connais par vos petits livres que j'aime bien. Ils sont simples et sans prétention, vos petits polars mais ils recèlent pleins de choses si on veut bien les voir et ils sont marrants ! Ça m'inspire confiance. Bref, je suis là.

Je lus le papelard tendu par Abribus. C'était clair, en effet ! « Il faut tout arrêter, Abribus. Sinon c'est la mort ! ». Simple et clair, écrit à la main, et, dessous, un dessin plutôt réussi d'un cercueil noir avec une croix blanche sur le couvercle. L'ensemble était joli....mais inquiétant !

— Monsieur Abribus. Il faut tout me raconter maintenant si vous voulez que je vous aide.

— Très bien, je vais tout vous raconter. Restez assis, monsieur Duranton, vous en aurez besoin. Mon histoire est ahurissante et a priori pas croyable. Je me doute que vous avez dû voir des choses étonnantes dans votre carrière, mais là, c'est carrément dément !

Assis devant moi, bien calé dans le fauteuil, l'air très sérieux, accompagnant son récit de gestes précis et évocateurs, avec calme et pondération, Julien Abribus me raconta, comme un comédien connaissant son texte au rasoir, une histoire à dormir debout.

Dès le début, j'eus le sentiment que ce beau jeune homme, malgré une conviction qu'il s'efforçait patiemment de me faire partager, me racontait des cracks et me prenait pour une bille, ce dont, vous le savez bien, j'ai une sainte horreur. Abribus m'expliqua, en effet, que des micro-caméras avaient été installées il y a plusieurs années, à titre expérimental, dans la plupart des abris de bus de Paris et que, d'expérimentation en expérimentation, tous les abris de bus de France et de Navarre étaient dotés, jusqu'au tréfonds des campagnes, de caméras microscopiques filmant tous les gens qui attendent et sous tous les angles, en couleur et avec le son ! Et cela depuis des années. Mais cela n'est rien !

Tous les bus, tous les cars, toutes les rames de RER, de métro à Paris ou à Lyon, tous les wagons de tous les trains qui circulent, tous les tramways, bref, tous les moyens de transport en commun sont équipés de la même manière !

Mais cela n'est rien !

En effet, depuis quelques mois, toutes les voitures, les camionnettes et les camions vendus en France, quel que soit le lieu de leur fabrication, seraient pareillement dotés de caméras dernier cri, pas plus grosses que de minuscules têtes d'épingle et d'autant plus invisibles à l'œil nu qu'elles sont injectées dans le tableau de bord, les portières ou les pare-soleil.

Ainsi, d'après monsieur Abribus, des millions de gens seraient épiés en permanence, regardés et écoutés en direct ou filmés, partout sur le territoire national, dès lors qu'ils sont dans un train, dans un bus, dans le métro ou en bagnole. Pour les bateaux et les avions, ça n'est pas encore tout à fait au point.

J'ai pensé que le mec qui me racontait ces conneries était complètement barge, mythomane et paranoïaque et que ce n'était pas d'un détective dont il avait besoin, mais d'un psychiatre pour se faire soigner, chez les toqués, direction Saint— Anne, immédiatement ! Qu'est-ce que ce maboul venait me casser les burnes, me faire perdre mon temps avec de pareilles sornettes auxquelles même un demeuré sans cerveau ne croirait pas ! J'eus très envie de m'énerver et de renvoyer ce comique à ses chères études. Mais quelque chose me retint, quelque chose d'impalpable, d'indéfinissable. Bien sûr, je ne croyais pas à de telles conneries, à de telles balivernes, mais la menace de mort avait l'air bien réel, encore que, putain, il faudrait peut-être vérifier !

— Vous pouvez me montrer à nouveau la lettre, s'il vous plait ?

Abribus me tendit le papelard, d'une main ferme. Ce document avait tout d'un vrai !

— Tenez, monsieur Abribus, vous pouvez m'écrire la même chose là-dessus s'il vous plait.

Je voulais simplement être sûr que ce guignol n'avait pas écrit lui-même la menace de mort. Ce serait plus que bizarroïde, mais j'ai vu tellement de malades, mythomanes et compagnie !

— Vous n'avez pas confiance, monsieur Duranton, ça me désole ! Vous voulez vérifier que ce n'est pas moi qui aie écrit la lettre de menace ! Remarquez, il me suffirait de falsifier mon écriture ou de l'avoir falsifiée lorsque j'ai écrit le document !

— Monsieur Abribus, j'ai appris la graphologie. On ne peut pas cacher certains détails de son écriture, certaines manies, qui se reproduisent de toute façon, même en déformant complètement sa manière d'écrire. Mais seul un spécialiste peut le déceler...et je suis un spécialiste.

— Très bien, je vous crois. Je vais vous montrer que je ne suis pas l'auteur de la menace de mort.

Et Julien Abribus écrivit sur la feuille que je lui tendais « Il faut tout arrêter, Abribus. Sinon, c'est la mort ! », d'une main ferme et naturelle. Il me remit le papelard et je dus in petto et illico convenir que son écriture différait de celle du corbeau.

— Je pense que vous n'êtes pas le corbeau, en effet, monsieur Abribus. Je peux donc accepter votre proposition et m'occuper de cette affaire. Merci de voir ma secrétaire pour les questions matérielles.

Julien Abribus passa voir Lisdinia et lui donna son adresse et ses divers numéros de téléphones. Puis il vint vers moi et me serra la pogne bien comme il faut, comme j'aime, avec franchise, me regarda dans les yeux et me dit:

— Merci infiniment monsieur Duranton. Vous m'ôtez un poids terrible. J'ai une totale confiance en vous. Que dois-je faire maintenant ?

— Merci à vous, cher monsieur. Comment êtes-vous venu jusqu'ici ?

— En voiture. J'ai un ancien modèle qui a cinq ans. Il n'est donc pas équipé d'origine et j'ai scrupuleusement vérifié que personne n'avait installé de caméra à l'intérieur. Je vous recommande d'en faire autant.

— Je vais le faire. Merci du conseil. Où habitez-vous, monsieur Abribus ? Y-a-t-il quelqu'un chez vous qu'il faudrait protéger ?

— J'habite à Rueil Malmaison et je vis seul, donc pas de problème de ce côté-là, monsieur Duranton.

— Très bien. Je vais descendre avec vous pour vérifier que vous n'êtes pas suivi. Allons-y ! Suivez— moi, s'il vous plait.

Après quelques centaines de mètres sans histoire dans la rue Sedaine, nous arrivâmes sur le boulevard Richard Lenoir, en file indienne si je puis dire. Avec deux indiens, ça fait une petite file, forcément !

Tout avait l'air calme. Abribus se porta à côté de moi, la mine réjouie, comme rasséréiné.

— Ma voiture n'est pas bien loin, sur le boulevard. Merci, monsieur Duranton, merci infiniment...

Et Abribus me tendit la main pour me saluer. Il sourit gentiment, comme un enfant. Puis son sourire se figea, se crispa et sa main devint molle à la seconde même où il fut atteint par une balle, en plein cœur, tirée par un pétard muni d'un silencieux. La petite tache rouge dans le thorax d'Abribus ne laissait aucun doute.

Un quatre-quatre Mercedes noir garé le long du trottoir démarra plein pot en faisant hurler ses gros pneus. Je ne vis rien, because les vitres teintées, à part qu'il était immatriculé 75...mais pas le reste...un F peut-être sur la plaque, mais tout alla si vite !

Abribus s'effondra lentement sur lui-même, sa main gauche sur le poitrail. Il s'assit et tomba *immédiatly* sur le côté, s'étalant sur le trottoir, la face

contre le bitume. Il était mort en plein. Je le vérifiais en lui tâtant le pouls, mais j'étais sûr, vu la manière dont il s'était écroulé, comme en vrac. J'ai l'habitude. Je demandai au serveur de la brasserie d'à côté d'appeler dare-dare la maison poulaga.

En attendant qu'arrivassent les pandores, j'examinai, sans le toucher, bien sûr, le corps du macchabée.

La balle avait atteint le « cœur du cœur » si l'on peut dire, avec une perfection absolue. Travail de professionnel, de grand pro même. Peu de mecs à Paris sont capables de ça, d'une telle précision, dénotant un sang-froid hors du commun, même chez les tueurs de métier. Les recherches seront d'autant réduites. Parce que j'avais bien l'intention de découvrir et de mettre au trou le ou les assassins de monsieur Abribus !

J'ai toujours eu horreur qu'on assassine mes clients, surtout en ma présence ! C'est un manque de respect grave qui ne peut pas rester impuni. Je décidai alors que le pignouf, sans aucun savoir vivre, qui avait fait ça allait morfler sévèrement dès que je l'aurai chopé, ce fumier de mes deux, cette enflure pourrie, cet enfoiré de première !

Je m'en fis – peu poliment, je l'admets – in petto le serment et un serment que l'on fait à soi— même vaut souvent plus que les autres...encore que !

Bref, je me disais tout ça pour me rasséréner un peu, parce que cette histoire m'emmouscaillait un maximum et je tentais de conserver la maîtrise de la situation, en tous cas au moins ma propre maîtrise.

Police-Secours arriva rapidement sur les lieux et fit les premières constatations puis déboulèrent les mecs du commissariat du coin et très vite ceux de la criminelle dirigés par le divisionnaire Outang que je connaissais très bien parce qu'il était un vieux pote du père Big Louis Rabouret, le divisionnaire, mon ami, mon maître..

— Salut Albert, ça va ? Qu'est-ce que tu fais là ? Je sais que tes bureaux sont dans le coin...dit-il gentiment en m'en serrant cinq.

— Bonjour Laurent – Laurent Outang ça m'avait fait marrer la première fois mais depuis le temps j'étais habitué. Il aurait pu faire gorille ce mec ! – le macchabée était mon client et il sortait de chez moi. J'ai assisté à l'exécution, parce que s'en était une ! Le tireur était dans un quatre-quatre

Mercédès noir aux vitres teintées qui a démarré très vite. Il n'a tiré qu'une fois, avec une précision terrible. Un professionnel, un vrai, tu peux me croire.

— T'as pas vu le numerlingue de la bagnole ?

— Et non, la tire était de côté, désolé.

— OK, Albert. As-tu quelques minutes pour m'expliquer un peu qui est le mec abattu et ce qu'il attendait de toi ?

— Bien sûr, Laurent. Viens boire un verre au bureau. C'est à deux pas d'ici. On pourra causer et je te présenterais Lisdinia, la femme de ma vie.

— Avec plaisir. Louis m'a parlé de ta belle indienne. Il l'aime beaucoup, tu sais, comme sa fille m'a— t— il dit...et toi aussi, il t'aime. Comme si tu étais son fils. Putain, il en avait la larme à l'œil, Big Louis, rien que de parler de vous ! Et pourtant, c'est pas pour dire mais le père Rabouret c'est plutôt un mec dur.

Nous nous pointâmes rue Sedaine, à quatre ou cinq cent mètres de là, en devisant de choses et d'autres avec l'ami Outang. Il y avait une petite brise et Laurent avait les cheveux qui s'agitaient. Je me suis dit, en rigolant intérieur « Outang en emporte le vent ! » Un rien me fait rire, vous le savez bien ! Et puis en ce moment j'avais plutôt besoin d'un peu d'humour.

Tout en écoutant, attentif, l'ami Laurent, je réfléchissais à ce que j'allais lui dire sur Julien Abribus. Il fallait que je lui trouvasse un gros mensonge, bien comestible. Sinon, il allait mettre le blair dans l'affaire et ça, c'était hors de question ! L'affaire Abribus était désormais mon affaire et je m'en occuperai seul, avec le soutien de Louis, bien sûr, mais c'est tout. Pour tous les autres, c'était silence et bouche cousue. Vous voyez d'ici le truc si j'en parlais à Outang. C'est un sacré bon flic, y a aucun doute, mais il serait obligé d'en parler à sa hiérarchie, dans laquelle il y a des tordus qui en parleraient à des potes journalistes, lesquels, évidemment, au mépris de toute déontologie balanceraient l'histoire dans leurs canards. Tu parles d'un pataquès que ça ferait ! Et ça ne résoudrait en rien l'assassinat du pauvre Abribus, bien au contraire ! L'affaire prendrait une telle ampleur que la mort de cet homme deviendrait archi secondaire. Donc, malgré que j'en eusse, j'allais mentir effrontément à mon vieux copain Laurent.

Nous arrivâmes dans le bureau de ma Rajput adorée et ce cher Outang ne put cacher une réaction d'admiration devant ma beauté. Il était subjugué ! Il

était visiblement sensible au puissant charme de mon indienne, à ses grands yeux noirs étincelants, à son beau visage sombre éclairé par un sourire angélique. Lisdinia portait une robe très colorée, dans les rouges, qui mettait en valeur la perfection de son joli corps, fin et plantureux en même temps. Il était scié, Laurent Outang ! Il bredouilla une connerie inaudible lorsque je le présentais à ma Rajput. Je le fis entrer dans mon burlingue en lui disant de s'asseoir, revins sur mes pas, pris Lisdinia par la taille et l'embrassai goulûment, trouvant illico sa petite langue chaude qui répondit à la mienne avec une vigueur qui me porta, comme toujours dans cette occurrence, *immédiatly* aux coucougnettes. J'entrai m'asseoir à côté de Laurent, qui me regardait, admiratif.

— Je comprends le père Rabouret quand il parle de ta chérie. Elle est sublime ton indienne. Tu as beaucoup de chance, mon petit Albert !

— Merci, Laurent, c'est vrai, j'ai du pot, du bol, du cul, bref ce que tu voudras. C'est une compagne merveilleuse à tous points de vue, ma Lisdinia. En plus, c'est une super collaboratrice. Enfin, bref, je suis un homme heureux. Passons à du moins drôle maintenant si tu veux bien. Notre macchabée s'appelait Julien Abribus, un drôle de blase pour un mec qui travaillait précisément chez Decaux, le numéro un mondial du mobilier urbain. C'est d'ailleurs pour ça qu'il est venu me voir. Le directeur de sa boîte voulait le virer à cause de son nom qui entraînait, selon lui, des confusions. Pour Abribus, c'était la version officielle. En réalité, m'a-t-il-dit, il avait eu une aventure avec la femme de ce mec et l'autre l'a su. Il lui vouait une terrible haine. Abribus a eu peur. Il est venu me voir pour que j'enquête sur tout ça et que je fasse cesser le manège en discutant un peu avec son rival, tu vois ce que je veux dire. Je ne l'ai vu qu'une fois, tout à l'heure, ce Julien Abribus, juste avant qu'il ne se fasse descendre. Je lui ai dit que j'acceptais son affaire parce qu'il avait l'air paumé et qu'il aimait bien mes polars. Voilà cher Laurent, tu sais tout. Lisdinia a son adresse et ses numéros de téléphones. Elle va te les donner. Quant à moi, je suis à ta disposition.

— Merci Albert. Ca n'est qu'une histoire de fesses qui a mal tourné, c'est tout. Je vais donc lancer mes gars sur le rival en question. Comment s'appelle-t-il d'ailleurs ce mec ?

— C'est le directeur de Decaux, Glaviot il se nomme, eh oui une gueule à

cracher dessus d'après Abribus ! Son burlingue est au siège central de la boîte à Neuilly.

— OK grand et merci. Salut, à bientôt.

Et l'on s'en serra cinq très amicalement. Outang tendit la main à Lisdinia et déposa un baiser sur sa jolie menotte cuivrée.

— Vous êtes très belle Lisdinia et mon ami Albert a beaucoup de chance. Au revoir.

Lisdinia, émoustillée, rougit légèrement – ça ne se voit pas sur son sombre visage mais moi je le vois – et salua le policier, les deux mains jointes à l'indienne, en se courbant légèrement. Elle donna les coordonnées d'Abribus à Outang, lequel remercia et quitta la pièce en faisant un signe amical de la main.

— Un joli compliment, ça fait toujours plaisir...me dit ma rajput un peu gênée.

— C'est vrai que tu es la plus belle mon adorée et c'est vrai que j'ai beaucoup de chance, je le sais bien.

— Moi aussi j'ai de la chance que tu m'aimes, mon Albert.

Je fermai à double tour la porte donnant sur l'extérieur et pris ma belle par la main, l'emmenai dans mon bureau. L'amour sur le petit canapé fut un beau moment. La peau de ma Lisdinia fut douce sous mes mains et sous ma bouche avant que nos corps se complétassent à la perfection, longtemps et voluptueusement.

Putain que c'est bon de baiser avec une femme que l'on aime et qui vous aime ! Abribus pouvait bien attendre un peu. Là où il était, il n'était sûrement pas très pressé que je retrouve son assassin.

Il n'en avait plus grand chose à foutre ce pauvre Abribus !

J'étais assez content des petits mensonges dits à Outang. Il m'avait cru, j'en étais persuadé, ému qu'il était par la beauté de Lisdinia. Elle lui avait visiblement tapé dans l'œil et ça le mettait dans un léger état de faiblesse. Ça me donnait du temps pour agir seul. Les équipiers de mon pote sont de qualité et je pense qu'assez vite ils verront bien que Glaviot n'a rien à voir dans l'exécution d'Abribus. Outang est habile et expérimenté. Donc, j'avais

du temps mais pas beaucoup, quelques jours peut-être, pour résoudre cette énorme affaire. Je décidai d'en parler à Louis.

Lorsque je ne sais trop par où commencer, je m'adresse à mon vieux maître. Il a l'art de tout remettre à plat et dans le bon ordre, en se posant des questions simples et logiques. On se donna rendez-vous chez Ernestine le soir même pour bouffer, avec Lisdinia, un chou farci et boire quelques jolies bouteilles.

Ernestine était très en verve ce soir-là et elle tenait conversation avec Big Louis quand nous sommes arrivés, une conversation très animée sur les mérites comparés de l'Ermitage rouge et du Côte Rôtie.

— Arrête Ernestine avec ton Ermitage. C'est un beau vin, je ne dis pas, mais il n'a pas l'élégance d'un grand Côte Rôtie, aussi puissant dans ses bonnes années mais avec, en plus, de la finesse et du velouté. Il faut te foutre ça dans la tronche, ma vieille !

— Qu'est-ce que tu racontes, Louis. Tu ne connais pas la Petite Chapelle de chez Jaboulet ? Question élégance, y a pas au-dessus et il éclate de force, ce pinard ! Et ça n'est que le vin second ! J'ai pas les moyens d'acheter la Grande Chapelle et c'est bien dommage, crois-moi !

— Tu me fais marrer, tiens, ma bonne Ernestine. Parlons d'autre chose, on se fâcherait.

— Eh, les jeunes, vous engueulez pas s'il vous plait. Ce soir, on va goûter les deux. D'accord ? Ernestine tu nous prépares une bouteille de chaque. C'est pour moi.

Lisdinia et moi embrassâmes les deux contradicteurs qui se jetèrent aussitôt dans les bras l'un de l'autre en s'excusant.

— Tu fais toujours bien les choses, mon Albert. D'accord pour les deux bouteilles, mais c'est moi qui invite. On va se boire d'abord un Condrieu en apéritif, avec quelques gougères et on verra bien après.

Louis me fit un clin d'œil complice. Il aimait bien titiller Ernestine sur le pinard et sur la cuisine mais sur plein d'autres choses aussi. Ils se connaissaient, ces deux-là, depuis des lustres et je m'étais plusieurs fois demandé s'ils n'avaient pas été amants autrefois. Ernestine, veuve depuis longtemps, s'habillait de noir, à l'ancienne et se coiffait plutôt classique. Du coup, on ne voyait pas trop qu'elle avait de beaux yeux pétillants éclairant un très joli minois et qu'elle gardait un corps délié, bien en chair, aux larges

hanches et à l'opulente poitrine. Elle avait dû être une superbe fille et restait une très belle femme. Louis, veuf lui aussi, avait toujours plu aux dames, surtout, il faut bien l'admettre, avant d'avoir pris le gros bide qu'il exhibe fièrement aujourd'hui. Leur complicité, leur familiarité étaient grandes et je me disais que peut-être autrefois...Je n'avais jamais osé en parler à Louis qui avait horreur d'évoquer ces sujets. Ni à Ernestine non plus d'ailleurs. De toute façon, cela n'avait aucune espèce d'importance.

Comme d'habitude, le repas ce fut d'abord manger et boire. Le Condrieu de chez Perret était à température idéale et avec les gougères tièdes d'Ernestine on eut un apéro de classe. Le chou farci est ici un monument et de nombreux Auvergnats disent qu'il n'y a pas meilleur en région parisienne. Ernestine le réussit à la perfection. À chaque fois, il est en même temps odorant, souple, délicat et fort en goût, avec un équilibre entre le chou presque croquant et la farce moelleuse. C'est vraiment quelque chose ! Le Côte Rôtie est un merveilleux révélateur de saveurs et là il était à son sommet. Il s'agissait d'un Chapoutier de la Côte Blonde, puissant mais rond et charnu. Bref, on bouffa et but bien. Avant le frometon, un vieux cantal – accompagné superbement de l'Ermitage Petite Chapelle – je narrai à Big Louis mon histoire Abribus avec tous les détails jusqu'à mes menteries à l'ami Outang.

Dans ces cas-là, Louis écoutait religieusement, le menton sur ses mains croisées, les yeux fixes regardant la nappe et, par intermittence, se portant sur moi. Pas un mot, pas un geste. Louis se concentrait. C'était bon signe. Mon histoire l'inspirait et il n'allait pas tarder à me dire des choses essentielles. Lisdinia, elle, me regardait avec amour et, il me semble, écoutait ma voix et non pas les mots que je disais. J'en étais un peu troublé et, de temps en temps, je croisais ses superbes yeux noirs, ce qui me portait direct aux roustons...il me fallait faire des efforts pour parler comme si de rien n'était et aller au bout de mon histoire...ce qui fût fait.

— Voilà, Louis, tu sais tout. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ce que j'en pense n'a pas d'importance pour le moment, mon petit Albert. Mais je sais ce que tu dois faire dans les plus brefs délais. Il faut aller chez cet Abribus pendant que tu peux et il faut fouiller. Il doit avoir un ordinateur qui a plein de choses à dire, tu ne crois pas ? Il faut embarquer l'engin et le faire parler.

— Louis, je n'y connais rien. Je ne saurais pas ce qu'il faut emmener ou pas. Ton idée est géniale, comme d'habitude d'autant qu'Abribus habitait seul...mais je ne sais pas quoi en faire.

— Te casse pas, grand. Tu vas te faire accompagner par un gus qui t'aidera. Je l'appelle tout de suite.

— C'est qui déjà, ce mecton ?

— Un jeune ingénieur en informatique que j'ai connu quand j'étais secrétaire d'Etat. Il faisait un stage et je l'ai recruté comme contractuel. Il est aujourd'hui place Beauvau. Il a du génie. Mais tu le connais, Albert. C'est le jeune homme qui nous avait permis de rentrer dans les ordinateurs des nationalistes corses. Tu te rappelles forcément.

— Oh, putain, d'accord ! Si je me rappelle ! C'est vrai qu'il avait été génial, le même ! Je ne savais pas que tu l'avais gardé. Il avait un drôle de nom, il me semble. Quelque chose comme un nom de pub ou un truc approchant.

— Ouais, tu as trouvé. Il s'appelle Bridur et non pas Bridou comme le saucisson !

— Et il se prénomme Justin, voilà, c'est ça, Justin Bridur. J'ai bien retrouvé, tu vois ! On s'était bien marré avec ce nom à la con ! Ses parents auraient pu faire gaffe quand même. Mais, après tout, ils l'ont peut-être baptisé avant la pub Justin Bridou. Ils n'ont pas eu de bol, enfin surtout le même !

— En tous cas, tu éviteras de te foutre de sa tronche, s'il te plait ! Il n'appréciait qu'à moitié tes plaisanteries sur son bâton de berger. Je l'appelle et lui demande de venir ici illico. Vous irez fouiller ensemble chez ton macchabée. J'irai avec vous d'ailleurs. Il faudra aller vite et pas se faire choper par les hommes à Outang. C'est des bons, tu sais ! Alors je peux être utile.

— Tu vas venir avec nous ? Je te remercie de ton aide, Louis.

— Ton truc me botte, grand. Cette affaire dingue d'espionnage généralisé dans les transports et les bagnoles, ça me fascine. Je n'en reviens pas et j'aimerais vachement connaître le fin mot de l'histoire. Alors si tu veux bien je suis des vôtres.

— Tu parles si je veux Louis. J'adore travailler avec toi, tu le sais bien. Mais jamais je n'aurai osé te le demander. Allez, on y va ?

— Attends un peu, je n'ai pas encore appelé Justin. Ne sois pas impatient. Faire vite ça ne veut pas dire faire n'importe quoi. Dis, où est-ce qu'il crèche ton Abribus ?

— À Rueil Malmaison, rue Bonaparte, numéro trois cent et quelque chose, je l'ai sur un papelard.

— Justin aura meilleur compte à venir ici et tu nous emmèneras à Rueil avec ta belle Béhème.

Bridur, très fier de pouvoir rendre service à Louis, se pointa chez Ernestine pour le café. Il n'était pas loin de minuit. Il n'avait pas changé le même. Toujours sympa et l'air étonné. Nonobstant les recommandations de Big Louis, je le mis à l'aise d'emblée.

— Salut Justin, toujours le bâton de berger disponible ?

Il avait muri le gamin et me répondit du tac au tac, en me regardant avec un petit sourire narquois,

— Salut commissaire, c'est vrai je ne débände pas et, croyez-moi, je porte bien mon nom.

— J'en suis fort content Bridur, assieds-toi boire un verre. Tu prends une coupe avec Louis et Lisdinia ? Moi je conduis mais le cœur y est.

Louis lui expliqua le but de l'expédition à Rueil. Le même avait l'œil brillant, l'air passionné.

Après avoir fait venir un taxi pour emmener ma Lisdinia chez nous, nous décarrâmes pour la Malmaison si je puis dire, en chantant *la chanson des matelassiers* – cardons, cardons...– à tue-tête dans la Béhème qui n'en demandait pas tant. On était heureux ensemble comme au bon vieux temps.

Feu Abribus créchait dans une petite baraque engoncée, un peu en retrait, entre de belles maisons d'architecte comme on dit pour parler d'habitations luxueuses aux formes bizarres, que les architectes, soit dit en passant, se gardent bien d'habiter eux-mêmes !

Personne, bien sûr, dans la rue à une heure pareille. Le calme serein des banlieues chic, surprotégées par des caméras de surveillances et des grilles en fer forgé dignes de Fort Knox. Les caméras, voilà notre problème, d'ailleurs. Je passai donc devant la bicoque, tous feux éteints, juste pour repérer et allai me garer dans une petite rue sombre assez éloignée. Puis on

passa des cagoules noires.

J'ai toujours tout ce qu'il faut dans le coffre pour ce genre d'expédition : cagoules, gants, sur-godasses pour marcher en silence, postiches diverses et variées, bref le toutim du parfait cambrioleur !

On était jolis, les trois en tenue d'Arsène Lupin. Pour Louis, avec sa bonne bouille, la cagoule était trop petite et lui serrait le visage. Il faisait une gueule pas possible ! On se regarda avec Justin et on se mit à rire, nerveusement peut-être, mais surtout parce que c'était très marrant. Big Louis, nous voyant nous bidonner, partit d'un grand éclat de gondolage, lui aussi. C'était génial. On aurait dit trois gosses espiègles s'apprêtant à faire une bêtise !

Nous introduire dans la turne fût un jeu d'enfant avec mon sésame magique et mes doigts de fée. J'en rajoute pour faire le mariole parce qu'en réalité la serrure était d'un modèle courant ne présentant aucune difficulté. Nous inspectâmes chaque pièce en détail. La maison était bien tenue et plutôt agréable, avec des meubles modernes de couleur claire, de beaux tapis sur des parquets, une cheminée dans le salon aux fauteuils de cuir vert et une cuisine lumineuse. Abribus aimait la vie, y a pas de doute. Ce n'était pas un mec tordu. Sa maison était celle de quelqu'un d'équilibré. Ca me renforçait dans l'idée qu'il m'avait dit la vérité et que nous devons insister dans notre quête nocturne.

— Il doit y avoir une cave ou un truc comme ça. C'est là qu'on va trouver, je le sens !

Louis avait un pif de pointer. Il ne se gourait jamais dans ce genre de chose. Il avait un don, incontestablement. Je l'avais souvent observé. Il n'en faisait aucun cas, considérant tout cela comme parfaitement naturel.

Donc, on se mit à chercher une porte de cave. Et on trouva à force de minutie, après avoir tout inspecté. En fait, Abribus avait habillé astucieusement l'entrée du sous-sol avec des portes de placard de couleur claire, très chic, comme le reste des meubles et qui s'ouvraient sur de la vaisselle. Il fallait faire pivoter le fond pour découvrir l'entrée de la cave. Le hasard fit que ce fût moi qui trouva, appliquant la méthode Rabouret, tâtant chaque centimètre carré de mur et de meuble, y compris l'intérieur, avec une infinie patience.

— J'ai trouvé, venez voir !

— C'est pas trop tôt, je commençais à désespérer...dit Louis avec sa grosse voix à la Gabin.

On fit pivoter le truc et on se trouva dans un escalier aboutissant à un sous-sol, avec une partie transformée en bureau. Louis avait, une fois encore, raison.

— On va trouver ce qu'on est venu chercher les mecs. À toi d'œuvrer mon cher Justin.

Il y avait deux ordinateurs dont un portable que Bridur me mit dans les pognes.

— Celui-là commissaire on l'emmène et je l'autopsierais à la maison. Je vais voir tout de suite ce que le gros bestiau a dans le ventre.

Bridur s'assit et commença à manipuler les boutons et le clavier avec une incroyable dextérité. Des tas de choses défilaient sur l'écran et, de temps en temps, Justin arrêta l'image et me demandait si c'était intéressant. Putain oui c'était intéressant ! Tout ce que je voyais ! C'était incroyable, inimaginable.

— Tout est à regarder de près, Justin, tu vois bien. C'est dingue.

— C'est fou, commissaire, on va tout emmener. Il y a plusieurs disques durs. Puis je vais bricoler un petit turbini pour que les flics soient paumés complet et ne se doutent pas qu'on a tout pillé. Il me faut quelques minutes et même un peu plus si on veut faire un boulot de pro. J'ai quelques minutes ?

— Mais oui, tu as tout le temps que tu veux. Je ne pense pas que les mecs d'Outang viendront cette nuit. Ce sont des bons flics, mais la nuit, eux, ils roupillent !

— T'as raison grand, des mecs comme nous, ça n'existe plus. Le moule est cassé. Point-barre !

Quand Louis disait point-barre, il n'y avait rien à ajouter. On se taisait.

Le jeune Bridur fit ce qu'il avait à faire. J'en profitai pour fureter un peu dans la baraque, sans rien chercher de précis, juste comme ça. Louis, lui, s'affala dans un gros fauteuil et se mit à ronfler illico. Je lui mis deux ou trois coups de latte dans les guiboles pour tenter de calmer la bête mais rien n'y fit. Le jeune Bridur monta en urgence pour dire qu'un truc s'était déclenché dans la maison, un ventilateur ou quelque chose comme ça, mais alors un gros qui fait un bruit terrible et qu'on entend plein pot à la cave,

porte pourtant fermée ! Je lui montrai le bestiau en train de roupiller. Il me demanda pardon pour l'avoir comparé à un gros ventilateur. Je dis que ce n'était pas grave, que j'avais l'habitude et que le divisionnaire avait une cloison nasale nasebroque à la suite d'un coup pris lors d'une arrestation musclée, pour justifier le boucan, ce qui était totalement faux. J'avais honte d'avoir dit ça à Justin. Je n'avais pas à justifier ou pas. Louis ronflait comme un soufflet de forge. Point-barre ! À un moment, il fallut tout de même le réveiller. Je dus m'y reprendre à plusieurs fois avant d'obtenir un résultat. D'abord par la douceur, avec une voix câline...Louis, mon petit Louis, c'est l'heure, il faut te réveiller...puis plus directif ...Louis, s'il te plaît il faut qu'on se barre d'ici, Justin a fini, allez Louis on se bouge...puis carrément mais alors carrément autoritaire...Louis, putain, allez merde, réveille-toi, tu fais chier à roupiller comme ça ! Allez, nom de Dieu sinon on te laisse ! Et de le secouer et de lui mettre quasiment des baignes ! Monsieur daigna ouvrir une mirette puis les deux, me regarda avec un petit sourire et me dit :

— Tu sais que j'ai failli m'endormir, Albert. Mais dans le boulot, c'est hors de question, je suis un mec sérieux. Alors j'ai pris sur moi et j'ai résisté. Allez, les gars, on y va, faut pas moisir ici, nom de Dieu, putain, traitez pas !

Louis était, dans ces occurrences, d'une totale et absolue mauvaise foi et il se serait fâché à mort plutôt que de reconnaître qu'il dormait. Ca ne servait à rien de discuter. Nous décarrâmes donc vite fait bien fait de la turne de Rueil-Malmaison, un peu énervés mais en silence, en emportant des trucs dont nous ne doutions pas un instant qu'ils allaient nous apprendre beaucoup.

— Mettez les cagoules avant de sortir, s'il vous plaît !

Le père Rabouret était casse-burnes, souvent, mais il n'oubliait pas l'essentiel. On se déguisa donc à nouveau en rats d'hôtel et on se mit à se gondoler comme des bossus lorsque Big Louis enfila sa cagoule noire moulante sur sa grosse tronche. À pisser qu'il était le divisionnaire ! Ca lui faisait une bonne bouille de vieux gamin farceur, les mirettes brillantes, prêt à balancer une vanne à la con. D'ailleurs, il en balançait une :

— Eh, les mecs, c'est pas Rabouret qu'il faut m'appeler, mais Rembourré, vous trouvez pas ?

— Ouais, Louis, elle est bien bonne !

Bridur, quant à lui, ne dit rien. Je crois qu'il était déjà mentalement plongé

dans le matos que l'on emportait. Il étudiait les recherches qu'il allait faire et s'en régala à l'avance, le bougre !

Dès le lendemain après-midi, Justin se pointa dans le bureau de Louis, le divisionnaire. Le père Rabouret, je l'appelais toujours divisionnaire par habitude mais il avait été promu depuis pas mal de temps contrôleur général des services, ce dont il était, ma foi et à juste titre, assez fier. En réalité c'était un grade de fin de carrière, certes très honorifique et convenablement payé, mais peu prenant en dehors de quelques inspections de commissariats ou de directions locales et de la rédaction de rapports sur des questions d'organisation de la police ou d'affaires disciplinaires que Louis rédigeait en deux coups les gros, sachant parfaitement que sa production avait de fortes chances de faire l'objet d'un classement vertical, c'est à dire dans une poubelle ! Il créchait dans un magnifique bureau, grand, clair et bien meublé dans une annexe de la place Beauvau. En plus d'un superbe tapis crème et rouge, épais comme un portefeuille de notaire, il s'était payé lui-même une petite cave d'appartement habillée de bois sombre et superbement achalandée, avec essentiellement ses vins préférés, Condrieu, Côte Rôtie, Volnay, Morgon et Macon blanc. À peine Louis embrassé, le contrôleur général voulut nous faire goûter un Maury vintage qu'il servit généreusement dans des grands verres à dégustation, accompagné de chocolats noirs de chez Hermé. Putain, le Louis, il sait recevoir les amis ! Il nous fit installer dans un beau canapé de cuir blanc, se laissa tomber dans un fauteuil en face de nous et, son Maury à la main, attendit que le jeune Bridur voulût bien commencer à raconter ce qu'il avait trouvé dans le matos piqué chez feu Abribus. Justin, assez solennel et l'œil pétillant, commença sa tirade par quelques mots qui nous mirent en éveil.

— Messieurs, Abribus n'a pas menti ! Tout est dans les disques durs, c'est hallucinant !

— Tu veux dire que des caméras miniatures sont dans toutes les bagnoles et nous surveillent ?

— Oui, monsieur Rabouret et dans les bus, les trains, les camions, dans tout ce qui circule en France, partout et à chaque seconde !

— Il y a quoi dans l'ordinateur ?

— Des notes internes confidentielles de chez Decaux avec des tas

d'annexes de tous ordres, des comptes rendus, des statistiques, des documents dingues du ministère de l'intérieur et des services secrets, des papelards des constructeurs de bus et de bagnoles, de la SNCF et de la RATP...bref, je vous assure, des trucs déments qu'Abribus avait obtenu on ne sait comment et qu'il collait dans la machine en les classant par nature de document. C'est super chiadé, il faut voir ça ! Ce mec devait avoir le sentiment d'être au courant d'un truc colossal, d'un secret terrible et il accumulait les éléments de preuve en vue peut-être de tout révéler. En tous cas, il n'y a pas de trace d'informations données à des journalistes ou de choses comme ça.

— Pourtant on l'a menacé de mort et on l'a flingué dès qu'il est allé voir Albert !

Louis répondit cela sans même regarder Bridur, comme s'il se causait à lui-même. Il était très concentré et j'aimais ça. Ca me rassurait de le savoir à mes côtés, Big Louis, dans une histoire de cette importance, une histoire à dormir debout, qui filait le vertige, tellement énorme qu'elle en était incroyable, au sens premier du terme. La France n'était plus la démocratie dont la plupart des pays du monde vantaient les mérites et l'art de vivre, mais était devenue, mine de rien, une dictature, certes douce, dans laquelle les faits et gestes de la plupart des citoyens étaient épiés par les autorités de l'Etat. Un peu comme la Russie soviétique des belles années, quoi ! Ca n'est pas que dalle ça, nom de Dieu de nom de Dieu ! Il y a de quoi foutre un sacré bazar dans notre belle République ! Et filer un tracsir du diable à nous trois qui mettions les pognes là-dedans. Qu'est-ce qu'on allait faire de ce secret bien trop grand pour nous ? Ce que je voulais, c'était retrouver les fumiers qui avaient assaisonné mon client devant moi, parce que c'est mon boulot, parce que c'est mon honneur de détective. Mais le secret d'Etat, je suis pas trop preneur, vous comprenez ? Courageux l'Albert mais pas téméraire jusqu'à la dinguerie tout de même !

— Albert, tu n'es pas avec nous, mon grand, qu'est-ce qu'il y a ?

— Ca me troue le prose cette histoire, Louis, pour parler vulgairement. Putain, tu te rends compte de ce qu'on sait maintenant ? Qu'est-ce qu'on va faire, Louis, dis-moi ?

— On va retrouver les gus qui ont buté ton client, parce que ça, mon petit Albert, c'est notre travail et notre honneur, tu comprends ? Pour le reste, on

verra. Une chose à la fois, d'accord ?

— D'accord Louis, bien sûr, je pense exactement comme toi, mais tu parles d'une merde !

— C'est notre lot, la merde, tu le sais bien. Alors on va faire avec.

— On va faire avec, Louis, comme toujours. Mais je suis heureux qu'on soit ensemble sur ce coup ! Sans toi je laisserais tout quimper, je crois bien, les assassins et le secret. Tout le toutim pour avoir la paix, respirer un peu et oublier toute cette saloperie.

— Je suis là, Albert et je te promets qu'ensemble on va bien œuvrer. Je te le promets. Alors on ne baisse pas les bras et on se met au boulot. D'accord ?

— D'accord, Louis, c'est parti. Par quoi on commence, à ton avis ?

— Par le début, *natürlich*...et c'est quoi le début ? Dis-moi voir un peu, tiens, juste pour voir ?

— Louis, s'il te plait, on n'est pas à l'oral du concours de commissaire, ça va j'ai déjà donné !

— Te fâches pas, gamin, c'était pour rigoler. Dis-moi quand même, si tu veux bien, ce que c'est pour toi que le début de l'affaire.

— Le vrai début, c'est quand ils ont troué Abribus, devant moi. La bagnole, peut-être, c'est ça ! La grosse Mercédès noire aux vitres teintées. On va la chercher, il ne doit pas y en avoir des milliers à Paris, de gros quatre-quatre comme celui-là.

— Eh ben tu vois mon grand, quand tu veux, tu te débrouilles pas trop mal ! Je déconne, Albert, je déconne...mais c'est bien par là qu'il faut commencer, je crois, la bagnole, en effet, parce qu'elle n'est pas banale. On doit pouvoir la retrouver...et peut-être qu'alors on trouvera les mecs.

— Putain, j'y compte bien parce que ces fumiers, il me les faut !

— De toute façon, on n'a rien d'autre que cette bagnole ! On va donc faire avec, à l'ancienne.

— Elle est immatriculée 75 et j'ai cru voir un F dans le numéro, il m'a semblé.

Justin mit environ vingt-cinq secondes sur son portable pour faire la liste des gros quatre-quatre Mercédès noirs immatriculés à Paris. Un seul avait un F dans le numéro. Ca facilitait la tâche sérieusement. Pour une fois qu'on avait du bol !

La tire appartenait à un loueur de bagnoles des Batignoles que nous allâmes visiter dare-dare même s'il était déjà bien tard. C'était l'agence Nénesse, le spécialiste des Mercédès dont le patron, le sieur Nestor Ernest dit Totor avait une gueule de malfrat repent. Bien sûr, la tire avait été volée dans la nuit précédant l'assassinat d'Abribus, naturellement personne n'avait rien vu ni entendu, surtout pas Totor qui n'habite pas sur place mais crèche à la Mulette, évidemment il avait déposé plainte au commissariat dès le matin suivant et n'avait donc rien à se reprocher. Je ne savais pas trop pourquoi mais ce gus me déplaisait considérablement, trop sûr de lui peut-être, un brin narquois et surtout une gueule de con, l'œil torve et la lippe mince...vous voyez le genre ?

— Dis donc, enfoiré, t'as pas fini de te foutre de notre tronche ! Lui dis-je tout de go sur un ton relativement énervé.

— Pardon ? Vous pourriez être poli, tout de même, flic ou pas. Je suis un bon citoyen. Allez ouste, sortez d'ici. Je vous ai assez vus !

Louis me regarda avec à la fois un peu d'inquiétude et un petit sourire de défi.

— Tu nous a assez vus, tête de nœud et ben nous, tu vois, on t'a pas assez vu !

Je le chopai par le colbac, le soulevai de terre et lui balançai un coup de boule à l'ancienne sur le sommet du pif, qui lui éclata l'appendice. Le résiné pissa, le mec se tordit de douleur. J'en profitais, sous le regard goguenard de Big Louis, pour lui coller un crochet au bide qui le fit se baisser. Je le cueillis alors avec un coup de savate dans la gueule que Zidane himself n'aurait certes pas désavoué ! Totor, peu entraîné à ce genre d'épreuve, s'effondra comme une merde. Avec Louis on le chopra sous les ailes et on l'emmena vite fait dans une pièce vide derrière le bureau. Personne n'avait rien vu ni entendu. On l'assit, pantelant sur une chaise. La bassine d'eau froide que Louis lui colla sur son visage déformé le réveilla à moitié. Il souffrait dur et avait les adjas croyez-moi. Il faut dire que mon attaque avait été soudaine et violente, ce qui, dans une telle occurrence, est le secret de la réussite. Le mec a vite compris qu'il ne fallait pas rigoler et qu'on n'allait pas s'embarrasser avec des procédures et des conneries comme ça. Son regard

en disait long sur la trouille qu'on lui inspirait désormais. Je sortis mon flingue et le pointait sur sa tempe.

— Maintenant tu nous dis tout où je te bute. Allez magne-toi le cul, j'ai le doigt qui fatigue ! T'as compris mange-merde ?

— Vous devriez faire gaffe, monsieur Nénesse, vous savez, il va le faire. Je le connais bien !

Louis avait dit cela sur un ton très calme et résigné. Il était parfait Big Louis, comme toujours. Quel comédien ! Totor me regarda, total aux taquets.

— D'accord je vous dis tout. Merde, je m'en branle de ces deux jeunes connards. Deux jeunes mecs très bien mis, costards noirs et chemises blanches, style *big brothers*, vous voyez le genre. Ils m'ont filé un paquet d'oseille et menacé grave. Ils prenaient la caisse et je portais le pet en disant qu'elle avait été chouravée. Ni vu ni connu. C'était pas très risqué et j'avais pas le choix. Voilà, c'est tout.

— Quelles tronches ils avaient ces deux terreurs ?

— Un grand brun baraqué avec une gueule cabossée et un plus petit, l'air à peu près normal.

— Tu pourrais les reconnaître sur photos ?

— Le grand, je pense que oui parce qu'une tronche comme ça, on ne l'oublie pas. Une tignasse frisée, un peu afro, vous voyez et un pif de traviole, un peu comme Souchon, le chanteur, vous pigez le topo ?

Nous embarquâmes d'autor ce butor de Totor, jusqu'au burlingue de Louis où Justin pilota la recherche de portraits dans les fichiers de la PJ en faisant un tri à partir des déclarations de Nénesse. Il en sélectionna cinq et les présenta à Totor qui reconnut immédiatement le grand brun au nase tordu et à la chevelure afro. C'était un certain Ange Hélic, au nom peu prédestiné. Il avait, malgré son encore jeune âge, un beau palmarès et sortait de cinq ans de chtar à Marseille pour complicité d'attaque à main armée. Il avait encore progressé en participant activement à l'assassinat d'Abribus et il y avait toutes les chances pour qu'il soit devenu un gus dangereux. Son complice kif-kif, *natürlich* ! Si on retrouvait le grand, je pense qu'on retrouverait l'autre vite fait. Alors, sus à Ange Hélic ! Aux dernières nouvelles contenues dans la fiche de police, il créchait dans un hôtel de Pigalle. Classique dans un polar, certes, mais c'est là qu'il loge, qu'est-ce que vous voulez que j'y

fasse. Je ne vais tout de même pas de mettre à inventer des trucs qui n'existent pas ! C'est pas le genre de la maison !

En route pour *l'hôtel Bellepasse*, 69, rue des deux fions. Avec Louis, on entra dans ce superbe établissement qui a été doté d'un quart d'étoile par le ministère du tourisme – ce qui n'est pas rien lorsque l'on voit le hall d'accueil, petit, confiné, plein de toiles d'araignées pendant au plafond couleur chiasse et, sans vouloir être désagréable, puant assez nettement la pisserie – en faisant vachement gaffe. On avait enfilé nos gilets pare-balles noirs en kevlar, très légers, une invention d'un vieux pote à Louis, le dénommé Houduc-Hochon. Le gogol de la réception nous a dit qu'Hélic, reconnu sur une photo, habitait au 23. L'escadron, pourri complet, une marche sur deux nasebroque, produisant des craquements pas possibles, nous conduisit vaille que vaille au deuxième étage. La progression fut ralentie par Louis qui soufflait comme le mistral au pied du Vercors et dont le palpitant battait sévère la chamade. Putain, le gros il va falloir qu'il arrête un peu les cigarillos et qu'il perde trente kilos ! Il va nous faire repérer, merde ! L'étage est deux marches au-dessus !

— J'sais pas c'que j'ai, putain, je souffle comme un bœuf.

Et il s'arrêta pile, moi avec. Bien nous a pris parce qu'à la même seconde on nous envoya des bastos depuis l'étage supérieur et, bien sûr, on nous loucha, heureusement pour nous ! Le coup de fatigue de Louis nous avait probablement sauvé la vie. Comme quoi, des fois, le destin ne tient pas à grand-chose. Oh, voilà que je vous fais de la philosophie à deux balles. Je subodore que vous n'en n'avez rien à secouer...alors je reprends l'action.

— Louis, on lui fait le coup du Sofitel, tu es prêt ?

— C'est quand tu veux mon gamin !

Comme dans le Sofitel de Versailles où on avait mis fin, quelques mois auparavant, aux atroces exploits de Fred le Dingue, Big Louis déchargea son pétard sans discontinuer en direction d'où venaient les tirs, pendant que je faisais un superbe et silencieux roulé-boulé jusqu'au deuxième étage, plongeait dans le couloir et balançait illico la purée en direction de la porte semi-ouverte. Un cri horrible, un mec qui s'écroule derrière sa lourde et moi qui lui saute sur le râble en deux secondes et demi. C'est le grand con au pif de traviole de la photo, le sieur Hélic. Il clamse, ce tordu, *immédiatly*, en me regardant bêtement, du sang plein les pognes qui serrent sa poitrine. C'est

pas beau un mec qu'on vient de dessouder...mais merde il n'avait qu'à pas nous canarder comme ça. Si Louis ne s'était pas moitié étouffé dans l'escadrin, on serait canné tous les deux, plombés grave comme des lapins, bordel de Dieu ! Il n'empêche que j'avais horreur de buter les gens et que pendant quelques secondes je n'étais pas très fier de moi...et puis, bien sûr, je suis passé à autre chose.

Dans la piaule, on trouva l'adresse de son complice, qu'on alla cueillir dans la foulée. Il se mit rapidement à table, ce loquedu. Oui, c'est bien eux deux qui ont fumé Abribus. Pour savoir qui pilotait tout ce turbin, ce fut macache bono ! Le gus ne savait rien. Hélic aurait pu nous en apprendre un peu plus – c'était visiblement le chef des deux tueurs – mais là où il était maintenant, il ne pouvait guère nous être utile, cette enflure, cet inutile connard !

Le commissaire Laurent Outang et ses boys prirent le relais.

Laurent me passa un savon pour avoir poursuivi les tueurs sans l'informer mais plutôt gentiment, sa trouille de Louis, inspecteur général des services, l'empêchant d'en faire plus. Pour eux, il n'y avait pas de doute, c'était Glaviot le dirlo général de chez Decaux qui avait commandité le crime d'Abribus dès qu'il eut découvert qu'il était l'amant de sa femme. J'avais montré à Outang la menace de mort écrite qu'Abribus m'avait apportée et elle collait parfaitement « il faut tout arrêter, Abribus. Sinon c'est la mort ! ». On arrêta donc Glaviot, lequel dans un premier temps cracha sur les flics puis, de façon totalement inattendue, se mit à table, passa des aveux complets et reconnut avoir commandité l'assassinat de cette petite ordure d'Abribus, dont sa femme, cette salope, était très éprise. On le mit, *natürlich*, en tôle, en attendant le procès.

J'avais gardé copie de la menace de mort que reçut Abribus et la comparait à une note manuscrite écrite par Glaviot, qu'une pulpeuse secrétaire de chez Decaux m'avait procurée contre une invitation à dîner et un baiser derrière son burlingue. Evidemment ce n'était pas Glaviot qui avait écrit le papelard. Il n'avait pas fait buter Abribus et surtout pas pour avoir couché avec sa légitime. Je n'y comprenais plus que dalle, paumé complet, abasourdi grave. Pourquoi s'accuser du crime ? Sous quelle contrainte était-il ?

On en parla abondamment avec Big Louis et on conclut à l'amble qu'Abribus avait été butté pour le secret qu'il savait et que Glaviot avait été mis au supplice – on avait peut-être menacé sa famille ou quelque chose comme ça – pour s'accuser du crime. On ne saura jamais vraiment.

On retrouva le deuxième tueur pendu dans sa cellule et Glaviot fut poignardé sous la douche par un détenu considéré comme un dangereux psychopathe irresponsable. Enfin bref, toute l'affaire se termina en couille et fut classée définitivement par l'institution judiciaire.

Personne n'évoqua jamais le secret des caméras dans les bagnoles. Louis, le petit Justin et moi, on ferma nos gueules, on vérifia que nos voitures étaient clean, on ne prit plus jamais ni le métro, ni le train, ni le bus...et on oublia... on oublia...on oublia...

L'ENFER ETAIT DEJA LA... MAIS NI VU NI CONNU !

Peut-être qu'un jour dans ce pays, lorsque plein de gens seront un peu moins cons – utopie quand tu nous tiens ! – il y aura un vrai gouvernement avec de vrais ministres à qui nous pourrions parler de tout cela et contribuer à faire reculer la sourde et insidieuse dictature des micros-caméras...mais nous n'en sommes pas encore là, loin s'en faut.

Pour le moment, tous les cons – et tous les autres aussi malheureusement – et vous chers lecteurs et moi avec, nous sommes filmés en permanence dans les bagnoles, les camions, les trains, les cars...et sommes les vedettes malgré nous d'un feuilleton quotidien que seuls quelques initiés à l'esprit pourri regardent avec délectation. C'est de la télé-réalité pour eux ... mais plus que réaliste pour les citoyens !

C'est la France, c'est la belle nation des droits de l'homme, la sainte patrie de la liberté et de la démocratie, le pays du béret et de la baguette, le fief du roquefort, du foie gras et de José Bové, le terroir du camembert normand, du beurre demi-sel, des cuisses de grenouilles...et des sympathiques, honnêtes et très catholiques familles Fillon et Le Pen.

Bref, c'est chez nous...c'est chez vous...c'est chez moi, souvent on pense que ça fait un petit peu chier d'y vivre...parfois même vraiment bien chier...même si, il faut l'admettre, il y a encore de bien pires endroits de par le vaste monde...de sacrément pires !

Il y en a même beaucoup de ces endroits à la noix...cent fois pire que chez nous...Alep, Mossoul, Raqqa, Bagdad, Moscou, Ankara, Caracas...et d'autres, mais ça c'est une autre histoire...

*

La sonnerie aigre du réveil matin me fit sursauter dans mon plumard. Je me mis sur un coude pour me réveiller tranquillo. J'avais la bouche pâteuse et la tronche embrumée. Lisdinia dormait paisiblement, son joli visage à moitié recouvert par ses cheveux noirs, une jambe fuselée dépassant de dessous le drap rose. Putain, quelle beauté ma douce...ces lèvres, ce grain de peau, cette odeur ! Je posai tout doucement un baiser sur la cuisse chaude et me levai. J'avais rêvé des trucs bizarres qui étaient advenus à un mec appelé Abribus – quel nom à la con ! – qui s'était fait buter à côté de moi parce qu'il avait découvert un affreux secret ! Une histoire à la mords- moi-le nœud qui foutait la trouille. Dieu merci ce n'était qu'un cauchemar. Le Côte Rôtie et l'Ermitage de chez Ernestine hier soir, peut-être. Il faut dire qu'on avait éclusé sec avec Big Louis !

La France n'est certes pas le paradis que l'on décrit parfois, bien loin s'en faut, mais de là à ce que nous soyons tous espionnés, épiés, surveillés, comme dans l'ex URSS de Brejnev ou la Russie de Poutine, il ne faut quand même pas pousser la grand'mère dans les orties, merde !

Nonobstant, le bigophone se mit à carillonner et le répondeur se déclencha automatiquement après trois sonneries. J'entendis alors une voix d'homme hésitante et qui paraissait apeurée.

— Monsieur Duranton, je m'appelle Adrien Decaux et je travaille dans la boîte du même nom. Je suis menacé de mort. J'ai besoin de vous. Je voudrais venir vous voir d'urgence. J'ai des choses graves à vous révéler. Merci de me rappeler.

Putain, mais c'est pas vrai ! Je ne vais peut-être pas le rappeler tout de suite cet olibrius. Decaux ou Abribus, c'est quasiment du pareil au même et ça ne sent pas bon ! Nom d'un chien, on dirait le début de mon cauchemar. Je vire louf ou quoi ?

Je suis illico et sans aucun complexe allé me recoucher en baillant,

comme si je n'avais rien entendu. Chaque chose en son temps. Lisdinia, ma douce, était à demi éveillée et me regardait. Elle m'attendait, alanguie, le regard suggestif. Dès que je la vois comme ça, je chope grave le gourdin. Je me suis glissé avec délectation dans le plumard, prêt à en découdre avec mon indienne adorée. Le paradis, quoi !

Tout le reste, je puis vous le jurer, n'avait plus aucune espèce d'importance et tous les Abribus et les Decaux de la terre pouvaient bien aller se faire voir chez nos amis les Grecs !

Ce qu'ils firent d'ailleurs, sans demander leur reste !

L'ENFER ATTENDRA

LE MALIN ET LA FAUCHEUSE

Seul dans le wagon triste aux banquettes crevées
Je vois courir les rats sur le ballast noir
Le train de nuit s'essouffle à gravir la montée
Qui conduit au néant là où est mon devoir

Pour l'enfer on descend dans trois arrêts d'ici
Le démon nous attend hirsute la bave aux lèvres

Le désert est horrible on en reste saisis
Le Bourbonnais est loin les rives de la Besbre
Fallet les pieds dans l'eau une Gauloise à la bouche
Une canne à la main le moulinet ouvert
Les yeux rivés dans l'eau en attendant la touche
De la fario superbe aux points rouges et verts

Il n'est plus là René bouffé par la vermine
Le beaujolais nouveau Le braconnier de dieu
Et la belle Cerise orphelins orpheline
La soupe aux choux est aigre et Ratinier est vieux

J'ai ces pensées en tête en ce sombre moment
Je songe aux jolis jours oiseaux dans tamaris
Le soleil dans la chambre luit sur le paravent
Arbres verts fleurs des champs mousse humide paradis
Tout me monte au cerveau au cœur et à la bouche
Les chansons de Manset de Trenet de Souchon
Les beaux livres d'Hugo de Proust de Destouches
Et les petits bonheurs cachés dans la maison

Tout fout toujours le camp il nous reste les yeux
Pour pleurer notre saoul et écouter Brassens
Nous affaler vaincus crevards miséreux
Nous vautrer dans la boue et crever en silence

La mort noire me regarde grande faux à la main
Grotesque ridicule et laide comme un pou
Tu ne me fais pas peur on se verra demain
Maintenant j'ai à faire je me rends dans ce trou
Perdu derrière les monts écrasés de soleil
Le malin m'y attend en croyant qu'il sait tout
Mais pauvre demeuré à ces fous tout pareil
Que sait— il de moi que sait— il de nous
Il n'a que le malheur à offrir aux humains
La haine la guerre les deuils le chagrin la souffrance
La bouche emplie de bave et du sang sur les mains

Ah comme on en a marre on attend l'échéance
Nous les minoritaires les pauvres les sans grade
Malheureux misérables qui n'avons que nos cœurs
Pantelants grand ouverts offerts sans mascarade
Pour annoncer aux cons hébétés de stupeur
Les temps nouveaux qui viennent et le tunnel blanc
La brise parfumée de jasmin du lait frais
Un enfant qui sourit et s'assied sur un banc
Des femmes envoilées à qui on fout la paix
Des gris des noirs des jaunes des roses et des bleus
Qui se voient sans se voir s'aiment ou ne s'aiment pas
Se supportent s'acceptent tolérants valeureux
Fais pour le mieux voisin ce que tu fais me va
Je fais ce que je peux aussi de mon côté
On pourra vivre ensemble paisibles calmes sereins

Je le crie au démon il va se rhabiller
On ne le connaît plus il n'a pas l'air malin

Mort où es— tu donc je t'attends au défi

Le diable tu l'as vu a perdu sa superbe
Tout seul dans son coin et sur terre plus un cri
Pas un humain en guerre plus de propos acerbes

Te voilà bien naïf et toujours les gens meurent
Maitresse du jeu j'étais maitresse du jeu je reste
Je me fous du comment et je me fous de l'heure
Morts tous je vous veux du crabe de la peste
Sur la route ou ailleurs de tout ça peu me chaut
Jeunes vieux gris noirs jaunes bleus grands petits beaux laids
Tous vous viendrez à moi parce que c'est votre lot
Pauvres humains débiles pauvres gueux pauvres niais

La paix peut— être sur terre mais la mort est au bout

Le néant des ténèbres ah le bel avenir
Eglises et charlatans imams et marabouts
Mentent dès l'origine édulcorant le pire
Le paradis le ciel les vierges l'éternité
Pour gogos ils vous tiennent esprits faibles âmes veules
Il n'y a rien après pieds outre vous passez
Le néant vous absorbe asticots plein la gueule
Moi seule je continue épouvantable immonde
Moi mort suis éternelle au— delà l'univers
Au-delà du néant jusqu'à la fin des mondes
Galaxies en fusion explosion de la terre
Demain n'est pas la veille à moins que quelque fou
Que vous avez élu ou laissé vous guider
Echappant au contrôle devenant loup— garou
Sur le bouton appuie et fasse tout sauter

Le démon n'est plus là mais l'âme humaine veille
Le bonheur on s'en fout pareil de la paix
On préfère s'étriper pouvoir haine et oseille

Et souffrir détester mais pourquoi on ne sait
Pourriture au départ avec gênes viciés
La condition humaine tout ça s'appellerait
Nous voilà renseignés nous voilà soulagés
Donc on ne peut rien faire puisque tout est inscrit
Donc figés à jamais nous serions condamnés
Mains liées et cœur sec et le mal à l'esprit
Pour la plus grande part immense majorité
De nos frères de nos sœurs ici— bas on s'en fout
Des gentils des sensibles des généreux honnêtes
Qu'ils aillent se faire voir ailleurs ces pauvres fous
Pas de place pour eux humiliations défaites
Seront leur lot commun en toutes occasions
Il faut faire triompher cons veules et salauds
Tellement plus conforme à notre situation
Originelle d'homme n'en déplaie à Rousseau

Pas de dieu pas de diable et pas d'éternité
Pas de ciel d'au-delà d'enfer de paradis
Les religions ne sont que rêves et billevesées
Que reste— t— il alors il nous reste la vie

Rendez— vous en enfer donc cela ne se peut
Cela n'existe pas et ne sera jamais
Je retourne chez moi me reposer un peu
Et respirer en un éternel mois de mai

La brise chargée d'embruns frissonna sur ma joue
L'oiseau lyre était là je triomphais de tout

LE NOYE DES ETIAUX

Tu ne peux à la fois prendre soin de ton âme et des choses extérieures.

Épictète. *Les entretiens*. IV, 10

CHAPITRE PREMIER

J'aime pêcher le brochet en hiver à l'étang des Etiaux. La Sologne est belle autour de Noël, dépouillée, sauvage, glacée. Les étangs sont nus. La différence avec l'automne, coloré, vivant, roux, ocre, est saisissante. J'aime les deux mais pour la pêche du brochet, depuis toujours, je préfère décembre. En hiver, la pêche prend un peu valeur d'aventure, avec le froid qui engourdit les mains et rend les gestes difficiles, avec la solitude du bord de l'eau et des bois alentours, avec le silence, total, que même les oiseaux n'osent enfreindre.

Je pratique la pêche dite « au vif », c'est-à-dire avec un petit poisson accroché vivant à un gros hameçon et qui sert d'appât pour le brochet, poisson carnassier s'il en est. La ligne est lestée avec un bouchon flotteur équilibré au ras de l'eau par un plomb de 8 ou 10 grammes. On lance prestement, le plus loin possible, l'ensemble avec une longue canne à anneaux qui permet à un fil de nylon de se dérouler du moulinet. On pose la canne sur des supports adéquats enfoncés dans le sol, en la mettant bien parallèle à l'eau. Puis, on surveille le bouchon qui danse sur l'étang, en espérant qu'un brochet affamé ou énervé par les circonvolutions du vif, veuille bien mordre. L'attente peut durer des heures, des journées entières. De temps à autre il faut vérifier si le vif est toujours bien vivant, le brochet dédaignant les proies mortes. Alors on ramène la ligne, on accroche un nouveau poisson appât et on relance. À l'étang des Etiaux, je mets deux lignes à l'eau en même temps, de façon à multiplier les chances : la première tout à droite de mon poste de pêche, près de la rive, au ras des arbres, là où il y a un trou d'eau propice à la présence d'un beau brochet ; la deuxième droit devant, loin, au milieu de l'étang, là où il y a le plus de fond et où le vent fait des vaguelettes sur l'onde. Et j'attends tranquillement en fumant des cigarettes. J'apporte toujours un livre et des journaux mais il est bien rare que je les ouvre. Je préfère regarder la nature, l'étang, les grands arbres dénudés qui se mirent, les immenses roseaux qui bougent au vent, les plantes aquatiques qui ondulent, un impressionnant vol d'étourneaux, un héron cendré au long cou qui vient se poser en atterrissant comme un avion de chasse, des canards souchets sympathiques qui s'ébattent en jacassant.

CHAPITRE DEUXIEME

Ce jour— là, il faisait très froid. Il avait neigé pendant plusieurs jours et tout était blanc, d'un blanc presque aveuglant. L'étang était magnifique sous le pâle soleil qui tentait de percer les épais nuages. Les gardons eschés au bout des lignes faisaient danser les bouchons de balsa peints de rouge et de blanc dans les vaguelettes. Je fumais une Marlboro, tranquillement assis, les mains dans les poches de mon gros blouson matelassé, cache-nez autour du cou, un bonnet de laine enfoncé jusqu'aux oreilles.

Je n'avais pas eu de touche depuis le matin. Il était dix heures environ. J'avais cassé une petite croûte avec une grosse tartine de rillettes d'oie et un petit fromage de chèvre bien sec, le tout accompagné d'un Pouilly Fumé de chez Marcel Langoux, mélange subtil de saveurs pierreuses et fruitées.

Je décidai de ramener la ligne du fond, dont le vif ne bougeait visiblement plus beaucoup. Je sortis la grande canne à anneaux des supports et la pris en mains. Je tournai la manette du moulinet d'un coup sec pour rabattre la petite hampe sur le tambour, puis, canne haute, je ramenai la ligne en tournant lentement. À quelques mètres de la rive, l'hameçon accrocha quelque chose. Je pensai d'abord à une algue mais il me sembla immédiatement que c'était un obstacle nettement plus lourd, plus immobile, comme un tronc d'arbre. Hors, je connaissais l'étang comme ma poche et je savais qu'à cet endroit il n'y avait pas de tronc d'arbre. Je tirai avec précaution pour ne pas casser mon fil. Ca vint tout doucement. Je continuai en douceur. C'était très lourd mais ça venait, lentement. Encore cinq mètres puis quatre puis trois...et je vis apparaître à la surface un dos de corps humain. Mon hameçon l'avait accroché par une épaule.

Je fus effaré. C'était horrible. Un cadavre dans mon étang !

Mais je ne me démontai pas. Après tout j'en avais vu d'autres. J'étais à la retraite depuis plus d'un an. J'avais fini ma vie active comme Contrôleur général au ministère de l'Intérieur après une longue carrière de commissaire de police, dont plusieurs années à la brigade criminelle, « la crime », quai des Orfèvres à Paris, le saint des saints. Alors vous pensez si j'en avais vu des cadavres de toutes sortes, de tous acabits, de tous sexes, de toutes couleurs, de tous âges, des tués par balle, des assommés, des empoisonnés,

des noyés, des mutilés, des découpés en morceaux. Là, c'était un homme noyé. Un de plus, c'était tout.

Lorsqu'il fut près de la rive, l'ayant lentement ramené, canne ployée, fil tendu à l'extrême, comme je l'aurais fait avec un très gros brochet épuisé par la lutte, je posai mon matériel et empoignai le noyé à pleines mains pour le hisser sur la berge. Il était lourd, les habits gorgés d'eau. Je le retournai avec précaution, pour voir son visage. Le mort, désormais gisant sur le dos, avait les yeux ouverts et me regardait. Et là, subitement, je fus pétrifié, abasourdi, sidéré.

Parce que LE MORT C'ETAIT MOI !

Même visage, mêmes cheveux gris, mêmes yeux verts, même corpulence, petite, plutôt replète. Putain, exactement moi ! Je ne suis pas fou. Je me connais tout de même depuis le temps ! Le cadavre était revêtu d'un gros blouson d'hiver marron foncé, un peu comme celui que je portais, un pantalon de velours vert foncé, comparable au mien et avait aux pieds des bottes de pêche vertes de la même marque que les miennes. Les mains gantées, je fouillai le mort, à la recherche d'un portefeuille, de papiers d'identité, de quelque chose. Je fis chou blanc, à l'exception d'un beau briquet laqué noir que je m'empressai, sans réfléchir, de mettre dans ma poche.

J'étais complètement perdu dans mes pensées, ne comprenant rien à la situation : je savais bien que je n'étais pas mort puisque j'agissais sur le bord de cet étang, bien vivant, en possession de tous mes moyens. Mais le cadavre pourtant, c'était bien moi ! Alors ?

Alors, c'était peut-être un sosie, un clone, quelqu'un qui me ressemblait, tout simplement. Il paraît que nous avons tous un sosie de par le monde. D'accord. Admettons. Mais que fait— il là, dans MON étang des Etiaux et mort, en plus ? Ce ne peut pas être le hasard ! Alors c'est quoi ?

Je n'en savais, bien sûr, strictement rien et n'avais pas le moindre début du début d'une réponse, agenouillé à côté de mon clone mort dégoulinant d'eau. Je regardai à nouveau son visage et vis bien distinctement qu'il était tuméfié en plusieurs endroits. La peau avait un peu gonflé après le séjour dans l'étang, faisant presque disparaître les taches bleues mais j'avais

l'expérience de ce genre de choses. Sur le nez et au niveau du front et d'une pommette, je distinguai parfaitement la marque de coups. Ca me faisait penser au cadavre de Robert Boulin, l'ancien ministre, retrouvé noyé, il y a quarante ans, dans un étang près de Rambouillet, avec des tuméfactions sur le visage. De la même manière, mon cadavre ne pouvait s'être fait ça lui-même s'il s'était volontairement noyé, compte tenu de la configuration des lieux. On l'avait donc probablement assassiné. Comme Boulin d'ailleurs, exécuté par des nervis du SAC, sur l'ordre de Foccard et de Pasqua, c'est désormais un secret de polichinelle !

Moi je ne savais pas qui avait frappé puis noyé mon cadavre. Je ne savais pas pourquoi on l'avait fait. Je ne connaissais même pas l'identité du noyé...mais je savais que là, devant moi, il était irrémédiablement mort, qu'il sortait d'un séjour dans l'étang...et qu'il me ressemblait de façon vertigineuse ! J'en avais quasiment la nausée. Je m'assis, hagard, sur mon siège de pêche et allumai une Marlboro. Je n'arrivai pas à détacher mon regard du cadavre, l'esprit traversé par toutes sortes de pensées. Je ne parvenais pas à agir de la seule façon logique qui aurait dû me conduire à appeler les gendarmes et à les attendre, ici, au bord de l'étang. Il me suffisait de prendre mon portable et de faire le numéro. Ca aurait pris quoi, trois secondes et tout aurait été réglé.

Mais, curieusement, je ne bougeai pas, allumant une autre cigarette, le cerveau de plus en plus en ébullition. Ce cadavre qui me ressemblait, qui était un autre moi, me mettait au supplice. J'étais dans une sorte d'état de sidération. Je me servis un plein verre de Pouilly- fumé et le bus par petites gorgées puis un second, ras bord, avalé d'un trait. Le vin semblait m'avoir un peu calmé. Je fermai les yeux, en pleine méditation, dans le silence de l'étang.

Pourquoi décidai-je alors brusquement de la seule chose que je n'aurai pas dû faire ? Que se passa-t-il dans ma tête embrumée ?

Une force étrange et inconnue me conduisit à prendre mon portefeuille dans ma sacoche et, après avoir retiré l'argent liquide, à le glisser dans une poche du blouson du noyé...puis à pousser avec le talon de ma canne à

pêche le cadavre dans l'eau jusqu'à ce qu'il flottât à plusieurs mètres de la rive...à laisser mes affaires au bord de l'étang, sacoche, portable, matériel de pêche, voiture...et à m'enfuir comme un voleur à travers bois, droit devant moi, sans me retourner.

Je n'avais plus d'identité puisque je l'avais donnée au mort de l'étang.

Je n'étais plus personne !

J'étais seul dans la nature, sans nom, sans adresse, sans rien. Je n'avais plus de contrainte, plus de comptes à rendre, plus de gens à ménager ou à subir, plus d'impôts et de factures à payer, plus rien. J'étais libre. J'étais dépouillé. J'étais désormais dans le dénuement le plus total. Je pensai, un petit sourire aux lèvres, tout en accélérant le pas dans le sous-bois, à Saint François d'Assise, pour lequel, quoique depuis l'enfance agnostique et même bouffeur de curés, j'avais toujours eu beaucoup d'admiration.

CHAPITRE TROISIEME

Le premier soir fut peut-être le meilleur de ma vie, tellement j'étais heureux d'être libéré de tout. Je volais au-dessus des choses et au-dessus des gens, au-dessus de moi-même, du nouveau moi-même qui, par bonheur, n'avait ni nom ni adresse, SDF à tous points de vue. C'était tout à fait étrange pour un ancien policier de haut rang qui avait toute sa vie défendu l'ordre républicain et lutté, au nom de la citoyenneté, contre toutes les formes d'opacité et de clandestinité, en particulier s'agissant de l'identité des gens. J'étais devenu un clandestin, sans papiers, sans existence officielle, exactement comme plein de pauvres bougres dans notre pays, fuyant la guerre, la famine ou la dictature. J'avais pourtant de gros avantages sur eux : je savais parler couramment la langue du pays et on ne pouvait pas physiquement me repérer compte tenu de mon aspect parfaitement occidental, si je puis dire, peau blanche et yeux verts.

Cette étrangeté, paradoxalement, me plaisait, me faisait jubiler même. Moi qui avais toujours été un bon citoyen, un bon contribuable, un bon fonctionnaire, j'étais devenu en une seconde une sorte de paria, un individu en marge de la société et, d'une certaine manière, ça m'excitait. À plus de soixante ans, je repartais de plus bas que zéro. De par les hasards de la vie, je n'avais plus de famille depuis longtemps mis à part deux tantes avec lesquelles je n'avais pas de relations depuis plus de trente ans. J'avais été marié autrefois mais, à cause du crabe, j'étais veuf depuis plus de dix ans et n'avais gardé aucun lien avec la famille de feu mon épouse, des bobos parisiens un peu bizarres, très libertaires et qui détestaient les flics.

Lionel Martinand – mon ancien nom – était mort noyé au bord de son étang.

Je n'étais plus lui.

J'étais moi !

Avec les 340 euros que j'avais récupérés dans mon portefeuille, je m'étais acheté, en solde dans une grande surface, des chaussures de marche et j'avais jeté discrètement mes bottes de pêche, pourtant presque neuves, dans une poubelle. J'avais acheté également un sac à dos dans lequel j'avais mis du papier-toilette, des kleenex, une lampe torche, un couteau suisse, du

savon, un rasoir à main et des lames, des ciseaux, des feuilles de papier et des stylos-bille.

Le soir, j'avais mangé et dormi dans un petit hôtel pas cher en bord de route. Je m'aperçus que personne ne me demandais qui j'étais dès lors que je me comportais normalement et payais ce que je devais.

Le lendemain après le petit déjeuner, je partis sur la route, sans but précis, juste pour marcher, pour avancer, voir du pays. Après avoir fait mes comptes, je compris qu'au rythme actuel, dans deux ou trois jours, je serai complètement à sec et cela me fit un peu de soucis. Mais pas suffisamment pour m'empêcher d'être heureux de vivre et de marcher librement, sourire aux lèvres, sur une petite route éclairée d'un soleil pâle me conduisant vers le village voisin.

En buvant un petit noir au comptoir d'un café situé au centre du village, je pus lire le journal local qui trainait sur une table. Quelques lignes étaient consacrées à la mort par noyade de Lionel Martinand, ancien grand policier qui s'était retiré en Sologne après son départ en retraite, fonctionnaire de grande valeur, Légion d'honneur, Ordre du mérite et tout le saint — Frusquin, homme estimé de tous, unanimement apprécié. J'avais bien aimé lire ma petite nécrologie. J'en fus même un peu ému, une larme me venant à l'œil, comme si j'avais moi-même vraiment disparu. Comme si je me plaignais moi-même, comme si je me regrettais. Ce n'est pas évident le dédoublement de personnalité !

CHAPITRE QUATRIEME

Au bout de quelques jours, bien sûr, je n'avais plus un sou en poche. C'est dingue comme tout coûte cher, le moindre aliment même de base, le moindre paquet de clopes, même pas américaines. On ne se rend pas bien compte quand on gagne sa vie, même modestement. Il y a des rentrées d'argent, certes insuffisantes, mais régulières même pour un smicard ou quelqu'un qui touche le RSA. Mais pour un SDF comme je l'étais désormais, il n'y avait rien, strictement rien. Alors forcément c'était très dur, surtout à mon âge, d'autant plus que j'avais auparavant toujours bien gagné ma vie et que ma retraite était plutôt confortable, comme on dit un peu bêtement, comparativement à celle de la plupart des retraités. Je tombais donc de haut, en quelque sorte.

J'ai essayé de gagner un peu se sous en travaillant mais je ne savais pas faire grand-chose de mes dix doigts. Je me suis proposé pour du jardinage, chez des particuliers, mais, en hiver, il n'y a rien de spécial à faire, à part du bûcheronnage. Et je n'étais pas tellement doué pour ce genre d'activité demandant de la force physique et de la technique. J'ai pu gagner trente euros en nettoyant un petit sous-bois chez un couple de gens âgés dont j'ai bien vu qu'ils me prenaient en pitié. J'ai gagné quelques euros en faisant les courses pour une dame impotente. J'ai aidé à un déménagement, ce qui m'a permis de manger trois ou quatre jours. Mais tout ça ne fut guère brillant. Pour trouver du boulot, je devais aller sonner chez les gens et ce n'est pas évident du tout d'aller en quelque sorte se vendre. Il faut voir comme j'étais reçu la plupart du temps. Crainte, peur, circonspection, dégoût ou pitié, voilà ce qu'inspirait un homme de mon âge et de ma condition. C'était, de toute façon, humiliant. J'avais honte pour eux, mais aussi pour moi.

J'étais de plus en plus dans la misère. Je dormais où je pouvais, dans la salle d'attente d'une gare, dans le couloir d'un immeuble, sous un porche. Mais la nuit les gens ferment les portes. Alors, parfois, pour être sûr de trouver un endroit où me reposer, je dormais où je pouvais une partie de la journée et je déambulais la nuit. La nuit, partout, on a la paix mais on est seul, tout seul la plupart du temps.

Ne trouvant pas suffisamment de travail pour subsister, comme tous mes

collègues de misère, je me mis à faire la manche et me transformais ainsi, malgré que j'en eusse, en mendiant. Il y eut un glissement progressif vers la clochardisation. Au début, on se tient propre, au maximum, question de dignité : on se douche, on se rase, on se lave les dents, chaque jour, on se coupe les cheveux, on nettoie son linge. Puis on s'aperçoit que, propre ou pas, ça ne change pas grand-chose dans le regard des gens. Alors on baisse un peu la garde et on fait moins attention à son apparence. Surtout qu'il faut avoir l'air misérable pour attendrir les passants en faisant la manche. Alors on justifie le fait de se laisser de plus en plus aller. On ne se lave plus trop souvent, on ne se rase pas, on laisse les cheveux tomber dans le cou, on met du linge de plus en plus approximatif et, de proche en proche, un peu plus chaque jour, on devient un clochard et on ressemble à ce que l'on est devenu : un pauvre hère, barbu, hirsute, qui pue la crasse, qui fume les mégots ramassés au sol, qui fait les poubelles et qui prend l'habitude de tendre la main à tous les gens qu'il croise.

J'étais ainsi devenu, en quelques mois, un clodo, un trimard, un « trimji », un mendigot. Je m'y étais peu ou prou habitué. Je savais désormais à peine qui j'étais vraiment. Je n'avais plus de nom. On m'appelait Archimède parce qu'un jour, en faisant le pitre avec des confrères en trimardise, je m'étais comparé à Jean Gabin dans le film *Archimède le clochard*.

J'avais cru, au début de ma cavale, que j'étais devenu un homme libre parce que j'avais rompu avec mon passé et coupé toutes mes attaches avec une société que je trouvais de plus en plus oppressante et sans grand intérêt. Comme retraité dans mon village de Sologne, je n'avais, volontairement, que très peu de contact avec les gens, même mes voisins. Je m'étais isolé de façon parfaitement lucide, considérant que le commerce avec les autres, pauvres humains si imparfaits, était devenu médiocre voire trivial.

Désormais, c'était mon statut de SDF crade et impécunieux qui m'isolait des autres. Les gens fuyaient le pauvre bougre que j'étais devenu, une sorte de déchet humain que l'on laisse à distance, que d'une certaine manière l'on nie parce qu'il inspire de la pitié, ce joli sentiment qui n'est plus du tout à la mode et qui fait honte, et aussi parce qu'il inspire de la répulsion et fait même peur.

Et puis, entre gens de la cloche, entre laissés pour compte, entre miséreux, entre crève-la-faim, contrairement à ce que l'on pourrait croire, il n'y a pas

de solidarité, pas d'amitié, pas de fraternité, pas d'entraide. C'est même souvent l'inverse qui prévaut, la jalousie, la haine, la violence. Pour fuir ça, n'ayant plus aucune illusion sur la nature humaine, étant devenu totalement et définitivement célibataire, j'étais devenu un clochard solitaire.

Bref, j'étais encore plus mal dans ma peau de SDF prétendument libre mais désespérément seul et inutile que dans celle du brave retraité misanthrope que j'étais devenu naguère.

CHAPITRE CINQUIEME

Six mois avaient passé depuis l'épisode de l'étang des Etiaux. Nous étions en juin lorsque je décidai de faire la route jusqu'à Cerdon-du-Loiret, le village où j'avais ma maison et mon étang. Je n'avais pas pu oublier vraiment le passé d'autant que la vie de clochard était terriblement décevante et qu'il fallait payer la liberté au prix fort, celui de l'humiliation.

La maison, rue des Epis, avait l'air intact, vu de l'extérieur. Les volets, ouverts lorsque j'étais parti à la pêche, avaient été fermés. Je n'avais pas d'héritier et je me demandais qui avait pu s'en occuper. La mairie probablement, à qui elle reviendrait après les délais légaux. Elle pourrait peut-être y installer des réfugiés de Syrie, d'Irak ou d'ailleurs qui furent les horreurs de la guerre. Mais j'avais remarqué que les solognots, en majorité, n'étaient pas des gens très ouverts. Il suffisait de regarder les résultats des élections pour voir à qui on avait à faire. Et d'avoir entendu les réactions très négatives, malveillantes et apeurées, de tous les soi-disant braves gens lorsque le Préfet annonça, il y a quelques semaines, l'installation de 76 migrants dans un grand bâtiment désaffecté situé à plusieurs kilomètres du village.

Le jardin, en revanche, était à l'état d'abandon, herbes hautes et folles sur des pelouses jaunies par le soleil, haies pas du tout entretenues, pas de fleurs dans les bacs. Ne voyant personne alentour, je sautai par-dessus le petit portail de bois et gagnai l'arrière de la maison. Les arbres étaient partout magnifiques, jusqu'au petit bois éclatant de verdure. Sinon, partout, l'herbe, manquant cruellement d'eau, était courte et jaune comme un paillason. De mon temps, l'arrosage automatique en basse pression permettait, même aux périodes les plus chaudes, d'avoir des pelouses vertes, des fleurs éclatantes et des arbustes magnifiques. Là, tout était rabougri, triste, désolant et cela me fit monter les larmes aux yeux.

Je passai par-dessus la barrière, derrière le jeu de boules qui n'avait, lui, pas trop souffert du temps et filai rejoindre l'étang des Etiaux distant de quelques centaines de mètres. Rien n'avait vraiment changé. Bien sûr, les herbes des rives n'avaient pas été taillées depuis six mois mais l'ensemble

était beau, les grands arbres se mirant dans l'eau verte. Des canards faisaient la course sur l'eau et s'amusaient en cancanant, en jacassant à l'envi. Un héron cendré chassait des petits poissons, une patte en l'air, immobile comme une statue. Les gardons, en banc serré, faisaient des ronds dans l'eau en remontant gober à la surface. Un brochet se lança sur eux avec avidité en créant un bruyant remous au milieu des eaux calmes.

Je m'assis dans l'herbe, ravi et ému par ce spectacle merveilleux de simplicité. Je songeai à la dernière fois où j'étais là, à peu près à la même place, regardant le cadavre du noyé. Je me disais que j'avais probablement fait une grosse connerie en me faisant passer pour lui. Pourquoi ai— je agi comme je l'ai fait, si promptement, si légèrement ? Pourquoi me suis— je alors laissé conduire par une impulsion que je pensais irrésistible et surtout salvatrice ? Je ne savais toujours pas. Mais je savais qu'on ne pouvait pas revenir en arrière et qu'il fallait assumer le présent.

Et si j'allais tout expliquer aux gendarmes ? Leur parler de mon geste intempestif que je regrette aujourd'hui. Ils comprendraient, forcément ils comprendraient. Je redeviendrais Lionel Martinand et je reprendrais ma vie d'avant, mon existence d'autrefois, avec plaisir et soulagement, compte tenu de ce que j'ai vécu depuis plusieurs mois.

Mais l'ancien flic que j'étais faisait entendre sa petite voix, bien nette à l'intérieur de la tête : attention Lionel, on se demandera alors qui était le noyé et comment il s'était retrouvé là. On fera peut-être une autopsie du corps et on verra les tuméfactions du visage et on dira probablement que c'est toi l'assassin, que ça ne peut être que toi, Lionel. Que pourrais— je répondre ? Comment pourrais-je expliquer ma fuite ? Aie, j'étais coincé, complètement coincé.

Je pourrais au moins essayer de savoir qui était le noyé, de telle manière à récupérer son identité, même six mois après. Je n'avais pas vu dans les journaux de rebondissements dans cette affaire. Lionel Martinand s'était noyé dans l'étang à la suite d'un malaise, point à la ligne. Donc pas de danger, du moins en apparence. Le problème c'est que je ne savais rien du noyé et n'avais donc pas le moindre début de début de piste. Il n'avait pas de papiers sur lui lorsque je l'ai trouvé, aucun signe d'aucune sorte. On avait

même enlevé, je m'en souvenais bien, les étiquettes de ses habits. Il avait donc été tué, le noyé anonyme, par un professionnel scrupuleux. Scrupuleux, scrupuleux...oui d'accord...bien sûr...mais quelque chose me tarabustait...je n'avais rien trouvé sur le mort...je n'avais rien trouvé...c'est là que ça n'allait pas...mon cerveau turbinait...mais si...j'avais trouvé quelque chose sur le noyé...maintenant que j'y pensais, intensément, le cœur battant, les mains moites...bon sang mais c'est bien sûr ! Le briquet ! Nom d'un chien, mais oui, j'avais trouvé le briquet laqué noir dans une poche intérieure du blouson et je l'avais gardé, sans me poser de question. Et depuis six mois, sans même y penser, j'allumais mes clopes avec ce briquet et, naturellement, me l'étant totalement approprié il était devenu comme invisible à mes yeux.

Je sortis le fameux briquet de ma poche et le regardai comme si je venais de le voir pour la première fois. C'était un magnifique briquet Dumont, laqué noir, avec la petite mollette pour allumer et deux fines bandes sur le côté de couleur or. Tout le monde, sur le trimard, voulait me le piquer mon Dumont tellement il était beau et performant, d'une merveilleuse précision. Il devait valoir cher, des centaines d'euros à n'en pas douter.

Il me revint alors à l'esprit que, signe de grande classe, chaque briquet Dumont est numéroté. Je retournai le mien et vis, en écriture minuscule, un numéro que je parvins à déchiffrer en enlevant mes lunettes de myope et en ayant les yeux à dix centimètres du briquet : 183776.

J'allai au bureau de poste le plus proche, trouvai les coordonnées téléphoniques de la société fabriquant les briquets Dumont et tentai ma chance. Après une courte attente, une dame m'indiqua qu'elle ne connaissait pas l'acheteur du numéro 183776 mais savait quel commerçant l'avait vendu, en l'occurrence un bijoutier à Orléans dont je m'empressai de retrouver le numéro de téléphone dans l'annuaire. La dame de la poste me passa illico le commerçant, en l'occurrence la commerçante.

— Bonjour Madame, pardon de vous déranger mais j'ai trouvé il y a quelques jours un magnifique briquet Dumont dans un restaurant et je souhaiterais, bien sûr, le rendre à son propriétaire. À partir du numéro du briquet, pourriez-vous me dire à qui vous l'avez vendu ?

— Il n'y a aucun problème, monsieur, tout est noté. Nous sommes obligés, pour la garantie, vous comprenez. Donnez-moi le numéro s'il vous

plait. 183776. Très bien. Si vous voulez bien attendre quelques secondes, je vais consulter le fichier.

J'attendis tranquillement, sereinement, soulagé, me disant que j'allai pouvoir récupérer l'identité du noyé de l'étang et retrouver ainsi une place dans la société. Sans identité on n'est, hélas, personne, je l'avais bien compris. Archimède le clochard allait enfin disparaître pour laisser la place à un citoyen normal, un citoyen intégré, avec pédigrée et tout ce qui va avec.

— Allo monsieur, j'ai votre information.

Etrangement, à cette seconde, j'éprouvai comme une sorte d'inquiétude.

— Je vous écoute madame.

Et la dame me sortit QUELQUE CHOSE D'HALLUCINANT.

— Le briquet numéro 183776 a été vendu le 3 mars 2012 à monsieur Lionel Martinand demeurant 6, rue des Epis à Cerdon-du-Loiret dans le département 45.

J'étais brusquement hébété, sonné.

— Pardon madame, pourriez-vous répéter s'il vous plait ?

Ce qu'elle fit. Je remerciai en bredouillant et raccrochai, la main tremblante. La dame de la poste me vit chanceler en approchant du guichet pour payer les communications et s'inquiéta.

— Ca va aller monsieur ? Vous êtes tout blanc. Voulez-vous que j'appelle un médecin ?

— Merci madame, ce n'est pas grave, un léger malaise. Une mauvaise nouvelle. Mais rassurez-vous, ça va aller.

En sortant, j'allai m'asseoir sur un banc pour me calmer et essayer de retrouver un peu mes esprits. C'était à n'y rien comprendre. Etais-je devenu fou ou amnésique ? Le briquet Dumont avait-il toujours été à moi, depuis 2012 ? Je n'avais aucun souvenir de cet achat à Orléans, mais alors strictement aucun souvenir. Et je me rappelais parfaitement l'avoir trouvé dans la poche du blouson du noyé des Etiaux. Je me revois encore, penché sur le mort, le fouillant avec soin, comme je savais le faire lorsque j'étais policier. J'étais tout à fait renommé pour mon extrême minutie, ma grande patience, mon sens du moindre détail.

Mais alors c'était quoi cette histoire ? Je continuai à me creuser la cervelle.

Ca voulait dire que le mort se faisait passer pour moi depuis des années et qu'il y avait des chances que ce soit moi, l'ancien flic, que l'on avait voulu assassiner ! Ce mec me ressemblait, se faisait passer pour moi, se prenait pour moi et ceux qui l'avaient buté y avaient cru aussi.

Je compris alors que j'étais, comme un poisson dans une nasse, certes vivant, mais coincé, piégé, sans ressources, totalement démuné.

Après une petite « tempête sous un crâne » comme l'écrivait Hugo en parlant de Valjean, je me résignai à cette atroce situation.

CHAPITRE SIXIEME

Je décidai d'aller revoir une dernière fois ma maison. Je m'imprégnai d'elle, la regardant, longuement, immobile devant le portail. Puis je la saluai d'un petit signe de la main, comme si elle avait été une personne amie.

Je me dirigeai ensuite vers le cimetière, dans lequel pour la première fois de ma vie j'entrai, à la recherche de ma propre tombe. C'est curieux un homme qui ne sait pas exactement où il est enterré ! Après avoir erré dans plusieurs allées, je trouvai l'endroit où mon clone gisait pour toujours : une tombe banale, en pierre grise, nue, sans fleurs même pas artificielles, sans rien.

Mais, sur la pierre verticale, je pus lire de belles inscriptions en fines lettres noires : Lionel Martinand 1954 – 2016, chevalier de la Légion d'Honneur, chevalier de l'Ordre national du Mérite, chevalier de l'Ordre de Malte.

Les pouvoirs publics avaient fait le minimum pour l'ancien et, sans nulle vanité, l'assez illustre policier que j'avais été naguère. Je pouvais désormais disparaître pour de bon, emportant avec moi mon secret.

Lorsque je mourrai, un peu plus tard, quand la providence le décidera, on ne saura pas qui est ce clochard mort, ce pauvre hère, cette loque humaine qui, à l'instant fatidique, aura sur ses lèvres desséchées par le manque d'amour, la chanson de Manset « seul et chauve, que rien ne me sauve, plus jamais, plus jamais, plus jamais. »

Je fis un petit salut à mon bien modeste tombeau, remis mon sac dans mon dos, quittai le petit cimetière et entamai, sur la route rendue brûlante par le soleil de midi, ma dernière ligne droite, l'esprit embrumé, le cœur dans une sorte d'étau, tout entier dans cet ENFER dans lequel j'allais désormais devoir vivre à tout jamais.

LA NASSE

CHAPITRE PREMIER

Régis Laménais, c'est mon blase. J'ai bientôt 50 piges. Je bosse dans une boîte de pub depuis bien longtemps et je gagne correctement ma croûte en inventant des slogans pour vendre des produits commerciaux. C'est souvent nullo et compagnie ce qu'on propose mais, parfois, ça marche quand même. Les boss des boîtes qui sont nos clients sont généralement cons comme des balais et ingurgitent des fadaïses encore plus grosses que leur connerie, mais bon, ils crachent au bassinet et ça fait bouillir nos marmites. J'ai personnellement, depuis plus de vingt piges, trouvé pas mal de slogans qui ont fait mouche et j'ai ainsi acquis une petite réputation. C'est moi, par exemple, qui ai trouvé : « Le camembert Lepetit, c'est le plus grand ! » et aussi, « Pour faire de l'huile Decoux, il faut beaucoup d'huile de coude ! » ou encore « Pour sentir bon, monsieur le duc, il vous faut mettre la crème Puduc ! » ou « Vous ne voulez pas devenir une vieille bique, alors habillez-vous chez Chevreau ! » ou « Agence Pierre Tombal, les détectives muets comme des tombeaux ! » ou « La chaussure Essertain, elle est sûre et certaine ! » ou encore « Avec la farine Elly, vos pâtisseries chanteront comme un castrat ! » ou « Le papier de toilette Trouduc vous enchantera le fion ! »...etc...il y en avait eu beaucoup des trucs comme ça, aussi intelligents, aussi fins, aussi porteurs. La classe vous dis-je !

Il arrive même, ça se sait moins, que des boîtes d'édition, même fameuses, ou des journaux, même célèbres, totalement à court d'inspiration, nous demandent de leur trouver des idées, des titres de bouquins ou d'articles. Là aussi je me défends plutôt pas mal. Très récemment le journal satirique *Charlot hebdy* a repris un petit truc marrant que je leur ai proposé :

MACRON

GROSSE CON

HAMON

FILLON

MELANCHON

Parmi tous ces noms se terminant en « on », quel est l'intrus ?

Quant aux titres de bouquins, une de mes spécialités – avec le bœuf en daube et la pêche du brochet au vif en Sologne – j'en ai proposé des dizaines :

Soit franc François !, La saint Ethique, Les hameçons sensibles, Paul Amont de Laval, Lephare fouille, Le phare Ambol, Les violon dingues, les enquêtes du commissaire Demédeux, Madame Dugenou et sa fille, Le cousin d'Armorique, Mon oncle incarné, Pennes et lopes, Les aventures de Laurent Outang, Si l'attente en navet, Rupin de campagne, Le cas Ribes ensila, Naphtaline ça rôte, Le pool Edegrin, L'amie Cochonne, Le dégoût lasse, Un sacré acculé, L'arrêt Dubus, Le père Deburne, La mère Potion, Le lapsus m'habite, Henry de Camargue, Mon pote Auffeux, La bouille abaisse, Le banquier Fezzeur-Depôvre, La mousse tache, Le sermon à l'oseille, J'en ris Devaux !, Une oreille à Tantive, La loi du plus con, Un jour Degloire est arrivé, La casa Nova, La pisse tache, la mousse caille, La poisse caille, Ce monstre de Loquenesse, Le lion pèle fort, La garce Inlasard, La conne Urbation, Un nommé Ange Hélic, Seyssel que j'aime, Le cas Ruzeau, l'affaire Delance, Hank Ulman et ses frères, Rocco siffle Eddy etc...

Beaucoup de ces propositions, comme vous pouvez le vérifier en lisant les titres des bestsellers récents dans votre librairie préférée, ont été retenues et je me suis fait avec, je peux bien l'avouer, de vraies petites couilles en or.

Vous avez remarqué que les gens qui gagnent le plus de pognon, c'est pas les gus les plus utiles à la société comme les savants, les chercheurs, les ingénieurs, les fonctionnaires compétents, les managers efficaces, les médecins, les chirurgiens, les enseignants, les formateurs...mais des footballeurs, des basketteurs, des chanteurs à la gomme, des acteurs de nanars, des top model anorexiques, des proprios de grandes surfaces qui vendent cher aux pauvres des produits de merde ou de petites surfaces qui vendent très cher aux riches des produits de luxe, plein de gros capitalistes qui vendent à des débiles des choses qui ne servent à rien ou qui font du fric avec du fric en fabriquant de plus en plus de pauvreté et en mettant les travailleurs au chômage, ce qui ruine le pays et désespère les braves gens, qui, humiliés et gravement cons, votent pour leurs pires ennemis qui, les prenant pour des bleus, leur mentent comme ils respirent... La vie quoi !

Bref, dans la pub, comme ailleurs, là où on sert à que dalle, on gagne beaucoup de blé avec bien peu de talent, en prenant les gens pour de gros demeurés...ce qui, soit dit en passant, me paraît plutôt bien fait pour leur gueule puisque non seulement ils ne se révoltent pas, mais, en plus, ils en redemandent !

Bien, trêve de réflexion à trois balles cinquante, maintenant, si vous voulez bien, on va passer aux choses sérieuses. D'ailleurs, si vous ne vouliez pas, je vous signale que je m'en épile l'anus !

Je préviens illico le lecteur que, dans cette nouvelle, j'écris à peu près comme je parle, une sorte de langage à moi, mélange d'argot assez classique de Boudard ou Simonin, de langage des gens du voyage et notamment des yéniches, d'un peu d'allemand, d'un peu de San-Antonio.

J'entrave bien que tel lecteur et surtout telle lectrice, souvent plus sensible des feuilles, parfois même plus prude, puisse avoir les boules à continuer de déchiffrer ce petit récit. Alors qu'ils passent l'un et l'autre directos à la nouvelle qui suit – s'il y en a une, je verrais bien – écrite de façon littérairement plus traditionnelle, si je puis dire. Ici, je ne vais pas me censurer. Je l'ai trop fait dans le passé. Certains me trouvaient grossier et vulgaire. Une lectrice a même écrit, à propos d'un petit bouquin qui est une parodie de polar à l'ancienne, que j'utilise des gros mots « pour faire genre ». Oh la nulle ! Elle n'a pas compris grand-chose, même si elle se croit bien mariolle, cette pauvre malheureuse prétendue lectrice dont, je peux bien l'avouer, je me torche le fion avec l'avis.

Les pages qui suivent seront donc écrites, pour une fois, comme me viennent les mots, selon mon inspiration, de façon purement naturelle. Je ferai peu de corrections, laissant faire ma nature. Je me branle en cette occurrence de l'avis de l'éditeur qui me serine depuis des années qu'il faut garder un certain niveau, ne pas tomber dans la facilité, tu comprends ! Non je ne comprends plus !

En quelque sorte, pour cette nouvelle, je suis un auteur bio !

CHAPITRE DEUXIEME

Avant de me démerder gentiment dans la soupe publicitaire, j'avais fait une palanquée de boulots et rencontré des tas de pékins, des mecs et des gonzesses de tous âges, de tous sexes, de tous acabits, de toutes valeurs, de toutes obédiences, de toutes couleurs...des veules, des salauds, des avides, des duplices, des cruels, des menteurs... quelques gentils et deux ou trois honnêtes...des humains quoi !

J'avais même parfois, pour subsister dignement, participé à des turbins pas clairs du tout voire pire. J'avais truandé et volé sévère lorsque je marnais dans la banque. J'avais ruiné et trompé complet lorsque je trafiquais dans les assurances. J'avais truqué et manipulé à plein lorsque j'avais fait localement de la politique.

Mais les pires turbins à mettre à mon actif avaient été les attaques de banques, au sein de « la bande de tarés » – comme la presse nous avait baptisés – dont une avait entraîné la mort d'un agent de la Société Générale, en plein Paris, il y a un peu plus de 25 piges. J'avais dû himsef flinguer ce con lorsqu'il avait sorti, voulant jouer au héros, un pétard de derrière son guichet et s'apprêtait à nous tirer comme des lapins. J'avais lâché une seule balle mais elle lui avait traversé la tronche, de part en part et le mec était clamsé sur le coup. On avait réussi à se barrer sans dégâts, les flics, lents et mal organisés, ayant tardé, ces tocards, à arriver sur les lieux, ce qui créa d'ailleurs très vite un lourdingue sentiment de colère dans l'opinion.

Je n'avais jamais été inquiété, les flics de « la Crime », des gros nazes pas bien outillés de la tronche malgré leur formidable et usurpée réputation, n'ayant jamais réussi à trouver la moindre piste. J'avais 25 piges à l'époque et pendant longtemps je n'en n'avais pas mené large. Chaque matin, pendant des années, en me réveillant dans mon plumard, je peux dire que faisais de l'huile et que j'avais l'estom à la retourne. J'avais les foies de voir débarquer chez moi la maison poulaga pour me mettre les bracelets et me foutre en taule pour le reste de ma vie.

Mais, cahin-caha, les jours ont passé, les semaines, les mois et les années. Miraculeusement, aucun membre de notre « bande de tarés » n'a eu le moindre ennui. Il faut dire qu'aucun n'avait d'antécédent judiciaire. En plus,

on s'était tous illico rangé des bagnoles après l'affaire de la Société Générale. Les poulets avaient pédalé sévère dans la semoule et, au total, après des mois d'enquête, ils avaient fait choux blanc et plus ou moins clos le dossier, au grand dam des journaliste et de la famille du mec que j'avais flingué. Ils se mettaient, ces pauvres trouduc de flics, en valeur dans des histoires plus fastoches à régler et ça faisait un peu oublier leur impéritie. Du coup, pendant quinze piges, les juges d'instruction s'étaient succédés, plus mauvais les uns que les autres, formatés, esprits étroits, sans talent. Tant mieux pour nous et surtout tant mieux pour moi.

Je m'étais maqué, pour la bonne cause, avec Edith Barenton, une jeune journaliste judiciaire qui suivait l'affaire avec passion pour le compte du journal de droite *Le Rifacho*. Elle me racontait tout, la mignonne. Enfin, mignonne, c'est vite dit. Elle n'était, en réalité, pas très choucarde, cette gerce presque brune, aux yeux presque noirs, au visage pas très avenant et avec quelques bourrelets autour des hanches. Mais j'avais pu la séduire plutôt fastoche, ce qui en soi est bien commode, et, surtout, elle adorait baiser avec moi, mais alors énormément. Dans ces conditions, j'avais pris mon parti assez vite et je la faisais reluire plein pot toutes les fois qu'on allait chez elle, elle pour jouir, moi pour lui tirer les vers du tarin. Après nos épiques séances de baise, tout en fumant, amoureuse apaisée, elle causait. Et elle en savait des choses. C'est dingue comme personne dans ce pays ne respecte le secret de l'instruction. Les flics, base ou haut vol, ça cause et les greffiers et les juges, siège ou parquet...tout le monde bave, tout le monde se répand ! Du coup, j'étais ferré à glace sur les recherches en cours, le contenu des rapports des poulets, le détail du déroulement de l'instruction.

Aucune procédure n'ayant été menée depuis exactement dix piges, mon crime était définitivement prescrit depuis le jeudi 1^{er} septembre 2016. J'avais fêté ça, le soir même, en me bourrant la gueule avec quelques potes, sans leur dire, *natürlich*, pourquoi on faisait la fête. J'avais trouvé un vague prétexte, mais mes copains étaient des « bois sans soif » et ils se foutaient bien de savoir à quoi on picolait. J'étais heureux comme un gamin. Putain, vive la prescription ! Le mec qui a inventé ça est un pur génie. Je le bénis – c'est une expression – chaque matin. D'ailleurs, il n'y a qu'en France que

ça existe la prescription des crimes avec un délai aussi court. Les crimes contre l'humanité sont, chez nous, fort heureusement, imprescriptibles. Mais, Dieu soit loué – encore une expression – pas mon crime à moi, un meurtre parfaitement banal à la suite d'un hold-up qui a mal tourné. Ce ne fut pas un assassinat. Il n'y avait aucune préméditation de ma part. J'ai tué par reflexe. J'ai tiré sur quelqu'un qui me menaçait avec une arme, en légitime défense, en quelque sorte. Je ne suis pas un assassin mais un simple meurtrier qui a fait une grosse connerie. J'essaie depuis 25 piges de m'auto-justifier comme je peux. J'ai essayé de ne pas trop penser à la victime, ce mec qui s'est pris pour Zorro. Tout ça pour défendre de la tune même pas à lui, mais à une banque riche à milliards qui le payait au smic. Putain, il aurait pu réfléchir trois secondes, ce minus ! Je n'ai pas non plus tellement pensé à sa famille à cet homme. Ils ont dû être dévastés ces gens. Le mec que j'ai buté, je me rappelle fort bien, avait une gonzesse et deux petites gamines et il avait encore ses vieux. Ils ont dû tous en baver à cause de moi. Je le sais bien. Je le comprends. Mais, bon, c'est du passé et mon crime est prescrit. La France, patrie des droits de l'Homme, ma France, mon pays d'amour, a effacé mon crime, ce qui, d'une certaine manière, me rend propre comme un sou neuf, citoyen désormais à nouveau blanc comme neige, exemplaire, les cuisses tout à fait propres ! J'étais depuis 25 piges un horrible criminel tueur sans scrupules d'un père de famille courageux et, du jour au lendemain, je redevenais, par magie, un citoyen libre, digne et vierge, si l'on peut dire.

J'avais l'impression que, pour moi, l'air que je respirais était devenu plus léger, un peu comme, en 1981, lorsque François Mitterrand avait été élu Président de la République ! Je sais bien que ça n'a aucun rapport mais c'est comme ça que je ressentais les choses et puis c'est tout !

Je m'appelle Laménais, comme l'écrivain, philosophe et homme politique Félicité Robert de Laménais, 1782–1854. Drôle de gus, ce Félicité, prêtre ultramontain dans sa jeunesse, ami de Chateaubriand puis de George Sand et qui finira comme virulent député socialiste. Sacré parcours le Félicité ! Vous imaginez aujourd'hui Fillon, le catho moralisateur, ayant enfin trouvé son chemin de Damas, devenant mélanchonniste ! Bon, bien sûr, ça n'est pas

crédible, essentiellement parce que Fillon est, d'après tout le monde, un gros malhonnête détournant du pognon public au profit de sa jolie famille de quasi gangsters, une sorte de moderne affameur du peuple, que Mélanchon ne voudrait à aucun prix voir rappliquer auprès de lui...mais c'est juste pour vous donner l'idée du grand écart idéologique qu'à fait Laménais en un demi-siècle. Et si je puis dire, dans le bon sens. Y a eu tellement de salauds dans notre histoire qui sont passés, pour de sordides raisons, de la gauche vers la droite, parfois extrême, des mecs comme ce fumier de Doriot, naguère ou plein de chevènementistes comme le mignon énarque Philippot aujourd'hui.

Et ben moi, modestement, comme mon illustre homonyme et toute révérence gardée, j'étais passé, le 1^{er} septembre, en un instant de raison, de la noirceur extrême du meurtrier à la blancheur absolue du prescrit !

Elle est pas belle la vie ?

CHAPITRE TROISIEME

Depuis plusieurs jours maintenant, je ne vivais pas, je volais !

La prescription de mon crime avait fait de moi un homme neuf. J'en arrivais à me dire que je n'avais peut-être, au fond, buté personne il y a 25 piges. Tout ça n'avait peut-être été qu'un vilain et sale cauchemar. La prescription conduisait, par un glissement progressif de mon esprit et de ma réflexion, à l'innocence et allait même de l'innocence au déni. Voilà, c'est ça ! En réalité, je m'étais convaincu, en quelques jours, que je n'avais jamais buté personne.

Une nouvelle vie s'ouvrait devant moi, grande et belle, belle et libre.

Edith Barenton était toujours journaliste dans son canard de mes deux mais elle avait pris du galon et elle était devenue, à la force du poignet, rédac-chef adjointe. Ca faisait 25 ans que nous étions, peu ou prou, ensemble. Il le fallait bien pour que je pusse suivre intégralement le déroulement de mon affaire. Je lui avais raconté que cette histoire de meurtre du caissier de la Société Générale me passionnait et que je souhaitais en faire le cœur d'un bouquin consacré aux crimes impunis. Elle croyait tout ce que je disais. Je pense qu'elle m'avait dans la peau, tout simplement. Alors on continuait de se voir régulièrement, sans toutefois vivre ensemble. Il ne faut pas déconner non plus ! Chacun son boulot, chacun son appartement, chacun ses amis. Un resto de temps en temps suivi d'une bonne séance de bouillave. De temps à autre un cinoche. Voilà notre vie commune. Pour moi, ce fut d'un excellent « rapport qualité— prix », si je puis dire de façon un peu – beaucoup ? – cynique. Aujourd'hui, je n'avais plus besoin d'elle. Plus du tout. Il fallait que je réfléchisse au meilleur moyen pour la larguer. Je me doutais bien que ça la rendrait malheureuse, la mère Edith, mais je m'en foutais complètement de ses états d'âme. J'avais 50 piges et je tenais à profiter de ma nouvelle vie. Elle n'y avait pas sa place, sur aucun plan. Elle était désormais vioque et elle ne me servait plus à que dalle ! J'allais enfin pouvoir lui dire tout ce que je pensais d'elle et de son journal de con, fait pour des gros beaufs, plus ou moins fachos, racistes, homophobes et compagnie. Elle sera étonnée que je lui sorte tout ça, tout à

trac, alors que je j'avais fermé ma gueule depuis un quart de siècle. Elle ne pigera pas. Elle sera déçue et elle sera très triste, malheureuse à en crever dira— t— elle. Eh bien, qu'elle crève cette conne !

Depuis toujours, j'étais un mec tout à fait égoïste, voire même égocentrique. J'avais vécu pour moi, pour ma satisfaction, pour mon plaisir, pour mon bien être. J'en n'avais rien à foutre des autres, de tous les autres. Enfant, je n'avais pas de copains. J'avais des comparses pour jouer, c'est tout. Pareil ensuite, dans tous les domaines. Ado, par exemple j'aimais l'amour que me donnaient les filles, mais pas les filles elles-mêmes que je trouvais la plupart du temps plutôt cul-cul la praline, ridicules midinettes attendant un prétendu prince charmant. Dans le boulot, je jouais le jeu et faisais semblant d'être ouvert et amical avec mes collègues. En réalité, je les méprisais et leur cassais du sucre sur le dos toutes les fois que j'en avais l'occasion, tout en leur faisant des risettes par devant et en les invitant régulièrement bouffer au restaurant. Je les faisais causer en leur servant d'abondance de bons et chers pinards et les faisais ainsi se dévoiler, pour, ensuite, leur piquer leurs idées et exploiter au mieux leurs petits secrets. Certains, parfois, subodoraient plus ou moins mon manège mais personne n'osait clairement le dénoncer, ce qui me conduisait à encore plus de mépris pour ces gens que je jugeais cons et qui, en plus, montraient là leur veulerie. Cons et lâches, putain, ça fait quand même beaucoup !

D'égoïste, j'en étais même devenu franchement cynique. Au départ, j'étais catholique par tradition familiale, bon croyant et bon pratiquant. Après le meurtre du caissier, je me suis dit que je finirai probablement en enfer, surtout si je ne me dénonçais pas à la justice, seule possibilité de terrible mais salvatrice rédemption. Alors, écartant d'un revers de main cette perspective bien peu réjouissante, je me suis obligé à quitter ma religion, à ne plus croire en Dieu et à l'au-delà et je suis devenu, à force de travail et d'abnégation, un non-croyant convaincu, libre penseur et bouffeur de curé. Plus d'au-delà, plus de jugement de Dieu, plus d'enfer et ses atroces tourments jusqu'à la nuit des temps. Non, simplement, la mort après la vie, le sommeil et la paix et, surtout, personne pour me juger, savoir si j'avais été un homme bien ou pas bien. Je n'en avais rien à branler de toutes ses

fadaises. Il y avait la vie, puis la mort, point final.

Au fond et de façon apparemment paradoxale, j'étais devenu non croyant par pur intérêt personnel. L'exact contraire de la plupart des humains qui se convertissent au dernier moment, juste avant de passer les pieds outre, par trouille et par opportunisme.

À bien regarder, j'avais fait, sans le vouloir et pour des raisons bien différentes, le même chemin intellectuel et spirituel que Félicité Laménais, mon illustre homonyme du 19^{ème} siècle. Lui par bonté et solidarité avec ses frères en humanité. Moi par égocentrisme et mépris des autres. Le résultat était pourtant, d'une certaine façon, le même. Comprenne qui pourra !

En tous cas, j'étais plutôt content de m'appeler Laménais. Qu'aurais-je fait si je m'étais appelé Claudel ou Mauriac ? Mon destin eût-il été le même ?

CHAPITRE QUATRIEME

En attendant, on se marrait bien au bureau. J'avais inventé encore quelques titres de bouquins qui, pour la plupart, avaient été retenus par les plus grands éditeurs de France et, bien sûr, de Navarre:

L'appât Yerlgrin, L'affaire Dinant, Tançons Fannicot, l'otite à nique, meurtre à la rue Barbe, Le boucher Al Emery, l'entrain du soir, Julie let's go !, Roucoule de source, Le sourd dine, Le trolle laid, Marthe inique, Mais si mais non, Monsieur Lédan de Lyon, l'amer Denis, Les rousses pètent, Jean Nègro sur la patate, L'habile Dufoix, Saint-Jean Niver, J'escroque Ancel, la mystérieuse histoire d'Elmamy Samyn, Sicile que j'aime, L'ordure Rain, Le système anti— système, La conne rit, Le Pen cul, J'emmerde la Marine, Le mignon fait fureur, Il file Hyppo, Je mens donc je suis, La pouffe m'excite, Il eut fallu que la blonde filasse, Collard ou du cochon ?, Tout tank Hamon, Elle peine la lope, fuyons !, Le mac rond est en marche, Le cas Soulais, Le dossier Lachaise, Le cigare de Lyon, La belle Fégor, L'affaire Mehdi Kamman, Le beau Jolet a de la bouteille etc...

Et vendu quelques slogans publicitaires plus ou moins merdiques à des patrons totalement mégalos :

Lemoine fait vos habits !

Vous avez une gastro ? Ce n'est rien puisque vous portez des sous-vêtements Chiasseux !

Les literies Anlaire font des lits à dormir debout !

L'Audi Scion, la voiture qu'on n'entend pas !

L'ami Depain, votre boulanger préféré !

La brioche Dubide, c'est pas du bidon !

Delune, les meilleurs croissants du monde.

L'huile Decoude ne vous coûtera pas un bras.

Le saumon du gave, le saumon qui gave !

Le cochon Depayan, le meilleur des porcs !

Les vins Demesse, le petit jésus en culotte de velours.

Les maquereaux Julot font les bons casse-croûte !

Bref, je gagnais du pognon en prenant les clients pour des billes et je me

marras bien, peinarde comme Baptiste.

La miss Edith à qui j'avais lâché le morceau, plein pot, sans prendre de gants, avait essayé de faire du chantage style « si tu me quittes je me tue ». Mais cette ignoble et honteuse tentative avait glissé sur moi comme sur les plumes d'un souchet. Je lui avais sobrement répondu « chiche ! » par un SMS. Alors, vaincue et probablement navrée de me découvrir aussi salaud, elle m'avait foutu, cette conne, définitivement la paix.

J'étais donc à nouveau célibataire, un cœur à prendre, un cœur et des burnes. J'étais présentement pas trop difficile sur le plan amoureux, du moment que la camarade de baise était une gonzesse, pas trop moche et pas trop vioque, pas trop conne et pas trop pauvre. Eh ben oui, pourquoi m'emmerder avec des donzelles sans un sou, laides, bêtes ou vieilles. Il n'y avait aucune raison, étant moi-même, sans nulle vanité, resté à 50 piges plutôt beau mec, n'étant pas particulièrement débile et, sans être blindé, gagnant fort bien ma croûte.

J'étais disponible.

Cet état de quasi nirvana, hélas, ne dura pas longtemps.

CHAPITRE CINQUIEME

Un soir, a priori comme les autres, en rentrant du taf dans mon appartement parisien, je trouvai dans la boîte aux lettres, au milieu d'un demi-kilo de factures de tous ordres et de publicités variées ventant des tas de trucs à la con, une enveloppe blanche, non timbrée avec mon prénom et mon nom inscrits dessus, en noir, à la main. Ça ne paraît pas comme ça, mais ça fait bizarre, ça tranche avec le reste, ça fait message tout à fait personnel et, pour tout dire, ça représente d'emblée quelque chose de menaçant.

Un peu inquiet, j'attendis d'être *at home* pour ouvrir ce courrier pas ordinaire. Je m'assis dans mon fauteuil préféré, un Voltaire recouvert de cuir vert foncé et, un peu fébrile, je glissai un coupe-papier sous le rabat de l'enveloppe blanche et ouvrai celle-ci. Je sortis le contenu avec précaution. Il s'agissait d'une feuille de papier blanc pliée en quatre. Je dépliai le document et découvris une lettre anonyme écrite avec des gros caractères découpés dans un journal, comme on le voit dans plein d'affaires policières dans des films ou des polars. Mais là, j'étais concerné au premier chef et ce n'est pas tout à fait la même limonade, vous pouvez me croire !

MONSIEUR LAMENAI S VOTRE CRIME N'EST PAS PRESCRIT
POUR TOUT LE MONDE

J'étais liquéfié total, abasourdi grave, littéralement ébahi par ce message d'une extrême simplicité mais terriblement menaçant. Quelqu'un, dans l'ombre, avait suivi mon affaire depuis 25 pages et continuait à me maudire pour mon crime. Quelqu'un de la famille de ma victime, le caissier de la banque ? Probablement. Les enfants peut-être ? Ils étaient des adultes maintenant. Mais comment m'avaient-ils découvert ? Et pourquoi avoir attendu aussi longtemps ? Sinon qui d'autre ? Edith, que j'avais gravement humiliée ? Mais a priori elle ne savait pas que c'était moi le meurtrier. Elle ne pouvait pas savoir. Alors qui ? Un membre de la bande des tarés qui officiait avec moi au moment du drame ? Chacun d'entre eux savait, bien sûr, puisqu'il était là au moment du hold-up. Mais pourquoi me dénoncer maintenant, au risque d'être considéré comme un complice ? Précisément

parce qu'il y avait prescription et qu'il ne risquait plus rien juridiquement. Par remord alors ? Par souci de la vérité ? Pour que je paie ma faute ? Tout ce temps après. C'est absurde.

Ca tournait dans la tronche. J'étais ruisselant, puant une désagréable sueur froide, à la limite du malaise. Putain, je croyais être débarrassé de mon atroce passé. Je me voyais enfin libre et soulagé et cette saloperie de lettre foutait tout en l'air, me mettant au supplice. Je ne pouvais rien faire puisque je ne savais pas d'où venait la menace. J'étais coincé complet, fait aux pattes, comme un rat, à la merci de mon tourmenteur anonyme. Putain, le fumier. Pas bien courageux quand même cette enflure qui se cache derrière une lettre anonyme, comme tous les corbeaux.

J'étais assis, la tronche posée en arrière sur le haut du dossier, les yeux clos, la bafouille entre les pognes. Rien ne me permettait de savoir quoi que ce soit à partir de ce document. Il n'y avait aucun indice d'aucune sorte. Une feuille blanche et, dessus, des lettres découpées avec soin et collées bien proprement. Le fond du message n'apportait pas non plus d'information sur l'auteur du poulet. La seule chose dont j'étais sûr, c'est que celui ou celle qui avait déposé l'enveloppe dans ma boîte, n'était pas le facteur puisqu'il n'y avait pas de timbre, pas de tampon, rien. Quant à l'écriture de mon prénom et de mon nom, elle m'était totalement inconnue. Je n'avais, *natürlich* aucun moyen de voir s'il y avait des empreintes digitales ou de l'ADN sur la lettre et sur l'enveloppe et, de toute façon, cela n'aurait servi à rien puisque je n'avais rien à les comparer. Totalement démuni j'étais. Fait aux pattes, je vous dis !

CHAPITRE SIXIEME

Les jours passèrent.

Quelles que soient les circonstances, quels que soient les ennuis que l'on a, heureux ou malheureux, les jours passent. Personne n'y peut rien et, après tout, c'est peut-être mieux comme ça. Sinon, ce serait un sacré cirque si chacun pouvait fixer son rythme au temps qui passe, en fonction de ses envies ou de ses contraintes. Vous imaginez l'invraisemblable capharnaüm ? Le monde est bien suffisamment chaotique comme cela. Nul besoin d'en rajouter.

Bref, pour moi comme pour tout le monde, les jours, les uns après les autres, passèrent. Je ne parvenais pas à me détendre, obnubilé par la lettre anonyme du corbeau. J'étais très inquiet. J'avais en moi une peur sourde, très présente, qui me bouffait la vie. Alors pour tenter d'oublier un peu, je sortais souvent le soir. J'allais régulièrement au *Montana*, un petit club assez fermé et sympathique, avec un superbe bar à cocktails où l'on se met derrière la cravetouse des boissons de classe très chères et une petite piste de danse où on peut se frotter à de jolies gonzesses sur des musiques d'un peu toutes les époques. J'aimais bien y passer une partie de la nuit à picoler et à draguer. Moitié bourré, l'esprit embrumé, déconnecté du monde réel, mélangeant un peu tout, j'oubliais mes malheurs. Il m'arrivait, de temps à autre, de rentrer avec une gerce et de finir la nuit avec elle. La plupart du temps, au matin, en prenant le café, ni ma partenaire de baise ni moi nous rappelions vraiment ce qui s'était passé et nous n'avions aucune intention particulière de nous revoir, comme amants, en tous cas. Parce qu'ensuite, on se croisait parfois au Montana et on faisait alors, code admis par tous, plus ou moins semblant de ne pas se connaître. La nuit et le matin, en plein jour, on ne voit pas tout à fait les gens de la même manière. Et je peux vous dire qu'au réveil il m'est arrivé d'être effaré grave d'avoir amené dans mon plumard des gonzesses pas particulièrement choucardes. Un maquillage sophistiqué, au milieu de la nuit, dans la lumière tamisée d'une boîte de nuit, ça vous change sacrément une donzelle, surtout quand elle a pris des carats ! Au réveil, le charme est rompu, définitivement !

C'est au *Montana* que j'ai connu Géraldine. Nous avons d'abord dansé côte à côte une danse collective à la mode – à douze danseurs environ compte tenu de l'exiguïté de la piste – puis une autre et nous nous sommes bien marrés. On a ingurgité ensuite quelques cocktails au bar et on a parlé. J'ai immédiatement été attiré par cette gisquette brune, souple, élancée, sportive, carrossée comme une bagnole de course. Je ne pouvais détacher mes mirettes de son regard de feu, noir et brillant, presque inquiétant, que la beauté de l'éclatant sourire tendait à un peu tempérer. Assise sur un haut tabouret, accoudée au bar, ses longues jambes croisées, elle m'impressionnait cette nénéte ! Je me demandais, en la détaillant, chaque partie de son corps l'une après l'autre, le cou blanc et gracile, les jolis seins à l'élégante échancre, la taille fine et les hanches larges, les longues et fines cuisses, les mollets musclés, les pieds menus et cambrés, ce que, diantre, elle pouvait bien foutre là.

Le Montana, bien sûr, c'est sympa, pour un cinquantenaire comme ma pomme qui se fait gravement chier à la maison avec des soucis plein la tête, pareil pour de jeunes connards asexués et désœuvrés qui croient trouver là des amis ou pour des gonzesses un peu putes sur les bords, qui cherchent le prétendu prince charmant avec une carte gold super bien garnie.

Mais pour cette femme, je voyais bien qu'il n'y avait rien de commun avec les habitués du Club, absolument rien. Elle était visiblement d'ailleurs, comme l'héroïne de la chanson de Bachelet. Elle était vive, souriante, gaie, pas blasée pour un sou. Je remarquais qu'elle n'était pas une très bonne danseuse et qu'elle n'appréciait que modérément les boissons alcoolisées. Elle venait donc, me semblait-il, pour d'autres raisons mais je n'entrevois pas clairement lesquelles. Venait-elle alors seulement pour me rencontrer ? Et si c'était la raison, que me voulait-elle ? Était-ce lié à mon affaire d'autrefois ? Qui était-elle ? Une personne de la famille du caissier que j'avais tué il y a 25 ans ? Sa fille ? Les questions s'ajoutaient aux questions.

Tout en méditant, je la regardais picter lentement son breuvage alcoolisé, assise au bar, les jambes haut croisées, le regard plus ou moins dans le vague. Chaque minute qui passait depuis notre rencontre, il y avait à peine une semaine, accroissait mon désir pour elle. J'avais envie de me la troncher, de me la faire, de la bouillave. Je m'imaginai posant mes lèvres

tremblantes sur son cou délicat, sur ses épaules dénudées, sur sa bouche rouge et chaude. J'osai à peine imaginer sa petite langue avide cherchant la mienne, ma main aventureuse remontant lentement sous la petite robe noire ou ses longs doigts aux ongles peints de carmin me caressant avec ferveur. Je me voyais l'embourbant à la sauvage, durement, férocement, en la faisant gueuler de plaisir. Je l'imaginai me chevauchant, amazone coquine, superbement dominatrice.

Si elle m'avait rencontré pour venger la mort du caissier, cela changerait-il cette violente force d'amour – il fallait bien l'appeler ainsi, faute de mieux – pour elle qui depuis plusieurs jours m'habitait, me hantait, me prenait ma vie ?

Le danger que confusément je pressentais accroissait encore cette force, je m'en aperçus dans la seconde qui suivit, lorsqu'elle déplia ses jambes pour se lever du tabouret, découvrant le haut de ses cuisses nues et qu'elle me tendit, en souriant, les yeux câlins, sa jolie main sexy pour m'emmener danser. Je saisis cette menotte, entraînai Géraldine sur la minuscule piste où un couple tournait lentement, la serrai contre moi et pris sa bouche avec la mienne. La danse dura longtemps, bouche contre bouche, corps contre corps.

Le reste de la nuit qui suivit fut, dans mon grand plumard, un feu d'artifice de plaisir et d'amour. Mon amante profita ardemment de ma passion pour elle qui me donna une force terrible et une rare imagination. Géraldine fut surprise plusieurs fois par mon audace et s'y soumit, me sembla-t-il, avec délectation. De son côté, mon amante ne fut pas en reste et me prodigua à plusieurs reprises d'étonnants et suaves plaisirs dont, a priori, je ne l'imaginai pas capable.

Géraldine, au matin, décida de ne plus me quitter. Je fus immédiatement d'accord avec cette décision. Elle alla, dans la journée – nous étions un dimanche – chercher quelques affaires chez elle et vint s'installer chez moi « pour toujours » clama-t-elle alors.

Je ne savais plus trop quoi penser. Tout à mon amour pour Géraldine, je n'en étais pas moins très attentif à chaque détail de notre vie commune. Je tenais à elle, mais je tenais aussi à moi. Je faisais gaffe à ce que je mangeais

lorsqu'elle faisait elle-même la tambouille. Je la laissais toujours prendre la première bouchée, mine de rien. Je n'avais pas envie qu'elle m'empoisonnât. J'étais amoureux, certes, mais je tenais à la vie et Géraldine continuait de m'intriguer et de sérieusement m'inquiéter. On n'avait jamais vraiment su, malgré son acquittement, si Marie Bénard était l'empoisonneuse de Loudun, mais je n'avais pas du tout envie de découvrir que Géraldine avait pris la suite !

Les jours et les semaines passant, je me « victimisais » malgré que j'en avais et je me gâchais complètement la vie, constamment aux aguets. J'avais bien renoué que Géraldine n'avait pas, a priori, écrit la lettre anonyme, lorsqu'elle avait établi, devant moi, une liste de courses à faire. Mais on peut facilement transformer son écriture, je m'en doutais, même si je n'étais pas un spécialiste es graphologie.

Enfin bref, je vivais une période bien compliquée, faite de moments merveilleux avec mon amante, au milieu d'un océan de doutes et d'angoisse. Un petit enfer, quoi, qui m'empêchait de dormir une bonne partie de chaque nuit et qui, en tout état de cause, m'interdisait d'être heureux !

CHAPITRE SEPTIEME

Un soir au *Montana*, nous étions au bar avec Géraldine. Après une période infernale, je commençais à être un peu moins angoissé. Depuis quelques jours, je ne voyais plus trop mon amoureuse comme une ennemie potentielle. Elle m'avait parlé de son enfance et de sa jeunesse. Rien ne semblait la rattacher d'une quelconque manière à l'homme que j'avais tué il y a un quart de siècle. Elle m'avait paru tout à fait sincère. Les noms, notamment le sien, les dates, les lieux, tout me rassurait. Mon angoisse était dès lors comme anesthésiée. Il était difficile de démêler en moi ce qui tenait de la lucide analyse et ce qui tenait au lâche soulagement.

Géraldine me souriait et j'étais transi d'amour.

C'est alors qu'arriva Edith. Drôle de surprise que de voir Edith, mon ex gonze, en ce lieu qui ne lui ressemblait pas, mais alors pas du tout. Elle n'était pas seule, la vioque, accompagnée par un mec d'environ quarante-cinq piges, habillé de manière classique, costard noir, chemise blanche ouverte au col, plutôt joli garçon, yeux clairs, barbe de trois jours et sourire sympathique. Curieusement, en deux secondes, il me sembla que je connaissais ce type. J'y réfléchissais pendant qu'Edith, apparemment très à l'aise, me faisait la bise. Je serrais la main de son accompagnateur qui me dévisageait sans vergogne et m'apprêtais, en homme civilisé, à présenter Géraldine. Point besoin ! Edith l'embrassa comme du bon pain...et son mec aussi ! Putain, c'est quoi ce cirque ? Me dis-je in petto. Ils se connaissent ces trois-là ? Comment est-ce possible ? J'hallucine, comme disent les gamins. Je suis déjà bourré ou quoi, alors que je n'ai bu qu'un seul malheureux verre ? Tout se brouillait dans ma tronche, tout se mélangeait, tout basculait. Je dus m'accrocher au bar pour ne pas défaillir. Edith connaissait Géraldine ! Et ce mec avec elle, ce ne serait pas Vincent Ziegler, un de mes complices de la bande des tarés ? Il avait à peine vingt piges quand nous officions dans le gangstérisme. Vincent, le Gitan comme on l'appelait, fils de gens du voyage, des yéniches. Un drôle de jeune gonze, n'ayant ni dieu ni diable, gonflé à bloc, jamais peur de rien et marrant avec ça, toujours à rire, à faire le zouave, même pendant les braquages. Quand

j'ai buté le caissier, il y a 25 piges, il était à côté de moi. Il avait dit, à l'instant où le mec s'écroulait, une balle dans la tronche « bravo Régis, t'as fait dix, t'as vu t'as fait dix ! », comme si on avait été au stand de tir. Il se marrait comme un gamin. J'avais pensé alors, tout en m'enfuyant en courant comme un dératé, que ce type était barge complet.

C'était bien lui qui était là, accoudé tranquillement au bar. J'en étais désormais certain. Qu'est-ce qu'il foutait là avec Edith et Géraldine ? J'étais paumé, complètement paumé. Mais il fallait que je fasse face, comme si tout était normal. J'allais probablement me réveiller, me sauver de ce cauchemar épouvantable. En un instant, le cigare bouillonnant, prêt à éclater, j'eus l'impression atroce d'être comme un poisson dans une nasse que l'on remonte à la surface : prisonnier et suffoquant.

Je dis alors avec un certain aplomb, me surprenant moi-même, « Salut Gitan. Ca fait un bail, dis-donc. ». Il me répondit sur le même ton détaché « Salut Régis, ça fait 25 piges ».

CHAPITRE HUITIEME

Depuis ce fameux soir au *Montana*, je vis dans l'angoisse de me faire trucidé par le trio Edith-Géraldine-Vincent. Géraldine est bien, comme je l'avais plus ou moins envisagé à un moment, la fille du caissier de la Société Générale que j'ai buté il y a un quart de siècle. Elle sait la vérité depuis longtemps, grâce à Edith, journaliste suivant de près mon affaire, que Vincent, encore plus taré que je pensais, avait informée pour soulager sa conscience. Vincent avait alors connu Géraldine et ils étaient devenus amants. Ils avaient décidé, en une sorte d'amicale criminelle, de venger la mort du père de Géraldine mais ils n'avaient pas osé prendre une quelconque initiative. On ne tue pas les gens comme ça. On ne s'improvise pas criminel. Il faut s'y préparer, longuement. Et encore. Si on n'a pas les gênes du crime dans le sang, le peut-on ? Le temps passa et mon crime fut prescrit. Pour le trio il fallait faire quelque chose, se substituer à cette justice inefficace, nulle et d'une certaine manière méprisante pour la victime et ses proches. D'où l'idée d'Edith de m'envoyer la lettre anonyme écrite par Vincent, puis la rencontre soit disant fortuite avec Géraldine au *Montana*, pour me prendre au piège, puis la suite.

Je ne sais pas comment ils vont m'avoir, ces trois saligauds qui me tiennent par les burnes. Je vis désormais tout seul. Bien sûr, Géraldine, que j'aime toujours à en crever, m'a dit la vérité, l'autre soir, en me crachant à la gueule, le feu de la haine dans les yeux.

Depuis, le trio infernal me laisse moisir.

Je me décompose, je déprime, j'angoisse, je meurs à petit feu.

JE SUIS À JAMAIS DANS MON ENFER.

AINSI FONT, FONT, FONT...

Ainsi font font font

Les petites marionnettes

Ainsi font font font

Trois p'tits tours

Et puis s'en vont

Chanson populaire

CHAPITRE PREMIER

J'ai de plus en plus de mal à me lever le matin. Je me réveille la bouche pâteuse, avec sur la langue comme un arrière-goût de rouille. Je n'ai jamais mangé de rouille et pourtant je suis sûr qu'elle a cette affreuse saveur à la fois astringente et amère. C'est peut-être les cigarettes qui font ça. Il faut dire que je fume beaucoup, des américaines à bout filtre, et depuis fort longtemps.

La tête est lourde, les yeux sensibles et gonflés avec les paupières qui collent. Je me fais l'effet d'un crapaud, un gros, marron, laid, pataud. J'ai l'impression de peser cent kilos au moins, d'être lourd, lourd, si lourd. Je n'arrive pas à me décider à sortir du lit où, malgré mon mal être, je me sens comme protégé du monde. Me lever c'est entrer dans ce monde que je n'aime plus, qui, je crois, me veut du mal. Alors je retarde le moment où je dois mettre un pied par terre, puis les deux, sur la descente de lit. Je traîne encore une minute, assis sur le rebord, la tête entre les mains, les yeux clos. Puis il faut bien y aller, se mettre en un bond sur ses deux jambes, comme un humain. Ca flageole un peu et voilà le travail. Je suis debout, encore une fois, encore un matin, encore un jour.

J'ai du mérite parce que, franchement, les dieux ont été cruels avec moi depuis un certain temps. Je suis solide mais j'ai dégusté plus qu'à mon tour, il faut bien en convenir, d'aventure en aventure, de rebondissement en rebondissement, de déveine en malchance, de hasards en nécessités.

Voilà pourquoi, depuis plusieurs mois, j'ai de plus en plus de mal à me lever le matin.

Je m'appelle Antoine Guilloux. Je suis écrivain. Je porte le même nom qu'un très grand romancier du vingtième siècle, Louis Guilloux, que l'on appelait le « le briochin » parce que né à Saint-Brieuc, l'auteur magistral du *Sang noir* et du *Pain des rêves*, l'ami d'Albert Camus. Je ne suis moi qu'un très modeste écrivain qui a bien du mal à vivre de sa plume comme on dit, avec des tirages de 3000 exemplaires qui se vendent bien difficilement. Je

ne vous cite pas les titres de mes livres. Cela ne dirait rien à la grande majorité d'entre vous, même si *L'hurluberlu* a bien plu à deux ou trois critiques de revues tout à fait confidentielles. Pour joindre les deux bouts et faire bouillir ma petite marmite, je fais couramment le nègre – il paraît qu'il vaut mieux dire aujourd'hui « prête plume », ce qui est débile en faisant oublier le sens premier, celui du temps de Dumas. Décidément tous les bien-pensants nous bouffent la vie ! – pour des gens célèbres qui sont édités par mon propre éditeur. Ces vedettes n'ont pas le temps d'écrire elles-mêmes, vous pensez bien, ou parfois – souvent – ne savent pas vraiment écrire. Alors on fait appel à quelqu'un comme moi. Je rencontre les agents ou les assistants qui me donnent les informations dont j'ai besoin sur la vie de leurs célébrités, sur leurs goûts, leurs passions, leurs rêves, ce qu'elles pensent de ci ou de ça...et puis je me mets au travail. Je pisse de la copie. On me paie à la tâche. Mon nom n'apparaît jamais sur les livres. Je fais partie des nègres de base, ceux qui sont censés ne pas exister. Il y a des nègres connus dont le nom est associé à celui de la vedette, avec laquelle, parfois, ils ont eu de vrais entretiens pour préparer le livre. Ce sont les grands nègres, si je puis dire. Certains ont même un pourcentage sur les droits d'auteur. Le nirvana ! Peut-être qu'un jour, si je continue mon travail avec assiduité, si je ne suis pas trop exigeant, si j'accepte mon modeste sort s'agissant de mes propres livres, je serai un vrai nègre, un nègre reconnu. Mais je ne dois pas rêver. Nous sommes nombreux sur la ligne de départ et il y a peu de gagnants. Les contraintes des maisons d'édition sont considérables et il faut faire des économies sur tout. Avec tous ces apprentis écrivains qui envoient des manuscrits par dizaines, chaque jour, ce qui oblige à entretenir un service spécialisé et un comité de lecture, enfin, souvent, deux ou trois étudiants en lettres qui ont besoin d'un peu de sous. Mais pour qui se prennent-ils ces écrivillons qui encombrent les éditeurs avec leurs manuscrits à la gomme et leur coûtent les yeux de la tête ? C'est incroyable ça ! De temps en temps, une fois ou deux par an, pour le principe, la maison qui m'emploie édite un bouquin écrit par un de ceux qui envoient leur chef d'œuvre par la voie postale. Ici, en se moquant, on les appelle « les postiers ». De temps en temps, pour m'amuser, je regarde les manuscrits qui viennent d'arriver. Je lis le tout début et quelques pages. La plupart du temps c'est navrant de nullité. Ces pauvres gens se prennent-ils

vraiment pour des écrivains. Mais se relisent-ils ? La littérature, c'est avant tout une affaire de réécriture. Il faut travailler, faire, défaire, chaque phrase, chaque mot jusqu'à une sorte de perfection, une petite musique. Comme Céline, quoi ! Non mais ! Et puis il faut que le manuscrit corresponde à la politique éditoriale de la maison. Mais on ne dit pas à ces braves gens ce qu'elle est vraiment cette politique éditoriale. C'est un peu un secret. Sinon, ce serait trop facile ! Tout le monde serait édité !

Quand je compare mes bouquins avec ces « torche choses », comme l'écrivait cette vieille fripouille de docteur Destouches, franchement, je les aime bien. Mes romans à moi sont travaillés, avec des personnages fouillés, une histoire cohérente, un déroulement logique. Je réécris énormément, je me relis à haute voix, chaque phrase, chaque mot, comme Flaubert « dans son gueuloir », toute révérence gardée, bien entendu. Lorsque je fais un livre pour une célébrité, en revanche, c'est vrai, je vais plus vite, nettement plus vite. J'écris presque tout du premier jet, un peu à la « va comme je te pousse ». Ça n'a pas grande importance dans ce cas-là. Ce qui fait vendre le livre c'est le nom de l'auteur écrit en gros sur la couverture. Le style, tout le monde s'en fiche. Pareil pour la cohérence ou la vraisemblance. Quelques anecdotes un peu piquantes au milieu d'un fatras de banalités sur l'enfance, la jeunesse, la vie privée et hop le tour est joué ! La vedette lit le manuscrit – un tapuscrit en réalité – et, en général, agréablement surprise, trouve qu'elle écrit rudement bien, qu'elle ne se serait pas crue capable d'aller au bout des 200 pages. Alors, satisfaite et fière, elle s'admire, signe le livre et va chercher son chèque.

Voilà ce qu'était en gros ma vie avant ma rencontre avec la femme dont je devais écrire, comme nègre anonyme, sinon les mémoires – il ne faut pas exagérer tout de même – du moins les souvenirs d'aventures. « C'est une femme-espion, une vraie, qui appartient aux services secrets français » m'avait dit, mystérieuse, prenant un air de conspiratrice, baissant le ton et mettant la main devant la bouche, Julie Devain, mon éditrice au sein de la fameuse maison *Les talents réunis*.

C'est Julie Devain qui s'occupe de moi, me supervise, me donne des conseils, m'incite à modifier tel ou tel chapitre, à supprimer telle phrase ou à

ajouter telle autre, à adopter tel titre, telle couverture, bref c'est elle qui m'a « en tutelle littéraire », en quelque sorte, pour mon bien, évidemment. Je n'en souffre pas, étant à la base peu porté sur la vanité d'auteur et sur ma petite personne. Et puis, je n'ai guère le choix, de toute façon, ne sachant rien faire d'autre qu'écrire et, peut-être surtout, paresseux de nature, ne voulant rien faire d'autre. Le métier d'écrivain, en effet, est d'assez loin – avec celui d'acteur de cinéma – le métier le plus facile du monde. Il permet de travailler n'importe où, de préférence chez soi, quand on veut, c'est-à-dire de temps en temps. On a donc très peu de contraintes et beaucoup de temps libre. On s'organise comme on le souhaite. En plus, par les temps qui courent, il n'y a même pas besoin de beaucoup de talent. Un bon éditeur, de la publicité bien menée et un peu de chance suffisent largement. Il suffit de voir le sort enviable de nombreux auteurs actuels, que l'on voit et entend partout, qui font référence, qui vendent beaucoup... alors que leurs livres sont d'une navrante médiocrité, voire, pour certains, d'une indigence crasse.

Alors, franchement, les écrivains qui se plaignent de leur sort, en se lamentant, la larme à l'œil et la main sur le cœur, devant des micros et les caméras, sont de fieffés menteurs ou d'insupportables geignards.

Sur le plan personnel, je suis célibataire depuis mon divorce prononcé à mes torts voici une dizaine d'années. Ma femme s'est légitimement lassée de mes absences et du peu d'empressement que j'avais de vivre avec elle. Nous nous étions probablement aimés au début mais pas très longtemps et la séparation fut pour moi parfaitement naturelle. Je n'ai jamais revu mon ex-femme et elle n'a pas non plus trop cherché à me revoir. Elle m'avait laissé quelques messages téléphoniques les jours suivant le divorce mais, indifférent et las, je n'avais jamais donné suite. Alors elle n'avait pas insisté et j'en fus, je dois bien l'avouer, fort aise.

J'ai de temps à autre une aventure amoureuse. Comme le chantait Brel, il faut bien de temps en temps que le corps exulte puisque nous sommes, hélas, très imparfaits, ainsi fabriqués au départ. Mais ma libido me fout généralement plutôt la paix et c'est tant mieux. Il y a tellement de choses plus importantes dans la vie que de baiser pour baiser. Si j'avais vraiment beaucoup aimé une femme et que cette femme m'eut aimé pareillement,

alors, bien sûr, les choses eussent pu être différentes et j'eus probablement, comme beaucoup, aimé l'amour. Mais cela ne s'est pas fait et je pense que, désormais, cela ne se fera jamais. Alors, sur ce plan, je suis définitivement tranquille. Du moins le crois-je.

Au début des évènements qui vont suivre, j'avais une aventure avec Claire Massony, une collègue auteure – on devrait dire autrice, plus féminin – de la maison d'édition, rencontrée par hasard dans le bureau de Julie Devain. Nous avons à peu près le même âge, une petite cinquantaine d'années. Claire Massony s'est spécialisée au fil du temps dans le roman à l'eau de rose. Elle écrit des bouquins racontant des histoires d'amour compliquées et larmoyantes entre de beaux jeunes gens issus de milieux sociaux différents...ce qui, inévitablement, entraîne des conflits de tous ordres et de gros obstacles...que les héros doivent franchir pour, enfin libres, pouvoir s'aimer tout leur saoul ! Je n'aime pas trop ce genre de roman mais je dis le contraire à Claire pour lui faire plaisir et l'encourager. Je lui dis qu'elle écrit rudement bien et que ses livres apportent un peu de bonheur à ses lecteurs – essentiellement des lectrices – ce qui n'est pas tout à fait rien. Un écrivain a besoin de penser qu'on l'apprécie. C'est même vital pour lui, je ne le sais que trop. Alors un petit compliment de temps en temps, ça lui fait du bien à Claire et, franchement, ça ne me coûte pas beaucoup. Mentir un peu de temps en temps pour la bonne cause, ce n'est pas très grave. Claire Massony vend, bon an mal an, un peu plus de livres que moi, ce qui n'est pas bien difficile. Je ne suis pas pour autant jaloux le moins du monde. Elle fait aussi régulièrement, comme moi, pour arrondir ses maigres revenus, le nègre pour des célébrités. Elle est très chouette, Claire. Riante, joyeuse, drôle. En plus, elle est brune et jolie, bien foutue, avec une belle paire de seins et des jambes bandantes. Nous faisons l'amour une fois ou deux par semaine, un coup chez elle un coup chez moi si je puis dire. Nos hormones s'entendaient à merveille. C'était bien là l'essentiel. Nous ne vivions pas ensemble, d'un commun accord, afin de ne pas artificiellement nous attacher l'un à l'autre et prendre des habitudes. Nous ne prenions pas, sauf quelques jours par ci par là, de vacances ensemble. Bref, entre nous, c'était presque purement sexuel, je dirai même presque exclusivement hygiénique et c'était parfait comme ça.

Mais ça, c'était avant !

CHAPITRE DEUXIEME

La femme des services secrets dont je devais écrire le livre m'avait demandé de déjeuner avec elle pour une sorte d'entretien préalable. Elle n'avait pas, en effet, été d'emblée convaincue par mon CV et par mon petit palmarès d'écrivain. Julie Devain avait bien voulu en convenir alors que j'insistais auprès d'elle pour connaître les raisons de cet entretien préalable, que l'on m'imposait comme si j'étais un chômeur en quête d'un travail ou un jeune stagiaire sollicitant un CDD. Non mais ! Il ne faut pas exagérer. Quoique, par nature, toujours plutôt conciliant avec tout le monde et porté par principe à une certaine distanciation, je n'aime pas trop que l'on me traite par-dessus la jambe et que l'on me sous-estime. Je sais très exactement ce que je vaudrais. Mais Julie sut me rassurer. La dame en question devait prendre ses précautions et savoir si elle pouvait avoir en son auteur-nègre une confiance absolue, compte tenu de ce qu'elle allait lui raconter, qui contenait des secrets, beaucoup de secrets, voire des secrets d'Etat. Elle était prête, dans ces conditions, à partager les droits d'auteur avec le nègre, à condition que le nom de ce dernier n'apparût nulle part, même pas comme collaborateur. J'admis dès lors, un peu lâchement, que les précautions de la dame étaient légitimes. Pour définitivement me convaincre, alors même que je l'étais déjà, Julie me glissa dans l'oreille, avec un petit air complice « Tu sais, en plus, c'est une sacrée belle femme ! Et elle est hétéro ! ».

Tout cela était bel et bon.

Le soir, avant de m'endormir, je pensai à mon rendez-vous du lendemain avec Agathe Fermat – c'était son vrai nom mais je devais demander la table de madame Rousseau – à 13 heures, à la brasserie L'européen près de la gare de Lyon. Je m'aperçus que je commençais à fantasmer un peu sur la femme-espion. Je me disais que je raconterai son histoire, certes, puisque c'était mon boulot, mais que je deviendrai un peu son complice et même que j'aurai peut-être une aventure avec elle, sait-on jamais. Comme dans les romans, quoi ! Une sacrée belle femme avait dit Claire qui, lesbienne affichée et revendiquée, s'y connaissait en jolies gonzesses. J'avais pour la

première fois de ma vie de nègre la chance de rencontrer directement la personne dont je devais écrire le bouquin. Certes ce n'était que pour un entretien préalable, mais j'avais la ferme intention de réussir l'examen de passage afin de prendre du galon. Prendre du galon, voilà qui était nouveau dans mon esprit. L'ambition me viendrait-elle avec les années ? À bientôt cinquante un ans ? Et pourquoi pas après tout. Tout en essayant de m'endormir, je me disais que j'en valais bien d'autres. Etre un écrivain un peu connu n'était peut-être pas aussi vaniteux que je l'avais toujours cru, aussi dérisoire, aussi vain. Je tentais de m'endormir dans cette incertitude en songeant à l'épisode de la série *Le bureau des légendes* que je venais de voir à la télé. Allai-je approcher Mata Hari, la pulpeuse et vénéneuse danseuse exotique ou Marina Loiseau, la jeune espionne complètement dépressive à son retour d'Iran où elle a failli se faire tuer ? Allai-je connaître des gens qui ressemblaient, fonctionnaires normaux ou presque, à Henri Duflot, voire à Guillaume « Malotru » Debailly, alias Paul Lefèvre ou bien à des contre-espions mythiques, grands beaux ténébreux séducteurs, du style James Bond ou OSS 117 ? Je me disais aussi que j'étais partagé sur l'idée de l'étalage à la télé, au cinéma ou dans des bouquins, du travail de nos services secrets, espions et contre espions, qui font un boulot essentiel à la sécurité des citoyens dans notre République. Ne devrait-on pas plutôt garder le secret absolu sur leurs manières de travailler, sur leurs méthodes d'investigation et de renseignement ? La nécessaire transparence de l'action publique, justifie-t-elle que l'on montre tout ou peu s'en faut, le dévoilant ainsi à nos dangereux ennemis ? Il n'est peut-être pas utile de faire visiter les arrière-cuisines, plus ou moins douteuses, d'un restaurant étoilé pour en apprécier les plats de classe ou les loges plus ou moins crasseuses du théâtre pour aimer la pièce que jouent sur scène les comédiens.

Mais la DGSE n'en profite-t-elle pas pour manipuler hardiment la production et le réalisateur du *Bureau des légendes* pour, précisément, induire nos ennemis en erreur et leur faire avaler de grosses couleuvres ? En effet, comment croire, par exemple, que la DGSE puisse négocier, dans la vraie vie, au mépris de tous les principes de base d'une démocratie, la libération de Paul Lefèvre avec Daech, responsable de plus de 250 morts sur notre territoire. La République Française ne négocie pas avec l'Etat

Islamique avec lequel elle est en guerre ! Elle le détruit. C'est tout. Ou alors il n'y a plus de principes et on ne peut plus croire personne, jamais, sur rien.

Je m'endormis dans les affres, sans avoir de réponse.

CHAPITRE TROISIEME

La brasserie l'Européen était pleine de monde lorsque je m'installai à la table réservée par madame Rousseau, tout au fond de la salle du haut, là où règne une semi pénombre grâce à l'éclairage tamisé de petites lampes aux abat-jour fumés posées à côté des verres. Je n'eus pas longtemps à attendre. Madame Rousseau, imposante dans un tailleur couleur rubis, arriva trente secondes après moi, parfaitement à l'heure, ce qui, je ne sus trop pourquoi, me déçut quelque peu. Elle me tendit la main et elle serra la mienne avec vigueur. J'aime les poignées de main franches. Les mollassonneuses, les pendouillardes, les inertes, sont, sans exception, le signe de gens dont il faut se méfier comme de la peste, pas francs du collier, faux culs et compagnie. C'était en l'occurrence l'exact contraire. Un serrage de poigne tout en franchise et le regard, vif et droit, qui va avec.

— Bonjour monsieur Guilloux. Je suis heureuse de vous rencontrer.

— Bonjour madame, moi aussi je suis ravi. Julie m'a beaucoup parlé de vous. J'ai très envie de vous aider.

— À la bonne heure. Que voulez-vous boire monsieur Guilloux ?

— Je boirais volontiers un verre de vin blanc sec, Chablis ou Sancerre par exemple...

— Parfait, je vais faire comme vous.

Tout commençait à la perfection et le repas qui suivit fut du même tonneau si je puis dire : neuf huitres de Marennes impeccables de fraîcheur puis une tendre sole fourrée d'une fine duxelles de champignons des bois, accompagnées d'un beau Sancerre fruité de chez Jolivet précédèrent une tartelette aux abricots épaisse et goûteuse qu'un verre de Coteaux du Layon rendit encore plus suave.

Madame Rousseau parla peu et m'interrogea beaucoup, sur ma vie, mes goûts, mes projets. Je parlai d'abondance, c'était le jeu, en me contrôlant, en essayant de passer pour quelqu'un de consistant, de sérieux, de solide

puisque, selon Julie, c'est ce que voulait Agathe Fermat comme nègre pour raconter hardiment sa vie d'espionne. Elle m'écoutait avec attention. C'était très agréable d'être regardé par cette belle femme de quarante-quarante-cinq ans, grande, bien carrossée, aux épaules carrées, au cou dégagé, à la superbe chevelure blonde mordorée et à l'opulente poitrine. Ses grands yeux verts aux reflets jaunes ocre ne quittaient pas les miens. Je pourrai encore aujourd'hui les décrire en détail ou les dessiner avec précision tellement je pus alors les observer, les scruter, les étudier.

— Merci beaucoup monsieur Guilloux, ce fut un plaisir. Je vous tiens au courant pour la suite éventuelle.

— C'est moi qui vous remercie, madame. À bientôt j'espère.

Son café avalé, Agathe se leva d'un bond, me serra prestement la main, alla régler la note à la caisse, fila au vestiaire et quitta la brasserie, magnifique dans son imperméable couleur mastic serré de près à la taille, me fit un petit signe de la main avant de sortir par la porte tournante et de s'engouffrer dans un taxi qu'elle venait de héler, bras levé, avec une belle autorité.

Je restai assis à table, commandai un nouveau café et me mis à penser intensément à la superbe et vigoureuse dame qui venait de partir et dont le parfum à la fois délicat et puissant continuait de flotter autour de moi malgré les tenaces odeurs de cuisine. Je me demandais si j'étais déjà amoureux ou s'il ne s'agissait que d'une illusion créée par les vapeurs des vins blancs que nous avions bus sans véritable modération. J'espérais en tous cas que madame Rousseau n'avait pas perçu qu'elle m'avait déjà charmé. Le nègre amoureux de son autrice ! Cela n'aurait probablement pas été très favorable à notre projet commun. À moins, après tout, que ce fut exactement le contraire. Je savais n'être pas très doué pour ce genre de réflexion psychologique sur l'amour. Le double café me remit un peu l'esprit à l'endroit. Je quittai l'Européen, je ne sus trop pourquoi, avec du vague à l'âme.

Dans la rue, j'appelai Claire pour l'inviter à venir ce soir diner chez moi où il y aura du Sauternes et du foie gras, ce qu'elle accepta, la bougresse,

sans barguigner le moins du monde, comme un léger air coquin dans la voix, me semble-t-il.

CHAPITRE QUATRIEME

Les jours avaient passé et j'étais resté sans nouvelles de Julie Devain, ce qui, en soi, ne m'avait pas trop tracassé il faut bien l'avouer, et d'Agathe Fermat, ce qui, pour moult raisons, m'avait causé un peu plus de soucis. J'avais vu Claire plus souvent que d'habitude et nous avions fait l'amour comme jamais, moi peut-être pour moins penser à mon espionne et Claire, peut-être, pour que je pense plus à elle.

Je m'étais mis à écrire un nouveau roman mais je n'avançais pas vite, mécontent de la trame qui commençait à se dessiner et surtout de ma prose que je jugeais lourde et banale, sans aucun intérêt. Alors je réécrivais énormément, ce qui probablement, si l'on en croit les discours des éditeurs, aboutira le moment venu à quelque chose de bien. « La littérature c'est avant tout un travail de réécriture ! », m'avait dit Julie la première fois qu'elle m'avait appelé pour me parler du manuscrit que j'avais déposé au guichet des *Talents réunis* quelques jours auparavant et qui ne lui avait pas déplu malgré ses gros défauts. « C'est bourré de maladresses mais on sent qu'il y a quelque chose, à condition de retravailler tout ça ! » m'avait-elle asséné dans le téléphone. J'étais à la fois très heureux d'avoir une éditrice en live pour me parler de mon premier manuscrit et très déçu d'être traité comme un moins que rien, comme le dernier des écrivillons. En trois secondes, il faut savoir se placer du bon côté, savoir saisir sa chance. Alors, pour lui faire plaisir et, surtout, pour me faire éditer, très faux cul, lui disant que je la comprenais, j'avais tout réécrit...enfin plus ou moins parce qu'on ce qu'on a écrit à un moment donné on l'a écrit du mieux qu'on a pu, quoiqu'on en dise, avec ses tripes et son cœur et que ça on ne peut pas le changer. Mais, bon, j'ai fait semblant, j'ai bidonné des paragraphes entiers pour faire croire à Julie que je l'avais écoutée... j'ai interverti des passages...j'ai changé deux ou trois mots par ci par là...et j'ai réussi à me faire éditer, ce qui est, au fond, le but de tout écrivain qui ne se ment pas à lui-même. Les éditeurs veulent se donner l'illusion qu'ils inventent l'écrivain, le découvrent et, sous leur tutelle protectrice, le bonifient. Ils sont

eux-mêmes, la plupart du temps, des écrivains ratés ou tout du moins des velléitaires de la littérature qui n'ont jamais osé aller au bout de leur envie. Alors ils se veulent les démiurges de leurs auteurs et vivent ainsi plus ou moins par procuration. Mais, murés dans leur fierté, voire pour certains leur « quant à soi », ils ne veulent surtout pas l'entendre et se fâchent même tout rouge si on fait allusion à cette chose parfaitement taboue dans le merveilleux monde de la littérature : l'éditeur écrivain par procuration. Pourtant, la célèbre Françoise Verny en fut le plus bel exemple.

Bref, depuis des jours et des jours, pour masquer inquiétude et impatience qui commençaient à me ronger les nerfs, je récrivais et récrivais encore et encore, ce qui, « à force d'à force » comme disait Céline, devrait m'ouvrir à coup presque sûr -je peux rêver -la route des prix littéraires et des gros tirages. Un bon livre, dit-on souvent, c'est un peu de talent et beaucoup de sueur. Je pouvais toujours faire semblant de croire à ce genre de sornette ! Je savais parfaitement, au fond de moi et depuis longtemps, qu'un grand écrivain c'est trois choses : du talent, du talent et du talent ! Il n'y a pas d'exception. Je savais aussi qu'il y avait, du plus lointain de l'histoire littéraire, quelques fieffés usurpateurs qui avaient réussi à passer à travers les mailles de tous les filets, même celui de la postérité, comme Barrès, Perec, Robbe-Grillet ou Duras pour ne citer que des auteurs récents. Je savais aussi, évidemment, qu'il y avait, à notre époque, pas mal d'usurpateurs. Il suffit de lire les bouquins qui sortent. J'en lis énormément, plus par conscience professionnelle que par goût personnel. Pour essayer de comprendre pourquoi des bouquins qui me paraissent sans conteste d'une totale indigence, ou d'une veule complaisance, en tout cas largement inférieurs aux miens, peuvent trouver d'abord un éditeur et, ensuite, grâce à une publicité massive, des dizaines de milliers de lecteurs voire plus. Je dois avouer ne pas avoir encore réussi à piger le truc. Mais je m'accroche, en tentant d'être littérairement le plus objectif que je puis, si cela toutefois est possible. Mais avec des Musso, des Lévy ou des Djian, pour ne citer que les plus évidents, je baisse les bras. C'est pour moi totalement incompréhensible, extrêmement mystérieux. C'est à peu près du niveau de *Nous deux* ou de la collection *Arlequin* ou de conneries comme ça, pas vraiment mieux. De la bouillie pour les chats. Du brouet insipide pour

midinettes en mal d'amour. J'exagère, bien sûr, parce que, sur ce sujet comme sur d'autres, je suis d'une totale mauvaise foi. Mais, après tout, j'ai la chance de savoir tout à fait précisément ce que j'aime et ce que je déteste. Alors je fais avec, très librement. Ce n'est pas pour dire mais mes bouquins à moi, même s'ils n'ont pas de succès, sont autrement plus rugueux, plus engagés, plus âpres, plus sincères, plus humains. J'ai parfois l'impression que les éditeurs d'aujourd'hui hésiteraient à défendre Villon, Rousseau, Voltaire, Hugo, Maupassant, Balzac, Stendhal, Barbey d'Aurevilly, , Zola, Céline, Camus, Nimier, Laurent, Blondin et quelques autres, qui mettent, chacun à sa manière, chacun avec son style, certes, leurs tripes sur le papier mais toujours avec de la classe et un considérable talent. Mais bon, médiocre écrivain et nègre patenté, je n'ai, en la matière, je dois bien modestement l'admettre, aucune qualification particulière, n'étant ni éditeur ni critique littéraire.

Alors, en attendant, dans les transes, que dames Julie et Agathe veuillent bien me dire à quelle sauce j'allais prochainement être mangé, je réécrivais d'abondance, faisant en quelque sorte du sur-place littéraire dans mon nouveau roman dont je n'avais plus aucune idée du sens dans lequel devait aller l'histoire et de la manière dont mes pauvres personnages devaient désormais agir. Je ne savais plus quel en était le sujet. J'étais complètement perdu.

CHAPITRE CINQUIEME

Le coup de fil de Julie m'annonçant que mon examen de passage auprès d'Agathe avait été réussi me fit grand bien, m'apportant une sorte de grand soulagement, une manière de petite réconciliation avec moi-même. Avec Agathe, j'avais été à la hauteur, je ne savais pas trop de quoi mais j'en fus satisfait. Le téléphone raccroché, je me mis à hurler, de toutes mes forces libérées, en me frappant le torse, comme si Bernard Pivot venait de m'annoncer que j'avais le prix Goncourt :

— Putain, j'ai réussi, j'ai réussi. Je ne suis pas aussi nul que ça !

Agathe m'appela pour me fixer un rendez-vous à son domicile au numéro 32 de la rue de la Confrérie, à Paris dans le 11^{ème} arrondissement. J'aime bien cet arrondissement, jeune, animé, ouvert, mélangé où les gens vivent comme ils en ont envie. De là à ce qu'on dise que c'est un arrondissement cosmopolite voire « bobo », il n'y a qu'un pas...que les cons ont allègrement franchi depuis fort longtemps ! C'est dans ce quartier où, un vendredi 13 novembre, des ordures de terroristes ont tiré à la mitraille sur des gens attablés aux terrasses des cafés après que leurs collègues avaient massacré les spectateurs d'un concert de rock au Bataclan situé à deux encablures. Ils n'avaient pas choisi l'endroit au hasard, ces fumiers de djihadistes de mes deux ! Tuer des Français libres et heureux. Il a bon dos Allah ! Pauvres malades, pauvres frustrés qui seront bientôt, espérons-le, éradiqués de la surface de la terre sur laquelle ils ne méritent pas de vivre. Eradiqués comme la peste et la tuberculose et bientôt le sida ou le cancer !

L'immeuble où habitait Agathe était récent, avec un grand hall lumineux et un ascenseur souple et silencieux. L'appartement était situé au deuxième étage, au bout d'un couloir tapissé d'épais papier couleur grenat avec au sol un moelleuse moquette grise. Agathe m'ouvrit la porte en souriant. Elle était en jean et en pull, un joli pull rouge à grosses torsades. Elle me serra prestement la main et demanda de mes nouvelles. Je lui dis que j'allais très bien et la remerciai chaleureusement d'avoir donné suite à notre projet. J'entrai. L'appartement était clair, aux murs blancs décorés de petits

tableaux modernes à motifs géométriques très colorés et sobrement mais élégamment meublé. Agathe me fit assoir dans un canapé de cuir blanc et apporta du café. Puis elle raconta pourquoi elle voulait faire un livre de souvenirs et nous commençâmes ainsi notre travail commun. Je sortis un cahier d'écolier et un stylo de ma sacoche pour prendre des notes. Je ne voulais pas me contenter, comme beaucoup de collègues le faisaient et comme je le faisais habituellement auprès des assistants de vedettes, d'enregistrer nos conversations et les retranscrire ensuite sur le papier. Ce n'est pas un travail d'écrivain mais une tâche de pur transcripteur, sans aucun intérêt. Non, moi je voulais, cette fois, tirer de nos entretiens le suc, « la substantifique moelle » comme l'écrivait Rabelais, et les coucher sur le papier avec un style mettant en valeur la personnalité complexe d'Agathe et l'extraordinaire utilité de son métier d'agent secret. Pour la première fois de ma vie de nègre, j'avais de l'ambition pour le bouquin que j'allais écrire. Je voulais qu'il soit de bonne qualité et qu'il ait du succès et pas seulement parce que j'allais en partager les droits d'auteur !

Pendant deux heures Agathe me raconta son enfance à Lyon, dans une famille moyennement aisée de la Croix Rousse où ses parents tenaient une librairie. Elle vécut ainsi au milieu des livres dans un quartier propre à exciter l'imagination d'une petite fille, avec ses mystérieuses traboules, ces ruelles d'escaliers abrupts descendant secrètement, à travers les immeubles d'habitation, sur le Rhône et sur le centre de la ville, que les touristes visitent aujourd'hui mais qui, au 19^{ème} siècle, avaient souvent permis aux canuts révoltés d'échapper à la police et, plus près de nous, aux résistants de se défaire des griffes atroces de la gestapo. Le père d'Agathe lui racontait, chaque soir avant qu'elle ne s'endorme, des histoires qu'il inventait et qui faisaient intervenir des héros jeunes, beaux et vaillants qui sauvaient de jolies princesses du joug d'un chevalier noir maléfique ou d'un dragon jaloux crachant le feu.

Ces histoires attendues chaque soir, pendant des années, avec impatience, puis un peu plus tard les livres conseillés par papa et maman – le Club des Cinq, Alexandre Dumas, la comtesse de Ségur, George Sand, Hector Malot, Jacques London, Stevenson, Daniel Defoe, Jules Verne et bien d'autres – forgèrent l'univers émotionnel de la petite Agathe, fait d'aventures

héroïques, d'histoires policières et de belles histoires romantiques, de courage, de fidélité, d'amour.

Je posais beaucoup de questions pour bien comprendre le cheminement conduisant à une carrière d'agent secret. Agathe raconta les films qu'elle allait voir au cinéma avec ses parents puis avec les copines, les James Bond en particulier, ainsi que les livres surtout ceux de John Le Carré. Elle se passionna très vite pour les histoires d'espionnage, en particulier pendant la guerre froide où il était assez facile de savoir de quel côté étaient les bons et les méchants. Je notai tout sur mon cahier, me disant que j'avais là un bon matériau pour commencer mon bouquin et intéresser les lecteurs, même si j'avais bien conscience d'être dans de la matière tout à fait classique. Il me faudra être un poil original par le style, la manière de la narration.

À la fin de ses études d'ingénieur en informatique pour lesquelles elle était très douée, Agathe fut contactée, comme beaucoup de jeunes et brillants ingénieurs, par la DGSE, pour un stage de trois mois. Elle accepta avec enthousiasme. Son destin, elle en fut absolument certaine, fut scellé dès ce moment : elle deviendra agent secret.

Le soir chez moi je commençais à écrire le livre. J'étais inspiré et les choses venaient bien. Il était convenu avec Agathe que je ne lui ferais lire ma prose que lorsque j'aurais pondu une cinquantaine de pages, afin qu'elle put avoir une vue un peu globale, plutôt que de devoir regarder chaque page voire chaque phrase, au risque de me demander telle ou telle modifications et, ainsi, malgré qu'elle en eût, de très rapidement m'insupporter. Pour moi, un livre est un tout qui doit être apprécié à la fin de la lecture et non pas disséqué par petits bouts comme le fait le professeur notant la copie d'un élève. Je n'ai réellement pas de vanité d'auteur, au sens propre du terme, mais tout de même ma petite fierté !

Agathe m'avait donné rendez-vous pour le surlendemain, chez elle, en milieu de matinée. Je tuai le temps en reprenant à la base l'écriture de mon propre roman et m'aperçus, un peu étonné, que je m'inspirai sans vraiment le vouloir de mon travail de nègre pour Agathe, mon héros principal étant un écrivain sans succès écrivant des livres pour les autres et s'apprêtant à

raconter les aventures d'un brillant agent secret féminin, sorte de Mata Hari des temps modernes... Bref, j'écrivais le livre sur le livre que j'allais écrire. Au fond, à bien regarder, ce n'était pas tellement original. Le roman dans le roman. On a souvent vu ça dans notre littérature. C'était donc plutôt cousu de fil blanc et, une nouvelle fois, je ne brillais pas par ma singularité. Pourquoi ne pas écrire le livre sur le livre qui parle du livre ? Ce serait un peu con, mais plus original, quoique assez difficile à réussir. Faire une sorte d'exercice littéraire purement formel, un peu comme le faisait Georges Perec. Mais, bon, je n'aime pas du tout Perec, complètement surfait, selon moi. Alors pourquoi m'en inspirer ?

CHAPITRE SIXIEME

La séance de travail venait de commencer. Devant nos verres de Macon blanc bien frais, Agathe me racontait son stage à la DGSE, qui avait été à l'origine de sa passion pour le métier d'espionne. C'était passionnant. Sa passion en elle-même était passionnante à découvrir, si je puis dire. J'écoutais et j'écrivais en même temps. J'essayais de bien capter toutes les ondes qui se dégageaient de la narratrice. J'écoutais et je notais. Je regardais aussi. Je la regardais. Elle était magnifique, Agathe, ses grands yeux dans les miens, pour mieux me faire partager ses états d'âme, pour m'entraîner avec elle dans son trip. Mais moi, désormais, j'étais dans son monde de plein pied, immédiatement et totalement, absolument comme elle l'aurait voulu si elle avait su. À chaque phrase qu'elle disait, je tombais un peu plus amoureux. C'en était presque navrant et je m'en voulais sérieusement d'être une proie aussi facile. J'avais un peu honte de me conduire comme un collégien boutonneux qui succombe à la première fille venue, sous prétexte qu'elle a de jolis yeux et une belle paire de seins.

J'étais dans cet état second de vieux con enamouré, lorsque la porte de l'appartement vola en éclat et que deux individus cagoulés et vêtus de noir déboulèrent, arme au poing, dans le salon. J'eus l'impression que j'halluciniais, comme si la scène était irréelle, contenue dans le récit d'Agathe qui était précisément en train de me raconter comment un de ses collègues, aujourd'hui très âgé, avait été pris en otage à Beyrouth dans les années 80, dans sa chambre d'hôtel, alors qu'il narrait ses aventures à un journaliste. Presque la même scène ! Mais je n'eus pas le temps d'halluciner bien longtemps. Un des deux hommes en noir se rua sur Agathe et lui plaqua immédiatement le canon de son gros revolver noir muni d'un silencieux sur la tempe, en lui demandant, dans un français très pur, de ne pas crier.

— Voulez-vous, chère madame, ne pas crier s'il vous plait. Sinon, j'aurais le regret de devoir vous brûler la cervelle. J'en serais navré mais je le ferais sans hésiter, croyez-le bien.

Agathe le regarda avec effarement et peut-être, me sembla-t-il, un brin d'admiration, mais sans dire un seul mot. L'homme en noir, qui était probablement le chef, avait su se faire comprendre, sans barguigner, recta. Quant à moi, je n'étais ni effaré ni admiratif. J'étais comme dans un autre monde, sidéré, paniqué, complètement bloqué, incapable d'avoir la moindre pensée, le moindre geste. Un écrivain qui se retrouve brutalement plongé dans un polar, en vrai et qui ne parvient pas à réaliser. Le second homme cagoulé s'approcha de moi, calmement et me fit signe de ne rien dire, en mettant le majeur de sa main gauche devant la bouche tout en me faisant les gros yeux. J'étais tellement paniqué qu'il n'y avait même pas besoin de me parler. Des gestes simples suffisaient à me faire obéir, comme un petit enfant. Je n'avais absolument pas l'habitude de la violence. Je n'avais jamais été confronté à une situation de ce genre, avec une arme à feu pointée avec autorité à moins d'un mètre de moi. Je n'avais pas du tout envie de faire le malin. Je regardai Agathe. Elle était calme, probablement prête depuis longtemps à faire face à tous les dangers grâce à sa formation et son expérience au sein de la DGSE. Elle me regarda et me fit un petit sourire désolé puis une moue d'excuse, comme pour me dire « Je suis navrée de vous embarquer dans cette histoire, monsieur Guilloux. Pardon. » Ah ce regard et ce sourire contrit ! Je répondis en faisant une petite grimace essayant de montrer à mon espionne bien aimée que ce n'étais pas de sa faute, que tout allait bien et qu'elle était évidemment pardonnée.

On nous pria de nous assoir et d'écouter.

— Nous allons vous emmener en voiture dans un lieu secret. Nous vous banderons les yeux dès arrivés dans le véhicule. En attendant, nous allons quitter cet appartement bien calmement et en silence, comme si nous étions de vieux amis. À la première incartade, nous serons tenus de vous supprimer. Ce sont les ordres. Si vous coopérez, en revanche, il ne vous arrivera rien de fâcheux et vous serez bien traités. Je pense que, pour ce qui vous concerne, le choix est clair.

L'homme cagoulé parlait avec assurance d'une voix douce et fort convaincante. Nous échangeâmes avec Agathe un Agathe me lança un regard complice d'approbation. Elle répondit :

— Très bien, monsieur, nous vous allons obéir sans faire de difficulté mais nous aimerions savoir qui vous êtes et quel est le but de ce rapt. Nous sommes deux citoyens paisibles et ne comprenons pas ce que l'on peut attendre de nous. Je suis psychologue et mon ami est écrivain. Nous n'avons pas d'argent. Je pense tout simplement que vous vous êtes trompé de cible.

Agathe employait le même ton posé que le chef des ravisseurs mais ce dernier n'eut pas l'air impressionné le moins du monde.

— J'adore la plaisanterie mais je vous saurai gré de cesser cette comédie, s'il vous plait. Vous êtes tous deux membres des services secrets français. Nous sommes fort bien renseignés. De toute façon, je ne suis pas là pour débattre avec vous. Allez, on ne discute plus. Passez devant. On s'en va d'ici.

— Vous faites erreur, monsieur, je vous assure. Nous ne sommes absolument pas des agents secrets. Je vous répète que vous vous trompez !

— Cela suffit. Allez ! Avancez !

Nous quittâmes en silence l'appartement. Agathe ferma la porte à double tour comme si de rien n'était. L'homme en noir récupéra les clés d'un geste brusque et les mit dans sa poche. Nous descendîmes par l'escalier sans rencontrer personne et, arrivés sur le trottoir, entrâmes dans une grosse Mercédès noire aux vitres teintées qui démarra immédiatement. Comme promis on nous banda les yeux avec soin.

— Le voyage va être un peu long. Alors prenez patience, s'il vous plait et toujours en silence !

Installés à l'arrière de la Mercédès avec, entre nous, l'homme cagoulé toujours l'arme au poing, nous n'avions pas envie de bouger la moindre oreille. Le chef, lui, était assis à l'avant, pistolet posé à plat sur les cuisses, à côté d'un chauffeur obèse et barbu affublé d'un affreux bonnet de laine grise et de grosses lunettes noires très spectaculaires. J'avais eu le temps de voir tous ces détails en quelques secondes, juste avant de me voir bander les yeux. Un écrivain doit avoir le sens de l'observation, surtout s'il veut ensuite relater dans ses livres les événements qu'il vit. Je demanderai plus

tard à Agathe si elle a vu les mêmes détails que moi, afin de vérifier, pour le plaisir, si une espionne professionnelle est aussi observatrice qu'un nègre de métier. En attendant, le nègre était dans le noir, si je puis me permettre ce désolant jeu de mots. Et dans un noir total. Et dans le silence. Seul l'onctueux moteur six cylindres de la voiture donnait signe de vie. Je posai la nuque sur l'appuie-tête, réfléchis à ce qui nous arrivait, m'inquiétais de ce qui allait advenir et, sans l'ombre d'une réponse, insatisfait et fatigué, je me laissai lâchement gagner par le sommeil.

*

— On se réveille ! Allez, allez, nous sommes presque arrivés.

Je voulus ouvrir les yeux et m'aperçus qu'ils étaient clos sous le bandage. Je repensai illico aux évènements récents et à notre situation d'otage. Quand on dort on oublie tout mais, hélas, les réalités sont toujours là, à la seconde même du réveil.

— Agathe ? Vous êtes là ? Comment allez-vous ?

Je criai, brutalement inquiet.

— Bonjour monsieur Guilloux. Je suis toujours là et tout va bien.

— Bon bon, c'est parfait. Dites, au point où nous en sommes vous pouvez m'appeler Antoine.

— d'accord Antoine. Comment allez-vous ? Je crois que vous avez dormi.

— j'ai ronflé peut-être ?

— Pas vraiment mais je vous ai entendu dormir. C'est bien de pouvoir dormir dans une telle situation. Moi je ne peux pas. Je suis tendue, trop tendue.

— Agathe, si j'osais je vous dirais que moi aussi j'étais...très tendu ...

parce que je pensais très fort à vous. Mais je n'oserai jamais vous dire cela.

— C'est bien Antoine. Alors n'osez pas. Ce n'est pas le moment. La situation n'est pas très favorable à la rigolade et à la bagatelle. On verra par la suite...si on s'en sort.

— Vous avez bien dit on verra par la suite ? C'est d'accord, Agathe. Je saurai vous le rappeler. N'ayez crainte, on va s'en sortir. J'en suis certain. Ces gens veulent une rançon ou quelque chose de ce genre. Et le gouvernement français paie toujours. Tout le monde le sait. Alors vous pensez, avec une espionne comme otage, ça ne va pas faire un pli.

— Vous pensez que c'est ça ?

— Ben oui. Ils n'ont pas fait ça pour moi, même s'ils me croient agent secret parce qu'ils m'ont vu avec vous à plusieurs reprises. Mais c'est vous qu'ils visaient, très clairement. Pouvez-vous me dire, chère Agathe, vous qui n'avez pas dormi, combien de temps on a roulé ?

— Oui, avec précision. J'ai regardé ma montre au départ et à l'arrivée. On a roulé exactement une heure et vingt minutes.

— Parfait. Ca fait autour d'une centaine de kilomètres. Mais on ne sait pas dans quel sens.

— Je sais seulement qu'à un moment donné on a pris l'autoroute. On s'est arrêté et j'ai entendu le bip caractéristique qui lève la barrière grâce au système de télépéage.

— Bravo. On sent la professionnelle. Je suis bluffé, Agathe.

La belle ne répondit pas. La Mercédès ralentit puis entra en douceur dans une cour recouverte de graviers. On vint nous chercher, chacun à une porte, en nous laissant les bandages sur les yeux. On sortit de la voiture. Sous les chaussures, je sentis le gravier, un gravier plutôt fin comme dans les allées des parcs. On traversa une sorte de cour, pendant une trentaine de mètres puis nous entrâmes dans un bâtiment, après avoir gravi six marches d'escalier et fait quatre pas sur une dalle bétonnée. La porte d'entrée devait être large puisque mon gardien et moi la passâmes de concert. Ensuite un

couloir avec du carrelage au sol, pendant sept ou huit mètres, puis on descendit un escalier sur seize marches. Enfin, après avoir marché une grosse vingtaine de pas – vingt-trois précisément – on me fit entrer dans une pièce avec du parquet au sol, dans laquelle on sentait la cire et le produit d'entretien pour les lavabos. J'essayais de tout me remémorer, chaque détail. Je ne savais pas si cela pourrait être utile mais j'éprouvais le besoin de le faire, ne serait-ce que pour exister en faisant quelque chose de concret et surtout en me disant que plus tard je pourrais peut-être raconter cette aventure, la coucher sur le papier. Après tout raconter des histoires, c'était mon métier.

On ne se rend pas bien compte à quel point on est diminué lorsqu'on ne voit pas. On n'est plus rien, dans un invraisemblable état de faiblesse, à la merci de tout et de tout le monde, surtout dans un lieu totalement inconnu. Agathe, de son côté, avait été conduite dans une autre pièce. J'étais seul avec mon gardien, toujours muet. Il me fit assoir dans un fauteuil, m'enleva le bandeau et me délia les mains. J'eus du mal à retrouver une vue claire, des papillons noirs s'agitant devant les yeux pendant plusieurs minutes. Puis je découvris une chambre tout à fait modeste avec un lit sur la droite et un évier sur la gauche. C'était une pièce basse et aveugle, sans fenêtre, sobrement éclairée par un petit luminaire au plafond. L'homme en noir, toujours cagoulé et toujours silencieux, sortit et ferma la porte à double tour. Très étrangement je fus satisfait de me retrouver seul. Pour réfléchir, faire le point, réaliser ce que je vivais. Je m'allongeai sur le lit, mis mes deux mains derrière la tête et, quelques minutes plus tard, une fois encore je m'endormis.

Lorsque je me réveillai, je fus surpris par le silence, un silence profond, épais, si je puis dire. Je me levai et me dirigeai vers la porte de la chambre, sur laquelle je collai l'oreille. Pas un bruit. Rien. Je tournai la poignée et miraculeusement je pus ouvrir sans problème. Il me semblait pourtant que tout à l'heure le gardien avait fermé à double tour. J'avais encore le bruit en mémoire. Etrange !

Sur la droite un couloir désert et sombre. Dehors il devait déjà faire nuit. Tout paraissait dans le noir. Au bout du couloir, je montai l'escalier de seize

marches et je me retrouvai au rez-de-chaussée, par où nous étions arrivés. Toujours le silence. Pesant. Etrange. Anormal. Je sentais monter en moi un début d'angoisse, comme une peur naissante qui commence à tenailler légèrement l'estomac. À gauche le couloir carrelé de sept ou huit mètres menant à la grande porte palière. Je pourrais tenter de l'ouvrir et de m'évader mais immédiatement je pensai à Agathe et me sentis dans l'obligation de la trouver et de lui venir en aide. À droite le couloir desservait des pièces, des deux côtés. Toujours personne et toujours le silence.

CHAPITRE SEPTIEME

Il me fallait entrer dans ces pièces pour avoir le cœur net, savoir s'il y avait quelqu'un, comprendre ce qui se passait et retrouver Agathe, absolument. La peur se faisait plus présente et mon estomac se serrait progressivement. J'ouvris avec précaution la première porte. Une sorte de salon avec une cheminée et des canapés. Personne. Une autre porte, une chambre. Personne. Trois autres chambres sans plus de succès. Dans la quatrième, plus grande, il me sembla entendre un bruit, au fond de la pièce, venant d'un lit à baldaquins, dont les dais de tissu descendaient jusqu'à terre. Comme une sorte de râle mais pas de souffrance, plutôt de plaisir. Comme un petit cri de jouissance poussé par une femme en train de faire l'amour et de prendre son pied mais sans qu'on puisse vraiment l'entendre, volontairement étouffé. Je m'approchai du lit, sur la pointe des pieds. J'avais la trouille mais j'étais curieux de voir. À travers le petit espace entre deux pans du baldaquin, je vis une femme qui chevauchait un homme, en se déhanchant avec ferveur et en poussant de petits gloussements. Une femme belle, blonde, à la chevelure mordorée, bien en air, superbement carrossée, hanches larges, épaules carrées, taille fine. Je voyais cette femme de dos mais je la reconnus immédiatement, en prenant un coup de poignard dans l'estomac. Cette femme blonde qui baisait à tire larigot avec un inconnu dans le grand lit à baldaquin, C'ETAIT AGATHE !

Je fus, une fois encore, sidéré, incapable de la moindre réaction. De toute façon, que pouvais-je faire ? J'étais certes un peu culpabilisé, un peu honteux, de regarder les deux amants en action, mais je ne parvenais à détourner le regard de ce spectacle qui me faisait mal mais, dans le même temps, me subjuguait.

Agathe se dégagea en douceur de son partenaire dont je pus entrevoir le visage. Il était brun, assez jeune et paraissait aux anges en regardant sa camarade de baise. Je pus également voir qu'il était superbement équipé pour ce genre d'activité. Agathe se coucha prestement près de lui, lui empoigna le membre turgescent avec sa main droite et le prit en bouche avec voracité. Le jeune homme grogna de plaisir. Agathe semblait une

sacrée experte es fellation, variant les exercices avec la main, avec la bouche, avec les seins. Je me surpris à penser que j'adorerai qu'elle me fasse la même chose et je m'aperçus que je commençais à bander sérieusement. L'homme, par un geste clair, invita Agathe à lui présenter son entrecuisses près de son visage. Agathe fit un joli mouvement circulaire, jambes en l'air, sans lâcher des lèvres son partenaire et vint s'aboucher à lui, à l'envers, cul contre tête, pour un magnifique exercice de « soixante-neuf ». Les deux amants faisaient tout pour ne pas crier trop fort mais ne pouvaient, la bouche pourtant pleine, s'empêcher de montrer leur extrême plaisir.

J'eus l'impression fugace que ces deux-là se connaissaient bien. Je veux dire qu'Agathe ne m'avait pas donné jusqu'ici l'impression d'être une « saute-au-paf », une nymphomane lubrique – ce que j'en arrivais presque désormais à regretter – et qu'avec son camarade de câlinerie ils devaient se connaître avant l'épisode de notre prise d'otage. En tous cas, quelque part dans mon esprit un peu embrumé, c'est ce que j'espérais. À moins qu'Agathe, en vraie Mata Hari, ait pu réussir à séduire très vite son gardien pour en tirer avantage. Mais peut-on faire l'amour aussi bien lorsque c'est la première fois ? La partie à laquelle j'assistais me paraissait se dérouler entre deux habitués l'un à l'autre, sachant exactement ce que l'autre aime, sans aucunement hésiter. Pour cela il me semble qu'il faut un peu de temps. Je n'étais pas un grand spécialiste des choses du sexe, bien loin s'en fallait, mais tout de même !

J'étais dans toutes ces considérations qui se mélangeaient allègrement dans ma pauvre tronche, cependant que l'exercice du « soixante-neuf » se poursuivait au mieux pour les deux partenaires qui prolongeaient la manœuvre avec visiblement délectation. J'entendais les petits cris et soupirs de plaisir qui se mêlaient aux bruits humides des deux bouches suceuses.

Incapable d'avoir une idée utile, je décidai, groggy, de regagner ma chambre et de faire comme si je n'en étais jamais sorti. Je verrai bien alors ce qui se passera et comment se comportera avec moi Agathe. Il est certain, en tous cas, qu'après avoir assisté à la séance de tout à l'heure, j'avais désormais une image tout à fait nouvelle de la miss Fermat... Je l'avais vu à l'œuvre, vorace et gourmande dans le déduit. D'une certaine manière et tout

en m'en voulant d'avoir une si médiocre pensée, j'avais encore plus envie d'elle. Elle m'était devenue, dans sa lubrique et superbe nudité, accessible. Pourquoi pas moi, me dis-je.

CHAPITRE HUITIEME

Je commençais à sérieusement m'emmerder dans ma piaule, assis mollement dans le fauteuil, comme si je n'étais pas sorti depuis notre arrivée.

Tout se mélangeait dans ma tête et je n'arrivais pas à avoir un sentiment clair de la situation. J'étais dépité, parce qu'amoureux, d'avoir vu Agathe faire l'amour avec un autre homme mais, en même temps, j'avais la preuve qu'elle n'était pas inaccessible et que j'avais donc ma chance avec elle. Je n'étais pas fier de cette médiocre pensée mais c'était comme ça.

Je vivais une aventure dangereuse et étrange à laquelle je ne comprenais rien, ce qui aurait dû m'inquiéter mais, en même temps, l'écrivain que j'étais voyait le parti à en prendre, le livre à en tirer le moment venu. Peut-être ma chance !

Je me posais aussi plein de questions. Qui avait ouvert la serrure de la porte de ma chambre et pourquoi ? Agathe était-elle complice de nos ravisseurs et pour quelles raisons ? Pourquoi me prenait-on ou faisait-on semblant de me prendre pour un agent secret ? Où était-on ? Qu'allait-on faire de nous ?

Bref, je n'étais pas très zen et je ne pigeais pas grand-chose mais, curieusement, l'esprit bouillonnant, j'attendais la suite avec une grande impatience. J'étais de plein pied dans une étonnante aventure, un épisode rocambolesque de ma vie, totalement inédit. Alors je me devais d'en profiter, de vivre chaque minute avec intensité. Tout le reste n'avait plus vraiment d'importance.

Un bruit dans la serrure me sortit de mon demi-sommeil. On sembla tâtonner, comme si la personne qui ouvrait la porte était surprise de voir qu'elle n'était pas verrouillée. Deux hommes cagoulés entrèrent, arme au poing, probablement les mêmes qui nous avaient kidnappés, même corpulence, même habillement. Sans un mot, on me fit me mettre debout et on me passa des menottes, les deux bras dans le dos. La précaution me parut

inutile, compte tenu de la situation qui ne m'avantageait guère, mais je gardais cette pensée pour moi. On me conduisit dans le salon que j'avais vu tout à l'heure. On me fit assoir sur un canapé, toujours sans un mot. Les deux cerbères étaient peut-être muets. Agathe entra, menottée comme moi, suivie par un homme athlétique, encore assez jeune, barbe de trois jours, costume anthracite, chemise blanche. Je le reconnus immédiatement comme le type bien membré qui baisait avec Agathe il y a peu dans le lit à baldaquin. Il était armé et tenait miss Fermat en joue ou plus exactement faisait mine de la menacer. Agathe me regarda avec des yeux navrés. Quelle comédienne. Je répondis par un clin d'œil complice et dit :

— Bonjour Agathe. Comment ça va ? On ne vous a pas fait de mal ? Vous savez ce qu'ils nous veulent ?

— Cela fait trois questions, Antoine. Premièrement je vais bien. Deuxièmement on ne m'a pas fait de mal. Tercio je ne sais pas. Et vous, ça va aussi ?

— Tout va bien. J'ai passé mon temps à dormir.

Le camarade de baise d'Agathe n'avait pas encore ouvert la bouche. Il nous regardait discuter avec détachement. Puis il se tourna vers moi.

— Ca y est, c'est fini les mondanités ? Bon, parlons sérieusement, monsieur l'agent secret. Je veux une rançon pour vous relâcher tous les deux, deux millions d'euros en argent liquide. C'est vous qui allez faire la liaison avec la DGSE.

— Mais je ne suis pas agent secret. Je ne connais rien à vos histoires. Dites-lui Agathe, bon sang.

— Je vous en prie Antoine, calmez-vous. C'est notre seule chance. Ils vont nous éliminer sinon, vous comprenez ça ?

— Je comprends mais pourquoi nous ?

— Antoine, je n'en sais pas plus que vous. De grâce, faites ce que monsieur vous demande, s'il vous plait, Antoine.

Quelle comédienne, décidément que la miss Fermat. J'avais la trouille, évidemment, mais en même temps je m'amusais bien de la situation. Je savais qu'Agathe était complice mais elle ne savait pas que je le savais. Savoureux, non ?

— Si vous me le demandez si gentiment, je ne vois pas comment refuser. Quelle sera ma récompense, chère Agathe ?

— C'est vous qui déciderez, Antoine, c'est promis.

En deux secondes, je m'imaginai avec Agathe en train de faire les mêmes choses qu'elle faisait avec notre pseudo ravisseur. Mon esprit n'eut, hélas, pas le temps de trop s'égarer.

— Bon, Monsieur Guilloux, je vais vous donner la marche à suivre.

Le mec connaissait donc mon nom. Agathe avait dû le lui dire. Petite erreur, sans aucune importance mais petite erreur quand même. Ça ne changeait rien pour moi puisque j'avais décidé de faire le naïf, de me comporter comme si je ne savais rien de ce que j'avais découvert, comme si Agathe était quelqu'un de bien, comme si...

Ma mission était d'une simplicité biblique : aller à la gare de Lyon chercher une mallette contenant 2 millions d'euros en ouvrant le coffre de la consigne numéro 111 avec la clé cachée dans le coffre numéro 11 qui, lui, ne sera pas fermée à clé. Le ticket de dépôt de la 111 sera scotché sur le côté avec la clé. Le montrer au guichet et prendre une mallette noire. Retourner à la voiture sans précipitation. On allait m'emmener avec la Mercedes. Je n'avais rien d'autre à faire.

— C'est bien compris ? Mettez-vous les numéros dans le crâne. Sur place il faudra faire les choses sans hésiter. Ce sera un jeu d'enfant pour un agent secret de votre trempe.

— Oui, oui, c'est bon. Admettons. Puis, ensuite, vous nous libérerez, Agathe et moi ?

— Vous verrez bien. Ne vous mêlez pas de ça pour le moment. Faites ce que je vous demande. C'est tout.

— Si vous ne me répondez pas, je refuse d’aller gare de Lyon. Non mais. Vous commencez à m’emmerder avec vos grands airs ! Je ne suis plus un môme !

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, monsieur Guilloux. Madame Fermat sera libre dès que j’aurai la mallette. Rassuré ?

— Oui...si on veut. Moi aussi ?

— Ca suffit les questions ! Allez, en route pour Paris.

Un homme habillé de noir, jeune, brun, barbe de cinq jours me pria de monter à l’avant de la Mercedes. Je supposai qu’il s’agissait d’un des deux sbires qui nous avaient enlevés. On n’échangea pas un mot pendant tout le voyage jusqu’à Paris. N’ayant plus les yeux bandés, je voyais, évidemment, où nous étions mais personne ne s’en souciait désormais comme si je ne représentais plus aucun danger. J’en étais presque humilié. Pourquoi les ravisseurs avaient-ils cette assurance ? En réalité, pourquoi LE ravisseur avait-il cette certitude ? Les deux autres types n’étaient que des seconds couteaux. Seul comptait l’amant d’Agathe. J’eus tout le temps de réfléchir entre la Sologne et Paris, puisque c’était près de Lamotte Beuvron que nichait la maison où l’on nous avait conduits. Une belle bâtisse ventrue de deux étages, en briques rouges, avec des colombages en bois sombre, de grandes fenêtres à petits carreaux, un toit rouge plein de cheminées. Une sorte de beau pavillon de chasse, avec des dépendances tout autour d’une large cour recouverte de graviers, situé au milieu d’une forêt de pins sylvestres, de chênes et de châtaigniers. On passa devant un magnifique étang sur lequel deux hérons cendrés pêchaient les gardons et des canards souchets se baignaient en jacassant. Je voyais toute cette beauté avec ravissement et, en même temps, un sentiment étrange qui me fit presque peur. Je regardais l’étang et ses habitants, comme si c’était la dernière fois. J’ai toujours aimé les étangs, moi l’acharné pêcheur de brochets, leur calme, leur sérénité mais aussi leur vie animale faite de ronds dans l’eau, d’oiseaux qui s’envolent en piaillant, d’herbes molles qui s’agitent au gré du vent.

Sur l’autoroute, en regardant le paysage, je pensais que j’étais embarqué dans une putain d’aventure dont la fin prochaine m’angoissait un peu. Quel

rôle allait jouer Agathe ? Je continuais naïvement de lui faire confiance, espérant qu'elle était fidèle à sa culture d'espionne au service de la République. J'étais amoureux d'elle, donc nécessairement en partie aveuglé. Je tentais d'y voir clair lucidement, tout en voyant défiler la Sologne, puis la Beauce. En arrivant en région parisienne, je ne voyais pas clair du tout, l'esprit empêtré de contradictions, plein à la fois d'espoir et de crainte. Le mec qui conduisait s'en foutait visiblement comme de sa première liquette, concentré sur la route qui était de plus en plus chargée à mesure que l'on s'approchait de Paris. Il bidouilla deux ou trois fois le GPS et enquilla le périphérique à la porte d'Orléans. Je répétais mon rôle mentalement : la gare de Lyon, les consignes de la rue de Bercy, la 11, non fermée, pour prendre la clé de la 111, simplement scotchée sur le côté avec le ticket de dépôt, aller au guichet présenter le ticket, ouvrir la 111, prendre la mallette noire remplie de billets et retourner à la Mercédès ; tout ça en souplesse, sans précipitation, comme si de rien n'était.

Puis je passai concrètement à l'action, dès sorti de la voiture. Tout se déroula alors comme dans un rêve, exactement comme prévu, sans la moindre anicroche. Tout. La consigne 11, le ticket et la clé, le guichet, la consigne 111, la mallette noire, sans précipitation, tranquillement, calmement. Tout.

Mallette en mains, je montais dans la Mercédès. Le chauffeur ne me regarda même pas et démarra en douceur. Paris, le périphérique, la porte d'Orléans, l'autoroute. Après le péage de Saint Arnoult, pendant que la voiture ré-accélérait, il me regarda et me dit :

— Il faut que je vous parle, monsieur Guilloux.

— Ah bon ! Je vous écoute.

— Voilà. Je suis agent de la DGSE. Je suis en mission pour arrêter Ange Versini, celui qui vous a pris en otage et à qui vous allez remettre la mallette. C'est un dangereux malfaiteur, recherché par toutes les polices.

— C'est quoi encore cette histoire ? C'est n'importe quoi. Et pourquoi vous ne l'avez pas arrêté avant ce soi-disant Versini ?

— Il nous fallait des preuves. Nous les avons. Vous avez été filmé à la gare de Lyon et les conversations téléphoniques que la DGSE a eues avec Versini ont été enregistrées. Et je serai témoin quand vous remettrez l'argent.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je suis l'agent Jouglen, Jean-Marc Jouglen...pour vous servir.

— Je ne vous en demande pas tant ! Autre question, monsieur Jouglen : que vient faire Agathe Fermat dans cette affaire ?

— Elle est en mission officielle. Elle a séduit Versini et l'a conduit à sa propre prise d'otage contre le versement d'une rançon. Versini est tombé dans le panneau. Il s'est rappelé l'histoire de Patricia, la fille du milliardaire américain Hurst qui avait fait ça dans les années soixante-dix. Ca l'a branché illico !

— Bon, admettons. C'est quoi la suite ?

— Vous remettez comme convenu la mallette à Versini et, avec Agathe, immédiatement nous l'arrêtons et le conduisons à la DGSE qui le livrera à la police. Et voilà le travail ! Simple comme bonjour.

— D'accord, je vois. Question subsidiaire : et moi, qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère ?

— Agathe, qui vous aime beaucoup, a pensé que vivre une de ses aventures en direct serait excellent pour le livre que vous écrivez sur elle en ce moment. Alors elle a dit à Versini que vous étiez aussi un agent secret.

— C'est gentil de sa part mais, mais franchement, je m'en serais bien passé. Bon, allez, on va faire comme vous voulez. Dès qu'on arrive, je remets la mallette à Versini et basta !

— C'est parfait monsieur Guilloux, parfait !

J'aime bien, comme tout le monde je suppose, les choses parfaites. Alors, comme apaisé, je laissai aller ma tronche contre l'appuie-tête et somnolai jusqu'à Lamotte Beuvron.

— Vous êtes armé, je suppose ?

— Evidemment et Agathe aussi, qu'est-ce que vous croyez ? C'est notre métier. Ne soyez pas inquiet, monsieur Guilloux, de grâce.

Tu parles, Charles ! C'est joli « de grâce » mais ça ne change rien au schmilblick ! D'un coup je me mis à penser à ce qui nous attendait concrètement. Les projets théoriques, c'est une chose. La réalisation pratique, une autre. Les exemples de distorsion entre les deux ne manquent pas à travers l'histoire ! Napoléon voulait envahir la Russie et puis il y a eu l'hiver et la Bérézina ! Pareil pour ce fumier d'Hitler ! Le gros Louis XVI voulait se barrer à l'étranger pour aller combattre les révolutionnaires ; il s'est fait gauler avant la frontière, ce qui lui coûtera sa tête ! Christophe Colomb voulait aller aux Indes et il découvrira l'Amérique !

Je ne suis ni Napoléon ni Christophe Colomb, alors vous pensez si je m'expose à des difficultés pour faire ce qui est prévu, moi qui, faut-il le rappeler, n'était pas plus agent secret que ma grand-mère était trapéziste ! Je devais remettre la mallette, ça n'a l'air de rien comme ça, écrit dans un bouquin, le lecteur tranquillement assis dans son fauteuil préféré, un verre à la main. Mais, en vrai, sachant que Versini est très dangereux et en ayant à l'esprit la miss Agathe prenant son pied avec lui, c'est une autre limonade.

Nous arrivâmes bientôt près de la maison et il fallait se préparer à l'action. Dès sorti de la Mercedes, je m'avançais, les fumerons un peu tremblants, mallette à la main à la rencontre de Versini qui, accompagné d'Agathe et de son sbire, attendait devant la grande porte d'entrée. Le faux chauffeur et vrai agent secret Jouglen me suivait à deux pas.

Ce fut immédiatement un festival. Versini sortit un revolver et tira sur Jouglen qui s'effondra en hurlant. Agathe sortit une arme et tira à bout portant sur le sbire posté à côté d'elle, qui, très surpris, se répandit en vrac sur le perron. Versini, très calme, l'arme au poing, me prit la mallette des mains. Je m'attendais alors à ce qu'Agathe défourailât pour le stopper et pour en finir avec ce cauchemar. Elle me regardait tout à fait calmement.

— Agathe, tirez nom de dieu ! Il va tous nous flinguer !

— Mon pauvre Guilloux, vous n’avez donc rien compris !

— Mais Agathe, putain, qu’est-ce que vous faites ? Agathe, bon dieu, je vous aime !

— Ah mais, Guilloux, alors vous êtes encore plus con que je croyais.

Versini et Agathe me regardaient avec un petit sourire complice. Agaçant. Pénible. Insupportable. Je m’étais fait baiser dans les grandes largeurs. J’entendis à peine le bruit que la balle posément tirée par Agathe Fermat fit en me rentrant dans la poitrine tellement le mal était atroce. Je m’écroulais à genoux, plié en deux. Je vis, dévasté, Agathe et Versini qui s’éloignaient, main dans la main. J’entendis la Mercédès qui démarra sur les chapeaux de roue.

Puis je ne vis et n’entendis plus rien.

Le noir et le silence.

À jamais.

L’ENFER.